GEORGES LE BAIL
Député du Finistère

LA BRIGADE
DES
JEAN LE GOUIN

HISTOIRE DOCUMENTAIRE ET ANECDOTIQUE
DES
FUSILIERS-MARINS DE DIXMUDE

D'après des documents originaux et les récits des combattants

Ouvrage accompagné de deux cartes et de neuf planches hors texte

QUILLIVIC sculp.

Librairie académique PERRIN et Cie.

100

LA BRIGADE

DES

JEAN LE GOUIN

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

10 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma.

Amiral Varney, Commandant à Dixmude le 2e Régiment de Fusiliers-Marins.

Le Commandant Jeanniot, tué à Dixmude.

Le Capitaine de Vaisseau Mauros, Commandant à Dixmude le 3e Bataillon du 2e Régiment de Fusiliers-Marins.

GEORGES LE BAIL
Député du Finistère.

LA BRIGADE
DES
JEAN LE GOUIN

HISTOIRE DOCUMENTAIRE ET ANECDOTIQUE
DES
FUSILIERS-MARINS DE DIXMUDE

D'après des documents originaux et les récits des combattants.

Ouvrage accompagné de deux cartes et de neuf planches hors texte.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1917
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Copyright by Perrin et Cie, 1917.

AVANT-PROPOS

Je m'excuse d'offrir ce livre au public. Je ne suis pas un écrivain et je n'ai jamais eu la prétention de devenir un historien.

Pour pallier mon impertinence, j'invoque mon admiration pour la belle vaillance de la brigade des fusiliers-marins.

Je publie ce volume surtout pour me faire plaisir à moi-même.

Je savais qu'en peu de jours les marins de l'amiral Ronarc'h avaient aidé à conduire à bonne fin deux opérations importantes. Ils avaient protégé efficacement la retraite des troupes belges venues d'Anvers, serrées de près et menacées de flanc par les Allemands.

Ils s'étaient ensuite opposés victorieusement à la ruée allemande vers Calais et au débordement de l'aile gauche de notre Armée.

C'est le jour où la brigade fut dissoute que

mes yeux se sont ouverts et que j'ai pu mesurer l'étendue de notre perte.

Je me représentais notre front démesuré comme un haut relief de 700 kilomètres. Quand disparut la brigade, je crus entendre comme l'écroulement d'un pan de muraille humaine, d'un chef-d'œuvre brisé en morceaux, qu'on ne reverrait plus.

Une splendeur venait de s'évanouir.

C'est alors qu'en pèlerin d'une œuvre sacrée, je me suis mis en route. J'ai recherché, puis interrogé les acteurs du drame ; j'ai réuni des documents, des correspondances, des carnets de route. Je suis allé ainsi pendant plusieurs mois d'enchantements en enchantements. Une émotion esthétique s'emparait de moi à la vue de ces braves, à la lecture de ces documents intimes où les pensées et les confidences prenaient naturellement la teinte des âmes qui jamais n'apparurent si grandes.

En lisant et en relisant ces documents familiers, écrits souvent d'un crayon fugitif au clair de la lune ou pendant les heures de bombardement des tranchées, j'ai craint qu'il ne reste bientôt plus rien de ces feuilles emportées par le vent, jaunies par le temps et menacées d'une rouille inévitable.

Je me suis aperçu encore que la tradition orale se déformait déjà dans le courant des jours comme ces bâtons que les enfants engagent dans l'eau qui passe. Et, j'ai entrepris, « les yeux gourmandement fichés sur ces pages » qu'on me confiait, d'en extraire « le suc et la moelle » et quelquefois même de les transcrire littéralement.

Je me suis effacé devant mes héros, me souvenant après tout que la parole appartient moitié à celui qui parle et moitié à celui qui écoute.

Qu'on m'excuse si je me suis permis, pendant les étapes du chemin, de m'arrêter parfois, quand je n'y tenais plus, pour crier mon admiration.

En faisant l'éloge des fusiliers-marins, je sentais bien au surplus que je louangeais toute l'Armée française.

Les actions de toutes nos armes sont sœurs.

Les fusiliers-marins ont tenu, mais si les Allemands n'ont pas passé, c'est que dans tous les secteurs du front, on tenait partout à la fois avec la même ardente opiniâtreté. Partout où j'ai posé le pied, j'ai senti que je marchais sur quelque histoire mémorable.

D'autres viendront après moi, moisson-

neurs des belles heures consécutives à la Victoire, qui, dans le calme du cabinet, avec tous les documents sous les yeux, écriront plus tard l'histoire définitive de ces héros vivants ou morts, qui, semblables à ceux dont parle Milton, se sont jetés délibérément dans l'abîme où se perd la vie, mais où se gagne la liberté.

*
* *

Pourquoi ce titre : La brigade des Jean le Gouin?

Le grand public ne connaît nos marins que sous la dénomination de *mathurins*, tandis que les soldats de la ligne sont pour lui des *biffins*, et, les chasseurs à pied, des *vitriers* ou des *diables bleus*.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant. *Jean le Gouin* est le vrai nom que se donnent entre eux les marins et c'est ainsi généralement qu'on les désigne dans nos ports de guerre, de commerce et de pêche.

C'est peut-être, à l'origine, un marin breton qui a lancé cette nouveauté. Il l'a fait sans le vouloir, tout simplement parce qu'il s'appelait *Jean le Gwen* ou *le Guën*, ce qui signi-

fie en français *le Blanc* et se prononce souvent le *Gouin* dans la même langue.

Ce le *Gwen* devait naviguer au long cours, du temps de la marine à voiles, après avoir passé plusieurs années au service de l'Etat. Pour lui, la mer, avec ses longues et pénibles traversées, son éloignement presque constant du monde et des êtres chers, représentait l'esclavage, tandis que la terre, avec ses joies brèves et ses ivresses d'un jour, symbolisait la liberté.

A bord, les causeries des Jean le Gouin roulaient sur un inépuisable sujet : leurs misères. Pauvres gens ! Après avoir été mangés par les lames, ils l'étaient encore, quand ils étaient redevenus des terriens, par toutes les séductions attachées à leurs pas.

Puissants et forts dans le danger, ces gens devenaient dans le courant du monde, de pauvres êtres sans défense. En quelques jours ils gaspillaient souvent les économies péniblement amassées durant des mois et des années; puis, le lendemain, ils ralliaient le bord, vaincus, confus et attristés.

Sur le plancher des vaches, ils cédaient à l'éblouissement d'un mirage et subissaient encore dans leur démarche incertaine le roulis du navire quitté le matin.

Eugène Sue a tracé d'eux ce portrait :

« Et les matelots!... Quelle nation pour celui qui comprend, qui suit encore ces âmes profondes! C'est un peuple puissant et faible : tantôt furieux comme un soldat par un jour de pillage, tantôt timide et naïf comme un enfant, quand son navire est mollement balancé dans le calme ; en mer, calme et éprouvé, supportant les privations avec un dédain, une fermeté stoïques ; à terre, se plongeant dans tous les excès ; à bord, couchant sur le pont, mangeant dans le feu, à terre, poussant les recherches de l'ameublement et le luxe de la table à un degré inouï, dissipant en huit jours le fruit de deux ans d'épargnes involontaires. Et, au fait, le matelot, ce pauvre homme, ne doit-il pas oublier dans un joyeux festin qui finit avec son or, et ces longs quarts de nuit, pendant lesquels il frissonnait sous le givre ; et ces heures de tempête, quand, balancé sur une vague, il voyait, en souriant, le gouffre qui menaçait de l'engloutir ; et ces jours nécessiteux où, prisonnier dans un faux-pont étroit et malsain, il a manqué d'air, d'eau, de pain, d'espoir et de lumière ? »

Le Jean le Gouin d'aujourd'hui est le petit-fils de ce *gueux de mer* de la marine d'autre-

fois. Le moteur à vapeur a, il est vrai, changé le caractère de la navigation tandis qu'une législation plus humaine et des règlements plus doux ont modifié la condition matérielle et sociale de nos matelots. Mais les défauts et les vertus des parents se retrouvent encore, à des degrés différents, dans leurs descendants soumis à l'influence de la molécule ancestrale.

Un marin de Dixmude ne renie pas le *Jean le Gwen* d'autrefois. Il le revendique au contraire comme un pur ancêtre. Ce que *poilu* veut dire quand il s'agit de notre soldat de la guerre de délivrance, ce que *Jacques Tar* (goudron) signifie quand il est question du marin anglais, Jean le *Gouin* l'exprime bien chaque fois qu'il faut incarner dans un type populaire et définitif notre marin de France, également apte à combattre sur terre et sur mer, fantassin héroïque ou *poilu marin* que rien ne saurait décourager ni abattre dans l'exécution d'une consigne ou dans la défense de la Patrie.

Paris, 31 octobre 1916.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA BRIGADE
SA CONSTITUTION ET SON ORGANISATION

La constitution d'un régiment de marins, devenu dans la suite le 1er régiment, fut décidée par des dépêches ministérielles des 7 et 9 août 1914. Ce régiment devait être affecté à la police de Paris. Les quatre premiers dépôts en fournirent les éléments :

Cherbourg : trois compagnies et Rochefort, une, qui devinrent le 1er bataillon, commandé par le capitaine de frégate, Rabot ;

Brest : quatre compagnies formant le 2e bataillon (commandant Marcotte de Sainte-Marie) ;

Lorient : quatre compagnies formant le 3e bataillon (commandant de Kerros).

Le capitaine de vaisseau Delage reçut le commandement de ce régiment[1].

Une dépêche ministérielle du 16 août prescrivit aux dépôts la constitution de huit nouvelles compagnies, destinées à former un deuxième régiment

[1] Historique de la brigade.

de marins. Cherbourg fournit une compagnie, Brest, quatre, Lorient, trois.

La formation d'un 3e bataillon est prescrite au port de Rochefort par une dépêche ministérielle du 25 août.

La constitution du 2e régiment est complétée le 30 août par un détachement de 200 fusiliers brevetés, de gradés de la mousqueterie prélevés dans les compagnies de formation du port de Toulon.

Ce personnel est réparti entre les unités du régiment[1]. Le capitaine de vaisseau Varney prend le commandement du 2e régiment, tandis que les capitaines de frégate Jeanniot, Pugliési-Conti et Mauros sont placés à la tête des trois bataillons.

La prise de commandement de la brigade a lieu le 22 août par l'amiral Ronarc'h, qui avait présidé à la constitution de ses éléments. Le chef de bataillon Louis lui est adjoint le 28 août en qualité de chef d'Etat-major.

Une dépêche ministérielle du 2 septembre prescrit que les deux régiments de marins affectés à la place de Paris deviendront des « régiments de marche » constituant la brigade des fusiliers-marins[1].

Dans le courant de septembre un groupe de deux sections de mitrailleuses est formé dans chacun des deux régiments.

[1] Historique de la brigade.

Enfin le 18 septembre, le général, gouverneur de Paris, place sous les ordres du contre-amiral et rattache à la brigade un détachement de huit sections de mitrailleuses, commandé par le lieutenant de vaisseau de Meynard.

L'amiral eut également à organiser le service médical et le service administratif.

Chaque bataillon est divisé en quatre compagnies de 250 hommes environ.

A la tête de chaque bataillon est placé un capitaine de frégate ayant un lieutenant de vaisseau comme adjudant-major.

Les compagnies sont commandées par des lieutenants de vaisseau, et, les sections, par des enseignes de vaisseau, des officiers des équipages de la flotte ou des premiers-maîtres.

Chaque régiment possède deux sections de mitrailleuses commandées par un enseigne de vaisseau et un officier des équipages tandis que la compagnie des mitrailleuses de la brigade a à sa tête un lieutenant de vaisseau dont les huit sections sont commandées chacune par un enseigne ou un officier des équipages.

COMPOSITION DE LA BRIGADE

Effectifs.

A la date du 1er octobre 1914 la composition de la brigade atteignait, officiers non compris : 6.434 hommes, ainsi divisés :

Premiers-maîtres	81
Maîtres	19
Seconds-maîtres	262
Quartiers-maîtres	528
Matelots brevetés	2.594
Matelots sans spécialité	2.950
Total	6.434

La spécialité des fusiliers était représentée dans ce total par les éléments suivants :

Premiers-maîtres	70
Maîtres	11
Seconds-maîtres	174
Quartiers-maîtres	191
Matelots brevetés	997
Total	1.443

Les spécialités les plus diverses comprenaient la manœuvre, la timonerie, les canonniers, les charpentiers, les armuriers, les fusiliers, les clairons et les tambours, les torpilleurs, les électriciens, les mécaniciens, les chauffeurs, les fourriers, les commis aux vivres, les boulangers-coqs, les tailleurs, les cuisiniers, les maîtres d'hôtel, les infirmiers.

Lieu d'origine.

D'un état fourni par le dépôt de Paris, la composition de la brigade par lieu d'origine (Inscription maritime, Recrutement) et la contribution

fournie par chaque arrondissement maritime dans chacune de ces deux catégories à la constitution et à l'entretien de la brigade, s'établit ainsi, en comprenant les renforts d'anciens et de nouveaux successivement envoyés à la brigade :

Ier arrondissement (Cherbourg)	Hommes du recrutement.	1.866
	Inscrits maritimes.	540
	Total	2.406
IIe arrondissement (Brest)	Hommes du recrutement.	1.625
	Inscrits maritimes.	3.591
	Total.	5.216
IIIe arrondissement (Lorient)	Hommes du recrutement.	1.299
	Inscrits maritimes	1.802
	Total.	3.101
IVe arrondissement (Rochefort)	Hommes du recrutement.	680
	Inscrits maritimes.	860
	Total	1.540
V^e^ arrondissement (Toulon)	Hommes du recrutement.	2.036
	Inscrits maritimes.	479
	Total	2.515

Le nombre des hommes ayant passé par la brigade pendant sa durée atteint ainsi le total général de 14.778 hommes.

CHAPITRE II

LA BRIGADE
DANS LE CAMP RETRANCHÉ DE PARIS

I. L'enthousiasme des Parisiens. — II. Les Parisiens déchantent. — III. Alerte ! les Allemands approchent. — IV. Le péril est écarté. — Préparation militaire et entraînement de la brigade. — V. La délivrance des capotes et des souliers de biffins.

I

Le détachement de Brest arrive à Paris le 13 août ; celui de Lorient le 16, à 6 heures du soir. Les autres suivent, et la brigade est constituée à la date du 22 août.

La population de Paris fit aux marins un superbe accueil dû à la valeur légendaire des équipages de la Flotte et aux souvenirs du siège de Paris où les fusiliers-marins s'illustrèrent au plateau d'Avron, à Choisy-le-Roi, à Clamart, au Bourget.

Dans l'avant-propos de son livre consacré à la Marine au siège de Paris, en 1870, le vice-amiral de la Roncière-le Noury constate que « la Marine

avait insensiblement et presqu'à son insu, provoqué de la part de la population parisienne, toujours impressionnable, un engouement des plus marqués, et, les journaux se faisant les échos de cet engouement, dépassaient souvent la mesure de l'éloge ».

Un général rendit un jour témoignage à leur courage en envoyant cet ordre : « J'ai besoin de 300 hommes énergiques, envoyez-moi 300 marins ».

Enfin leur nom était auréolé de la gloire qui s'attachait aux exploits de nos grands corsaires courant à l'abordage et à des souvenirs épiques tels que l'histoire des marins du « Vengeur ».

« Les marins de la République,
« Montaient le vaisseau « Le Vengeur ».

Tandis que nos fusiliers-marins de 1914 entrent gaiement dans Paris, la population manifeste sur leur passage une joie délirante.

« Le 17 août, écrit un second-maître, nous arrivions à destination vers 4 heures du soir. Immédiatement nous nous installions au Grand Palais et gréions des paillasses dites « sac à bidoche ». Les Parisiens nous firent un accueil chaleureux ; à notre passage c'étaient des cris de joie, tous admiraient nos cols bleus[1]. »

[1] Notes d'un fusilier-marin, Yves K... du 1er régiment.

D'autre part, un aspirant de la marine marchande de Vannes fait, de l'entrée d'un bataillon du 2e régiment à Paris, ce tableau plein de vie, d'une psychologie et d'un coloris charmants[1] :

« Nos régiments de fusiliers-marins eurent une large part du tribut de l'affection populaire. Nous emportions avec nous le souvenir d'un des derniers et des plus glorieux épisodes de la dernière guerre. On pensait au fameux combat du « Bourget » à notre seul aspect. Aussi, quel accueil, à notre arrivée à Paris ! Mes camarades, joyeux, insouciants, accueillaient avec plaisir cette sympathie ambiante, qui s'élevait sous leurs pas comme une poussière enivrante ; et, je songeais en moi-même que nous assumions la responsabilité d'un grand facteur moral, et que nous acceptions gaiement un lourd héritage de gloire dont il faudrait être digne... Cependant, sur notre route les témoignages, les gestes émouvants se multipliaient. J'ai vu de belles filles, bien campées, mettant une coquetterie particulière, en cet instant, à placer avantageusement en lumière leur beauté féminine et l'harmonie de leurs lignes ; je les ai vues, dis-je, tenir leurs dix doigts longuement embrassés, puis, la tête légèrement renversée, ouvrir brusquement leurs bras, donnant à ce baiser collectif la plus grande enver-

[1] Lettre de Georges P... du 2e bataillon du 2e régiment.

gure possible avec la même fougue que si l'élu de leur cœur, le fiancé eût été là.

« J'ai vu de jeunes mères élever au bout de leurs bras leurs petits enfants dans notre direction. Si on analyse ce geste, il est logique. Ces enfants, c'est bien eux que l'on défend, c'est-à-dire le foyer, ces parcelles saintes dont est composée la Patrie. Mais pour un combattant qui s'est déjà penché sur un berceau, cette sorte de bénédiction donnée au passage, par un tout petit est bien la chose la plus émouvante que je sache. J'ai vu des vieillards au chef auréolé de cheveux blancs, graves et majestueux, se découvrir soudain devant nous, de ce geste large et recueilli dont nous avons coutume de saluer la soie des étendards, et demeurer chapeau bas jusqu'à ce que notre jeunesse eût achevé de défiler devant eux. »

II

Dès son arrivée, le 1er régiment participe au service de place et de police de Paris [1].

« Le 20 août, dit un marin [2], commencent pour un certain nombre d'entre nous les patrouilles en ville, accompagnés d'agents de police. Ceux qui restent au séminaire Saint-Sulpice apprennent

[1] Historique de la brigade.

[2] Notes d'un second-maître fusilier-marin de Loctudy, Yves K...

dans la cour la théorie sur le service en campagne ; mais déjà cet accueil chaleureux que la population parisienne nous avait fait en arrivant commence à diminuer et on nous regarde d'un mauvais œil. Cela ne nous avait pas surpris, car ce n'était vraiment pas là notre place, mais bien au front, et, pour ma part, j'en rougissais de honte. »

Un officier des équipages de la flotte de Lorient[1] écrit, de son côté : « Pendant notre séjour au camp retranché les matelots n'étaient guère contents, parce que les habitants les appelaient les « messagers de la paix ». En effet, on arrivait toujours après la bataille et nous avions de ces jeunes marins, sortant des mousses, âgés de seize ans et demi qui, d'après l'avis des habitants, ne payaient guère de mine pour se battre contre les Boches. Tout ceci faisait rager les matelots ».

C'est à ce moment que les Parisiens appelèrent les marins les « demoiselles de la Marine »[2], appellation qui se mua plus tard, on ne sait pourquoi ni comment, en celle de « les demoiselles au pompon rouge »[3].

L'extrême jeunesse d'un assez grand nombre de ces fusiliers dut provoquer cette boutade. Il y avait parmi eux des engagés à long terme de dix-sept

[1] Carnet de route de A. Le G...

[2] Journal de route du quartier-maître parisien D... du 1er régiment.

[3] Suivant plusieurs marins, les Allemands les auraient surnommés ainsi.

ans et des apprentis sortis des mousses brestois du Magellan et de l'école des apprentis-mécaniciens de Lorient.

Comme leurs ancêtres lointains, les « Marie-Louise » de 1814, qui étaient vêtus d'une redingote grise et d'un bonnet de forme féminine, ces enfants allaient bientôt se couvrir de gloire.

III

Les marins « rognonnaient » d'être ainsi contraints de « droguer » à Paris. Ils aspiraient au danger. Ils avaient la nostalgie du front.

Subitement, le programme change.

Le second-maître fusilier K... du 1er régiment, écrit : « Le 30 août nous devons rentrer de nouveau au Grand Palais en vue de notre départ pour un secteur du camp retranché de Paris. Les Boches n'étaient pas loin, il fallait se dépêcher pour avoir sa part de gloire ; aussi avec quelle ardeur nous étions-nous tous mis au travail pour préparer nos paquets au plus vite.

« Le 1er septembre nous partons le soir vers 7 heures prendre le matériel de campement et retournons au Grand Palais vers minuit. Ce jour fut gai ; les marins se payaient un bon amusement, les uns faisant résonner bidons, gamelles, marmites, imitant ainsi le battement du tambour, les autres en chantant les petites chansonnettes du pays.

« Le 2 septembre départ définitif pour une destination inconnue. Ah ! ce ne fut pas chose facile pour le chef de file de faire maintenir l'ordre parmi les mathurins en rang. Les passants voulaient faire à chacun de nous un petit cadeau, il ne nous manqua de rien. Pendant les haltes, aux habitants qui venaient nous réconforter, nous répondions avec joie : « Vous pouvez dormir « tranquilles ; si nous prenons contact avec les « Boches, ils vont en prendre pour leur rhume, « ça c'est chose réglée, mes braves gens, jamais « les Boches n'ont pu tenir tête à des matelots. »

— « O mes pauvres Bretons, faites votre pos- « sible pour qu'ils ne viennent pas ici ; tenez, voilà « des poires, des pommes, une bonne bouteille de « vin.

— « Attention ! il y a un gradé qui regarde ; « allez, vite dans la fale, ni vu ni connu, au revoir, « merci, soyez tranquilles, nous sommes là. »

« Vers 19 heures nous arrivons à Stains. Ma compagnie est désignée pour loger au pensionnat des jeunes filles tenu par des sœurs.

« J'étais occupé à l'installation des dortoirs quand tout à coup j'entends une fusillade, je regarde et j'aperçois un taube battant en retraite, suivi par deux des nôtres à une hauteur d'environ 2.500 mètres. Je voulus faire cesser le feu mais ce fut chose inutile, car beaucoup d'entre ces hommes tiraient surtout pour essayer leurs fusils.

En entendant cette fusillade, les sœurs et les pensionnaires s'étaient jetées à genoux et s'écriaient : « Notre père qui êtes aux cieux... » et les matelots de rire en disant « ce n'est point cette fois notre « père qui est aux cieux, mais un taube et bien haut. »

Cinq minutes après, son régiment continue sa route sur Arnouville-lez-Gonesse. Les marins rencontrent des dragons et des cuirassiers venus en arrière pour se reformer ainsi que deux Anglais, dont un blessé au pied par une balle.

Ils campent à Arnouville.

Un matelot du 2e régiment écrit de son côté[1] :

« Le 1er septembre changement d'ordres subitement, exercices intenses en vue du combat. Le 3 on fait une vingtaine de kilomètres sous un soleil brûlant. On arrive le soir complètement vannés à Saint-Denis.

« Le lendemain, à la pointe du jour, branlebas et aussitôt bu le café on se met en route. On remarque de nombreux fermiers rentrant en ville avec ménages et bestiaux. Ayant fait environ 4 kilomètres on nous déploya dans les champs, derrière un talus de chemin de fer. On nous approvisionna en nous disant que l'ennemi n'était pas bien loin, que le 1er régiment était en contact avec lui et qu'on pouvait se préparer à être de même dans un petit moment. Pendant ce

[1] Carnet de route du marin Eugène P... de Guilvinec.

temps on était tout émotionné. A la fin on s'est douté que l'ennemi était encore assez loin de nous, que c'était pour nous habituer au combat.

« Plusieurs trains passent avec des soldats belges et anglais. Notre capitaine Richard demande à un Belge comment ça va ? — Très bien.

« Par la grande route de nombreux cavaliers rentrent à Paris venant du champ de bataille. »

Un premier-maître fusilier du 2e régiment note aussi sur son calepin : « Arrivés à Pierrefitte le 3 septembre à 6 heures, pris aussitôt la formation de combat au nord-est de Pierrefitte. Allemands à 30 kilomètres de Paris[1]. »

Un autre carnet de route contient cette mention : « 2 septembre. Distribution au Grand Palais de matériel de campement, de cartouches, de vivres de réserve, etc. A ce moment, chacun de nous pensait se battre aux alentours de Paris. Tout le monde était joyeux et content. On pensait à nos braves aïeux du Bourget, la rage au cœur ; on se sentait de poids pour un bon coup de torchon[2]. » Une seule compagnie, celle du capitaine Pinguet (la 6e du 1er régiment) eut à soutenir un engagement avec un parti de uhlans qu'elle mit en fuite après un brillant engagement.

[1] Calepin du premier-maître fusilier D... de Brest, âgé de 48 ans, ancien officier des équipages de la Flotte, tué aux abords du village de Saint-Georges, en janvier 1915.

[2] Carnet de route de l'officier des équipages de la Flotte A. Le G.

IV

Entre temps, le Généralissime a lancé le fameux ordre du 5 septembre : « L'heure est venue d'avancer coûte que coûte et de se faire tuer sur place plutôt que de reculer. »

La bataille de la Marne est engagée. Le 12 septembre, elle aboutit à la victoire incontestable de nos armées. La ruée allemande sur Paris est brisée.

Le péril écarté, l'amiral Ronarc'h surveille en l'accélérant la préparation intensive de ses hommes en vue du combat.

Jusqu'au 27, on séjourne dans le camp retranché de Paris. A cette date les unités sont éloignées et quelques-unes affectées à des secteurs de surveillance aux voies ferrées.

Pendant le mois de septembre ce ne sont qu'exercices et marches militaires, inspections, patrouilles dans les bois et utilisation du terrain, creusements de tranchées, garde des ponts, initiation suivie à la marche rampante, manœuvre à double action, mise en état de défense de petits villages, tirs au fusil, en un mot, instruction de combat. A noter que les matelots sans spécialité n'avaient en général que de huit à douze mois de service et que 75 d'entre eux, sur l'effectif d'une

compagnie de 250 hommes, n'avaient jamais tiré au fusil de guerre[1-2].

En quatre semaines, la brigade est devenue une véritable troupe. L'espoir de mettre bientôt en application les principes de combat qu'on leur inculque nuit et jour, donne aux hommes une ardente volonté de s'instruire et d'être à la hauteur de toutes les circonstances futures ; il leur communique un feu sacré tel qu'en un court laps de temps leurs progrès deviennent considérables.

Sous le régime de la caserne en temps de paix il eût fallu plusieurs mois d'entraînement pour amener un pareil résultat.

D'autre part, pendant le séjour des troupes au camp retranché, tout en faisant des exercices pénibles, on s'attachait à entretenir le moral des hommes. Au cantonnement, le soir, on improvisait des concerts, où l'on récitait des monologues et des chansons patriotiques qui dissipent toute fatigue et tuent la monotonie du temps[3].

A Champigny « on fait l'exercice sur le terrain même où s'est déroulée la grande bataille de la guerre de 1870-1871 et on rend les honneurs au

[1] Carnet de route de L. G..., officier des équipages de la Flotte.

[2] « Il y avait dans mon bataillon des marins de toutes spécialités ; beaucoup, comme moi, savaient à peine tenir un fusil. » (Lettre d'Albert G... de Morlaix.)

[3] Le même.

monument élevé en souvenir des soldats français et allemands morts pour la Patrie[1] ».

Le 13 septembre, le premier-maître D... écrit à sa femme : « Nous avons défilé devant le beau monument élevé à la mémoire des marins tués devant l'ennemi en 1870 sur l'immense plaine du Bourget. »

Cette commémoration des hauts faits d'armes de leurs prédécesseurs les anime à la vertu et allume dans le cœur de ces hommes une flamme ardente qui ne s'amortira jamais et les incitera à égaler et même à dépasser la gloire et la renommée de leurs aînés.

Si le moral était excellent, les hommes trouvaient qu'on ne donnait pas assez vite le signal du départ pour le front.

Le 14 septembre, des unités du 1er régiment avaient quitté Ecouen pour Stains. En cours de route les marins rencontrent des prisonniers boches qu'on ramenait. A la vue des Allemands, un matelot du nom de G... pleure de rage en s'écriant : « Nous ne verrons rien, capitaine, on va rentrer à Lorient, la tête basse[2]. »

Dans les déplacements des troupes de la brigade, il était remarquable que, lorsque l'itinéraire faisait

[1] Carnet de route du fusilier breveté Jean C...

[2] Récit de l'officier des équipages de la Flotte Le G...
Albert G... de Morlaix écrit : « Cette vie ne nous plaisait que médiocrement. Beaucoup de matelots « groumaient ». La guerre sera finie et nous n'aurons même pas vu un Boche, disions-nous. »

passer les marins devant une grande gare, c'était toujours en chantant qu'ils faisaient la route jusque-là ; mais, après avoir constaté qu'aucun ordre d'embarquement ne les attendait, les hommes laissaient tomber leurs chants et terminaient leur étape dans la tristesse.

V

Jusqu'au 20 septembre, les marins avaient conservé la vareuse et le col bleu qui font partie de leur tenue traditionnelle et consomment l'élégance de leur costume si populaire. C'est ainsi qu'on se les représente autrefois quand ils entonnaient les chœurs célèbres du gaillard d'avant. C'est ainsi vêtus que toujours, ils apparurent depuis sur les bateaux de nos escadres ou dans les gravures et les vignettes de l'imagerie populaire, soit qu'après avoir accosté les quais de nos ports de guerre, ils marchent en groupes dans les rues dont ils barrent la largeur, soit qu'ils faraudent sur nos boulevards, le torse en branle et les bras ballants.

Et voici que, ô rage ! ô désespoir ! il fallait endosser la tenue du fantassin et renoncer à ces signes distinctifs qui faisaient pour eux la joie et l'orgueil du métier et symbolisaient la tenue de leur arme.

Ce changement de tenue eut lieu du 20 au 24 septembre.

A travers leurs correspondances et leurs carnets de route on aperçoit leur déconvenue et leurs regrets.

« C'est alors, écrit l'un, que nous quittons le col bleu pour porter la lourde capote[1]. »

Un autre carnet porte la mention : « délivré capote biffin. C'est rigolo de voir Jean Gouin en capote[2]. »

Celui-ci inscrit à l'encre d'un geste dédaigneux sur la doublure de la capote avec son matricule le mot : « biffin »[3].

Le quartier-maître L... de Quimper écrit à sa famille : « On vient de nous donner une nouvelle paire de godillots à bouts carrés comme les biffins. Tu parles d'une petite paire de bateaux. Avec ça on va pouvoir en faire des kilomètres. Qu'un Boche se mette à portée, je les lui essayerai d'un petit coup de pied dans le c... »

[1] Carnet de route du deuxième-maître fusilier K... de Loctudy.

[2] Carnet de route de Eugène P... de Guilvinec.

[3] Récit de M. F... un bienfaiteur des fusiliers-marins.

CHAPITRE III

LES PREMIERS COMBATS

I. En route pour la Belgique. — II. L'arrivée à Gand. — III. Premiers engagements. — IV. La retraite de Gand. — V. Les premières tranchées. — VI. Tenir ou mourir. — VII. On creuse des tranchées en combattant. — VIII. La locomotive inspirée. — IX. Les obus sur Dixmude. — X. L'attaque de Beerst, 19 octobre. — XI. Un épisode de l'attaque ; le baptême du feu.

I

L'embarquement de la brigade et de ses convois a lieu, le 7 octobre, aux gares de Saint-Denis et d'Epinay-Villetaneuse pour Dunkerque, par Creil, Amiens, Abbeville, Calais. Sept trains emportent les marins.

En cours de route, les matelots ont pu constater les ravages occasionnés par la guerre. Sur l'Oise, des ponts sont démolis. A Creil et à Amiens des maisons sont éventrées ou incendiées.

A 11 heures du soir, le train s'arrête à Dunkerque. On s'apprêtait à descendre des wagons

quand l'ordre vient d'y rester. La machine de tête est retirée, puis remplacée, et le train s'ébranle dans la direction de la Belgique.

Le train stoppe à Adunkerke, la première gare belge, où la population acclame les marins. Les cris de « Vive la France ! » sortent de toutes les poitrines. Les matelots répondent en criant : « Vive la Belgique ! Vive le Roi Albert ! »

Pendant le trajet, à chaque arrêt, ce ne sont que cris, ovations, chants de la « Marseillaise » et du « Départ ». A chaque gare, la population distribue aux marins du café, de la bière, des tartines de pain beurré, des fruits. On ne sait plus où fourrer les provisions. Les Belges, les larmes aux yeux, veulent tout donner[1].

Des matelots, le train en marche, ont gagné par escalade les plates-formes des wagons et s'y maintiennent. Ils croisent des conscrits belges dirigés sur la France et une manifestation éclate qui tient du délire.

II

La brigade filait sur Anvers. Mais la voie est coupée après Gand et elle débarque dans cette ville dans la journée du 8 octobre, et dans la nuit du 8 au 9. Elle y trouve la situation suivante : Les

[1] Cahier de Le G..., officier des équipages de la Flotte.

six divisions de l'armée belge sont en retraite d'Anvers sur Bruges, s'échelonnant entre ces deux points. Dès son arrivée à Gand, la brigade se couvre[1].

La réception des marins à Gand demeurera inoubliable pour eux. La population leur donne de tout à profusion. Pendant la traversée de la ville, les habitants forment la haie, la tête découverte, et tout le monde crie : « Vive la France », tandis que la « Marseillaise » clamée en chœur, monte dans l'espace.

On cantonne un peu partout, dans les édifices publics, dans les couvents, et en dehors de la ville.

Le lendemain, 9 octobre, dans la matinée, pendant que la brigade rassemblée occupe le terrain de manœuvre de Ledeberg, situé au Sud-Est de Gand, sur la route de Bruxelles, les femmes et les enfants ne cessaient de leur distribuer des « gâteries ».

« On se serait cru « à un pardon de Bretagne »; ce qui en différenciait l'aspect, c'était les lignes de fusils formés en faisceaux avec les sacs au pied des armes. La gaîté, le moral étaient les mêmes, et cependant nous étions tout près de l'ennemi, et pour la première fois.

« Cette ville dont le nom restera gravé dans le cœur de tout marin, est aussi celle qui, par la

[1] Historique de la brigade.

réception de la population, nous octroya une rage féroce contre les barbares [1]. »

Le jeune L..., de Quimper, écrit de son côté : « Deux mots pour vous rassurer. Nous sommes dans un pays épatant. Oh ! que de braves gens ! c'est incroyable ce qu'on y est bien vu. Je conserverai un souvenir de ce pays ; l'on a tout, tout à profusion. Quel enthousiasme [2] ! »

A 11 heures du matin, le 2e régiment qui était en réserve, quitte la ville et ses faubourgs et prend la direction de Melle pour soutenir le 1er régiment qui est déjà en ligne. Le 2e régiment va cantonner à Melle, petite ville située à 9 kilomètres à l'est de Gand.

III

On signale qu'Anvers est en feu et que des forces allemandes suivent l'armée belge en retraite et cherchent à la prendre de flanc, que des forces ennemies de plus en plus nombreuses garnissent le Deuder dans la région d'Alost. L'armée belge continue sa retraite sur Bruges. La 7e division anglaise commence à débarquer à Gand, et la garnison de Gand dont la brigade fait partie,

[1] Récit de l'officier des équipages de la Flotte Le G... de Lorient.

[2] Lettre du 9 octobre 1914, à sa famille.

reçoit la mission de couvrir la retraite des divisions belges[1].

La situation menace de devenir critique, car l'armée belge continue son mouvement de retraite vers l'Ouest, tandis que l'ennemi pousse énergiquement ses attaques sur Quatrecht et Gontrode.

Le premier-maître fusilier D..., de Brest, écrit : « Le 9 octobre à 4 heures, branlebas, départ aussitôt pour le front de combat ; construit des abris à 2 kilomètres au sud-est de Melle.

« A 10 heures 10, baptême du feu du 1er bataillon du 2e régiment de marins dont j'ai l'honneur de faire partie (écrit ces deux pages sous le feu même de l'ennemi pendant une accalmie de mon secteur). Mais le canon tonne et la fusillade fait rage à 50 mètres à ma gauche, direction N..., que me masquent un petit bois et un petit village. Je constate que les Français ne tremblent pas devant le feu. Au contraire, je n'ai jamais été si heureux. Après la bataille, je continuerai mon journal[2].

« A 11 heures, reçu l'ordre du capitaine d'aller renforcer le 1er peloton avec ma section sur la voie ferrée ; pris aussitôt le commandement des 2e et 3e sections avec le premier-maître Sergent sous mes ordres. 12 heures 30, Dréau, fusilier breveté, tué à toucher ma tête ; 12 heures 40, Marrec mate-

[1] Historique de la brigade.

[2] Un marin écrit : « Nous étions déjà « pompettes » d'entendre le canon. Commandant Emile Vedel, *Illustration*.

lot sans spécialité, blessé mortellement à 50 centimètres plus à gauche. Je suis complètement électrisé, ne pensant qu'au devoir, la figure noire de poudre et de terre, les mains rouges de sang[1]. »

Les 1er et 2e bataillons du 2e régiment furent placés sur la rive gauche de l'Escaut, où se trouvaient déjà des troupes anglaises et belges.

A l'aile droite, pour défendre la route de Gontrode à Gand, les compagnies Revel et Gamas, auxquelles était rattachée la section de mitrailleuses Gautier, étaient placées sous les ordres du commandant Pugliesi-Conti.

Pendant la nuit assez claire du 9 au 10, l'ennemi tenta sept fois, mais sans succès, de pénétrer dans Gand, par cette route. Voici comment il procédait : il s'infiltrait, sans qu'on le vît, jusqu'aux maisons situées à cent mètres environ de notre ligne, puis, il progressait vers elle en utilisant un champ de betteraves. Arrivés à une quarantaine de mètres de nos fusiliers, les Allemands répondaient à l'appel d'un gradé qu'on entendait parfaitement, puis, un par un, en rampant, ils allaient se coucher sur la route en colonne par quatre. Lorsque la colonne comprenait une centaine d'individus, sur un coup de sifflet d'un officier, ils se levaient tous comme un seul homme et avec des cris inarticulés bondissaient vers notre ligne, baïonnette en avant.

[1] Carnet de route du premier-maître fusilier D... de Brest, plus tard devenu officier des équipages de la Flotte, tué à l'ennemi.

Les marins ouvraient alors le feu et brisaient leur élan en les fauchant comme des épis. Pas une fois, la section de contre-attaque ne dut donner. Sept fois, durant la même nuit, ils recommencèrent la manœuvre avec un mépris absolu de la mort.

Le lendemain les marins prirent Gontrode, non sans avoir fait une rafle de casques.

Ils constatèrent que tous les ennemis tués étaient des hommes d'une quarantaine d'années au moins. Entre temps, ils firent quelques prisonniers. C'est à la 7e compagnie du 2e régiment qu'échut l'honneur de faire le premier prisonnier de la brigade, un lieutenant d'infanterie dont les troupes avaient été décimées dans la nuit.

Dans la matinée du 11 octobre, nos marins furent attaqués par des régiments allemands, précédés de groupes de uhlans et de cyclistes qui cherchaient à traverser l'Escaut.

« A ce premier choc, dit le second-maître, K..., 45 des nôtres furent mis hors de combat[1] et une centaine de nos Alliés. Les Boches voulant coûte

[1] Les trois premiers morts de la brigade au champ d'honneur furent :

Paranthéon, Jean-Marie, gabier breveté (7271, Tréguier).

Laot, Jean, matelot de 3e classe sans spécialité (11784, Le Conquet).

Guiganton, François, matelot de 3e classe sans spécialité (11812, Le Conquet).

Ils appartenaient au 2e bataillon du 1er régiment, 6e compagnie, capitaine Pinguet et tombèrent lors de l'attaque du train blindé, à la Boissière.

que coûte traverser l'Escaut, perdirent de 800 à 900 hommes.

« Aux premiers coups de feu, notre impression fut bonne ; en plaisantant nous disions que nos fusils avaient besoin d'un décrassage[1]. »

Cependant les Allemands qui cherchaient à encercler les troupes alliées étaient trop nombreux pour qu'une résistance sérieuse pût leur être opposée.

La première journée de combat ne laisse pas de répit aux marins ; les alertes succèdent aux alertes ; ils peuvent à peine se nourrir hâtivement de quelques conserves.

Grâce à la résistance devant Gand l'armée belge put se retirer sans être inquiétée. Le général Cappers donna l'ordre à l'amiral Ronarc'h de se dégager par une marche de nuit et de porter sa brigad à Aeltre[2].

IV

Le repli commence le 11 à 18 heures par les convois et à 18 heures 30 par les troupes[3].

« Pendant la traversée de Gand, les habitants anxieux pressent les marins de questions : « Où

[1] Carnet de route du second-maître fusilier K... de Loctudy, 1er régiment, 1er bataillon.

[2] Historique de la brigade.

[3] Le même.

« allez-vous, vous battez en retraite ? » La consigne était de répondre qu'on allait au repos après avoir été relevés. Pour nous, c'était pénible d'entendre les voix enfantines crier « Vive la France ». Des matelots avaient les larmes aux yeux et le cœur plein de rage. Ils se disaient : « Ah ! oui, demain « tu ne pourras plus crier : Vive la France ! les « Boches te le défendront[1]. »

La retraite sur Dixmude s'effectua en suivant l'itinéraire Gand, Aeltre, Thielt, Thourout. La brigade débuta par une marche de nuit de 40 kilomètres par le froid et le brouillard. Les bataillons parvinrent à Aeltre entre 7 et 8 heures sans avoir rien abandonné, ni personnel, ni matériel.

Après un court repos de trois heures, la brigade reprit sa marche sur Thielt où elle arriva le 12 octobre après avoir parcouru sans pertes 55 kilomètres en vingt heures. L'ennemi avait perdu tout contact avec elle [2].

Les marins réalisèrent pendant cette retraite des prodiges d'énergie. Le froid était vif. Il n'y eut pas de traînards. Quelques hommes avaient chaussé des espadrilles ; d'autres marchaient pieds nus.

[1] Carnet de route de l'officier des équipages de la Flotte, Le G... de Lorient.

[2] « Nos chefs, pour éviter de nous faire écraser, n'ont pas hésité à nous faire battre en retraite. Celle-ci a été richement menée malgré les risques que nous courions d'être enveloppés. Tout cela était dû au calme de la troupe (récit du second-maître Le Gall de Plougastel-Daoulas).

« Notre fatigue était générale, le sommeil gagnait plusieurs sur la route [1]. »

L'officier des équipages de la Flotte Le G... écrit de son côté :

« Pendant la retraite bien longue et rude, nos matelots n'eurent aucune plainte et ne se décourageaient pas. Dans les haltes horaires, les marins ne décapelaient plus leur sac, ils se laissaient tomber, et cinq minutes après, ils dormaient. Lorsqu'il fallait se mettre en route on les entendait murmurer : « Comme c'est lourd ! » puis, les premiers pas se font avec peine. Mais, dès que les membres étaient réchauffés, on reprenait la bonne allure. Tout le monde savait que les Boches nous poursuivaient et chacun rassemblait son énergie à tel point qu'en marchant on dormait sans s'en apercevoir. A certains moments, quand le sommeil s'emparait d'eux trop fortement, ils se donnaient le bras, balançant comme des hommes ivres et ils dormaient en marchant d'un sommeil lourd de bête épuisée. »

« C'était pour eux la cinquième nuit blanche ! [2-3] »

[1] Récit de quartiers-maîtres et marins du dépôt de Brest, recueilli en février 1916.

[2] Récit fourni par un officier des équipages de la Flotte.

[3] « En quittant Gand, nous ignorions où nous allions, mais nous savions que les Boches étaient à nos trousses. Ah ! l'interminable route ! Toute la nuit nous marchâmes sans repos. Beaucoup de matelots rêvaient tout haut et dormaient en marchant. Nous souffrîmes beaucoup, mais il n'y eut pas de traînards. »
Récit du fusilier Albert G...

Il faut remonter, pour trouver l'équivalent de ces fatigues, aux armées de la Campagne de 1805 qui marchaient jour et nuit.

Montesquiou-Fezensac dit qu'il a vu pour la première fois les soldats durant cette campagne dormir en marchant.

La fatigue s'accrut par le fait que le ravitaillement était difficile. Ordre fut donné par l'amiral de n'accepter de la population ni vivres, ni boissons, par crainte des empoisonnements dans cette contrée semée d'espions. La soif des marins était terrible ; plusieurs furent punis pour avoir désobéi à la consigne.

Les officiers, à commencer par l'amiral, marchaient à pied, en tête de leurs hommes. Jamais aucune époque ne vit solidarité plus étroite entre chefs et soldats, unis par la soudure fraternelle de la camaraderie de combat.

Les chefs encourageaient leurs hommes par d'affectueuses paroles et plusieurs s'ingénièrent par tous les moyens à alléger leurs maux en les ravitaillant en aliments chauds.

On vit notamment le capitaine Serieyx, adjudant-major du 3e bataillon du 1er régiment, prendre à tour de rôle dans chaque compagnie la viande crue et filer dans son auto pour gagner de l'avance sur les unités en marche.

Cette avance lui permettait de faire cuire la viande dans les auberges ou les maisons de la route

et de revenir, en temps utile, pour la distribuer aux hommes. Après la viande, c'était le tour du café qu'il leur servait chaud.

V

La brigade passe la nuit du 13 dans la petite ville de Thourout où les troupes se ravitaillent.

Le 14 octobre, la brigade organise rapidement son front de défense à l'ouest de Pereboc, face à l'est[1].

Le 15 octobre, à minuit, l'ordre vient de se replier sur l'Yser et le mouvement commence à 4 heures en suivant l'itinéraire Wercken, Zarren, Eessen, Dixmude.

A 10 heures, arrivée à Dixmude. L'encombrement des routes est extrême.

C'est à ce moment que l'ordre arrive de tenir coûte que coûte la tête de pont de Dixmude, dont la gare doit servir à certains transports de matériel venant d'Anvers.

Comme le 16 les transports ont pris fin, la brigade se replie dans la matinée sur Dixmude et l'Yser. Ce mouvement difficile s'exécute, en montrant les dents et à la vue des patrouilles ennemies[2]. La brigade est divisée en deux secteurs séparés par la route de Dixmude-Caeskerke, et,

[1] Historique de la brigade.

[2] Historique de la brigade.

l'Amiral qui garde à sa disposition un bataillon et la compagnie de mitrailleuses en réserve générale, place son poste de commandement à la gare de Caeskerke.

L'artillerie du groupe Ponthus est composée de deux batteries dont l'une est installée au sud du passage à niveau de la voie ferrée Dixmude-Furnes et, l'autre, au nord de Caeskerke.

VI

« A notre arrivée à Dixmude, près de la gare, le commandant de Kerros nous fit assembler en nous disant : « coûte que coûte il faut tenir, à « minuit nous attendons des renforts ».

« Le commandant Jeanniot, s'adressant à ses hommes leur dit d'une voix grave : « il faut tenir « ou mourir[1] ».

« Notre capitaine adjudant-major Serieyx nous apprend que nous formons le prolongement de la ligne de l'armée française, belge et anglaise. Il nous recommanda de tenir coûte que coûte, de ne pas mollir d'un cran, que nous allions recevoir du renfort. Réconfortés, se sachant en liaison et encadrés, les matelots ont répondu au capitaine : « Les Boches ne passeront pas, Jean le Gouin est « là. » Les paroles prononcées par notre chef

[1] Récit de quartiers-maîtres et marins du dépôt de Brest.

eurent un grand effet moral sur les hommes, surtout quand il leur dit que nous formions le prolongement de l'armée française[1]. »

VII

Le 16, vers 16 heures, Dixmude est attaqué par des forces d'infanterie et d'artillerie de campagne venant d'Essen. L'action est assez chaude et elle se prolonge pendant la nuit et la matinée du 17[2].

Le 1er régiment occupait des positions en avant de Dixmude. Les hommes avaient passé la nuit dans des tranchées improvisées et « confectionnées à la course »[3], depuis le cimetière jusqu'à la ligne du chemin de fer d'Essen.

Sept compagnies de ce régiment (2e bataillon et 9e, 10e et 11e compagnies du 3e) étaient en ligne.

« A 20 heures, le premier coup de canon tombe sur nos lignes et la fusillade se déclanche.

« Pour ma part, j'occupais une tranchée prise d'enfilade : deux mitrailleuses se mettent à nous canarder. La tranchée devient intenable et je place mes hommes derrière le parapet du côté de l'ennemi. Là l'ondulation du terrain me donne une petite zone de protection[4]. »

[1] Carnet de route et récit de l'officier des équipages de la Flotte Le G... du 1er régiment.

[2] Historique de la brigade.

[3] Récit de quartiers-maîtres et marins du dépôt de Brest.

[4] Carnet de route de l'officier des équipages de la Flotte Le G...

Au moment où la bataille commence (16 heures et non 20 heures), les tranchées creusées à peine à la hauteur des genoux forment des ruisseaux où les hommes ont un pied d'eau. Tandis que les uns combattent, leurs camarades placés à leurs côtés, les approfondissent à l'aide de leurs outils portatifs de terrassiers, pelles et pioches. Lorsque le combat s'apaise, dans la matinée du 17, les tranchées sont descendues à hauteur d'homme[1].

Les sept compagnies engagées avaient reçu l'ordre d'épuiser leur provision de cartouches. En plus des 150 cartouches par homme, ils en brûlèrent 200 000.

L'un d'eux, le matelot G... des environs de Morlaix, écrit à un de ses amis, courtier maritime dans cette ville :

« Nous en avons vu de rudes à Dixmude, notamment les premiers jours où nous sommes restés quatre nuits sans avoir le moindre repos ; dans l'attaque de nuit du 15 au 16, j'ai tiré plus de 600 cartouches, j'en avais l'épaule paralysée. »

Pendant le combat, une section commandée par le premier-maître fusilier Sergent fit subir des pertes énormes à une compagnie allemande, dont les hommes, à la tombée de la nuit, s'approchèrent de la tranchée française, en criant « Kamarades, English ».

[1] Récit de l'officier des équipages, adjudant au 2e bataillon du 1er régiment.

Le premier-maître s'étant aperçu de la ruse, fit transmettre tout bas l'ordre de ne commencer le feu qu'au signal donné par lui.

Dès que les Allemands furent à 50 mètres, d'une voix brève, il commanda : « Feu ! »

Une première ligne ennemie tomba, puis une deuxième. Malgré leurs pertes, les Boches avançaient toujours en rangs serrés, sans aucun souci de la mort.

Ils vinrent si près que l'officier visa le premier-maître qui, d'un coup de sabre, fit tomber son arme tandis que, de l'autre main, il l'abattait d'un coup de revolver. En s'affalant, l'officier boche eut la force de crier : « Vive l'Empereur ! [1] »

Pendant ce temps, deux batteries belges mirent le feu à trois fermes, à proximité des lignes allemandes. A la lueur des incendies, on distinguait leurs pièces. A chaque feu de salve, on voyait les canonniers dégringoler et les marins reprenaient courage [2].

[1] Récit de quartiers-maîtres et marins du dépôt de Brest (février 1916).

[2] Les marins de la brigade ont reçu presque tous le baptême du feu, à Melle, en avant de Dixmude, pendant la journée du 16 octobre, ou le 19 octobre, lors de l'attaque de Beerst.

Voici dans quels termes le matelot Albert G... de Morlaix relate ses premières impressions lors de l'attaque allemande du 16 : « Le caporal nous cria : « Préparez vos pruneaux ». Aucune panique. Couchés à plat ventre nous commençâmes à tirer. Je ne pouvais pas réprimer un petit tremblement, mais je tirais quand même. Les balles pleuvaient autour de nous. Nous entendions à quelques mètres de nous le commandement des officiers boches et les « ya, ya » des soldats. Vers le milieu de la nuit, un tout jeune matelot

VIII

Le 16 octobre, avant l'attaque allemande, la 7e compagnie du 1er régiment avait signalé qu'une locomotive avec trois wagons se dirigeait à toute vapeur vers la ligne française. Une des locomotives au repos dans la gare fut tamponnée et deux wagons du train en marche culbutèrent par le choc. Quatre hommes, désignés par le lieutenant de vaisseau Eno furent chargés d'aller aux renseignements. Après de minutieuses investigations, ils constatèrent, à leur grande stupéfaction, que la locomotive n'avait pas de conducteur. A l'intérieur de l'un des wagons, ils purent lire sur une feuille de papier l'inscription suivante tracée en gros caractères bien apparents : « Je suis prisonnier des Boches et employé dans une ferme où le feu vient d'être mis; 50.000 ou 60.000 Allemands marchent sur vous[1]. »

Les marins qui ont fait ce récit pensent que le train a été mis en marche par un soldat français ou belge prisonnier. Ne faut-il pas voir, au contraire, dans cet incident vraiment émouvant, une ruse de

qui assurait le ravitaillement en munitions, vint se mettre près de moi. Par la commotion nerveuse, il sanglotait, mais remplissait quand même ma musette de cartouches. Instinctivement, nous nous regardions sans rien dire, tirant toujours sans discontinuer; nous tînmes bon toute la nuit, et l'ennemi dut se replier. »

[1] Récit de quartiers-maîtres et marins du dépôt de Brest.

l'ennemi destinée à semer la panique dans nos rangs ou encore un acte d'agression entrepris pour causer des désordres dans l'intérieur de la gare et rendre la voie inutilisable ?[1]

IX

Tandis que les sept compagnies du commandant Delage (1er régiment) se battent dans les tranchées organisées autour de la ville, celles du 2e régiment se tiennent en partie en soutien, au sud de Caeskerke. Elles sont occupées, en avant de la gare de Caeskerke, à approfondir leurs tranchées jusqu'à 1m,70 au-dessous du sol. Pendant que l'ennemi mène l'attaque contre le 1er régiment, les obus pleuvent sur les troupes en soutien et les balles sifflent au-dessus de leurs têtes.

L'ordre vient à ces troupes de se rapprocher de la ligne de feu. On renverse les gamelles. Un marin écrit :

« Pendant que le cuistot préparait sa popote les

[1] Le matelot Albert G..., de Morlaix, élève de la marine marchande fait le récit suivant de cet incident : « Nous fîmes halte sur la place de Dixmude ; les habitants nous entourèrent, mais un ordre arriva : « En route ». Ma compagnie alla se poster près de la ligne de chemin de fer, à 200 mètres en avant de la gare, où nous commençâmes à creuser des tranchées. Tout à coup nous aperçûmes une locomotive lancée à toute vapeur et venant de la direction de l'ennemi ; cette machine heurta une rangée de wagons près desquels nous nous trouvions ; presqu'aussitôt les shrapnells éclatèrent, puis une vive fusillade ; c'était l'attaque, nous allions recevoir le baptême du feu. »

autres installaient des cahutes pour la nuit. Pendant le souper nous entendons une vive fusillade. C'était le 1er régiment resté en dehors de Dixmude qui était attaqué. Nous recevons l'ordre de marcher. On boucle les sacs et on chavire les marmites non sans rouspéter car on avait gros sur le cœur de laisser notre fristi sans pouvoir l'emporter.

« Au pas gymnastique nous arrivons en ville. On se heurtait à la population qui partait. Les balles sifflaient dans les rues. Nous arrivons aux tranchées du 1er régiment et par une fusillade nourrie on réussit à calmer les Boches avant la fin de la nuit[1]. »

Les shrapnells tombent sur Dixmude.

La défense ne peut opposer, à ce moment, à l'artillerie de campagne ennemie très nombreuse, à laquelle va s'ajouter encore une artillerie lourde de tous calibres, que 73 pièces belges et françaises en tout. Le commandement a donné l'ordre permanent d'ouvrir instantanément le feu de jour et de nuit sur les abords de Dixmude, toutes les fois qu'une fusillade et plus particulièrement le bruit des mitrailleuses indiquera qu'une attaque d'infanterie est dirigée contre nos tranchées.

Le 18, en pleine nuit, quelques unités du 1er régiment eurent à soutenir une sérieuse attaque

[1] Carnet de route du fusilier breveté C... Jean, du 1er bataillon du 2e régiment.

sur un terrain découvert que les marins ne connaissaient pas. Quoiqu'ils fussent « entourés de mitraille », aucun désordre ne se produisit. Parmi les Belges il y eut un léger flottement. Ainsi du premier coup les marins parvinrent à maîtriser leurs nerfs. L'esprit d'abnégation se développa en eux sans partage. La gaîté servit à l'entretenir. « Pour nous le mot d'ordre était : « T'en fais « pas » ; cependant il y avait déjà plusieurs camarades tués et blessés[1]. »

X

Les Allemands qui avaient en vain tenté de contrarier nos tentatives d'offensive du côté d'Essen et de Clercken, tâtèrent d'autres points du front et attaquèrent bientôt en force Leke, Keyen et Beerst. Ces villages sont défendus par les troupes belges qui faiblissent notamment à Keyem et à Leke dont les Allemands s'emparent[2].

[1] Récit de Albert G..., de Morlaix.

[2] On ne saurait trop rendre justice à l'héroïsme déployé par l'armée belge lors de l'attaque de Liège et de Namur et dans la défense victorieuse de l'Yser où elle perdit le tiers de ses effectifs.

Si nous n'avons pas évoqué la vaillance des soldats des colonels Jacques et Meiser, c'est que le plan de notre livre ne comportait pas un exposé général des opérations sur l'Yser, mais seulement un récit documentaire et épisodique de la magnifique résistance des fusiliers-marins à Dixmude.

Au surplus, des livres et documents récemment parus ont rendu pleine justice aux soldats du roi Albert Ier.

Consulter notamment : *La campagne de l'armée belge* (31 juil-

Une partie de la brigade se porte sur Keyem pour enrayer l'attaque ennemie sur ce point, tandis qu'une division belge (5e division) débouche de Dixmude et doit se porter sur Wlasdoo et au nord et qu'une autre brigade belge (brigade Nassu) doit remplacer la brigade de marins à Dixmude et sur l'Yser. Enfin, deux régiments de goumiers (colonel de Jonchay) sont mis pour la journée à la disposition de l'amiral qui leur donne l'ordre de se porter sur Bovekerke par Werkem en vue d'explorer les bois et d'assurer la liaison avec le corps français de cavalerie.

Pour éviter que Dixmude soit pris à revers, l'amiral envoie les deux bataillons Jeanniot et Conti sur la route d'Ostende et le bataillon Mauros sur Wladsloo et Hoograde.

Le commandant Jeanniot se porte vers Keyem et doit interdire aux Boches le terrain situé entre la route Dixmude-Keyem et l'Yser. Le commandant Conti marche dans la même direction mais doit occuper le terrain situé dans l'est de la route Beerst-Keyem.

Le capitaine de frégate Pugliesi-Conti, commandant le 2e bataillon du 2e régiment fait d'abord

let 1914-1er janvier 1915) d'après les documents officiels. Publication du journal le *XXe siècle*. — *La campagne de 1914 en Belgique*, d'Albert de Gobart. — *L'Yser*, de Pierre Nothomb. — *L'Agonie de Dixmude*, de MM. Léon Bocquet et Ernest Hosten. — *La Bataille de l'Yser et l'Armée Belge*, article de M. Edouard de Keiser dans la *Grande Revue*, nº d'obtobre 1916.

avancer la compagnie de Maussion de Condé avec mission de construire des tranchées à environ 100 mètres dans la partie ouest de Beerst que l'on croyait être aux mains des Belges. En ligne de section par 4 la compagnie marche dans la direction de Beerst. Arrivée à une centaine de mètres des premières maisons, elle essuie des feux très violents d'infanterie qui lui font éprouver des pertes sévères. Le capitaine de Maussion de Condé reçoit une balle dans la tête et une autre en plein cœur au moment où il se tenait debout pour inspecter les positions ennemies. Les Boches occupaient malheureusement le village.

Les survivants de la compagnie creusent des trous avec leurs outils individuels et attendent de nouveaux ordres.

Après, la compagnie Pertus reçoit l'ordre de se porter vers le nord et d'occuper une position située dans l'est de la route Beerst-Keyem. Elle progresse en tirant, puis se trouve devant un petit hameau occupé par l'ennemi. Pertus demande et obtient l'autorisation de le prendre ce qui ne souffre pas de difficulté, mais il se trouve ensuite devant des forces très supérieures en nombre et il demande du renfort. Pendant l'opération, Pertus reçoit une balle dans la jambe.

Le commandant Pugliesi-Conti lui détache en soutien la compagnie Hébert. Celui-ci doit passer à travers champs, la route étant très mauvaise. Le

feu des Boches le prenait de flanc et, pour ne pas être anéanti sans avoir rempli sa mission, il fit faire un à droite et marcha vers la lisière du bois et des maisons situées entre Beerst et la direction de Keyem. Transformant une ferme démolie partiellement en point d'appui, il fait avancer trois de ses sections vers l'ennemi. Mais le terrain est repéré et les feux d'infanterie et d'artillerie ont vite fait de mettre un grand nombre d'hommes et d'officiers hors de combat. Fossey, officier des équipages est tué, les enseignes de Blois et du Réau de la Gaignonnière grièvement blessés; Hébert reçoit une balle dans le bras au moment où il tente de rallier ce qui restait encore valide de son unité.

Les feux d'infanterie étaient surtout partis d'une haie située à l'est et au nord de Beerst et il était à craindre qu'une contre-attaque débouchant de cet endroit ne vînt nous couper des forces engagées vers Keyem. Le capitaine Gamas fut chargé de refouler et de contenir cette force ennemie.

Après une rapide reconnaissance du terrain, cet officier décide de passer les fossés longeant la route de Beerst. Il gagne aussi sans pertes les premières maisons du village, patrouille rapidement dans Beerst, constate que l'ennemi l'a évacué, puis, après avoir placé un petit poste à la lisière est, s'engage dans le cimetière situé au nord de la route

de Thourout. A ce moment, l'ennemi, qui a vu le mouvement d'un observatoire, arrose la 7e compagnie de shrapnells ; les hommes font la tortue[1], et, bien que le tir ait duré plusieurs minutes, personne n'est touché ; de nombreux havresacs sont traversés.

Tout d'un coup et sans que l'on sache pourquoi, les Boches raccourcissent leur tir. La compagnie se déploie. Une section de la compagnie Hébert se range sous les ordres du capitaine de la 7e, puis, quand le tir des Allemands est trop court d'environ 50 mètres, l'ordre de progresser est donné. Les Boches continuent à raccourcir leur tir et la progression se fait sans perte. Mais le feu cesse ; alors, d'un bond, l'ennemi est culbuté et se terre au pied d'une haie où, au préalable, il avait creusé une tranchée.

Vers 16 heures, pour mieux se rendre compte de ce qui se passait, l'amiral s'était porté sous le feu au carrefour de Beerst.

Le colonel Varney s'est emparé d'un petit hameau situé à l'est de Beerst dans lequel les Allemands s'étaient fortifiés. A partir de ce moment, Beerst est occupé par les marins qui ont éprouvé des pertes sensibles.

Cependant, la 7e compagnie reçoit l'ordre de

[1] Mouvement qui consiste à se coucher les uns sur les autres pour occuper le moindre espace et à ramener son havresac sur la tête.

se replier. Le capitaine Gamas tient l'ennemi en respect l'empêchant aussi de se livrer à une contre-attaque qui aurait pu nous inquiéter.

A 18 heures, la brigade, menacée par des forces très supérieures, se décroche et rentre pendant la nuit dans ses cantonnements de Caerskerke (2e régiment) et Saint-Jacques Cappelle (1er régiment).

XI

Un marin du 2e régiment raconte ainsi, sous une forme personnelle et saisissante, son premier contact avec l'ennemi :

« Affaire de Beerst, 19 octobre 1914.

« On traverse la ville. Route de Beerst. Nous prenons à droite, dépassons les tranchées belges, à la file indienne le long de la route. Deux hommes sont envoyés dans le village voir si le renseignement est exact, si le village est bien occupé par les Belges, mais on n'attend pas leur retour. On se forme en ligne de section par 4 dans une direction perpendiculaire à celle que nous suivions tout d'abord. Devant, des haies vives à 150 mètres ; à droite, des maisons et des haies vives à 50 mètres. Fusillade sur la droite au moment où l'on se forme en colonne de demi-section. Tout le monde se couche. Personne n'est encore atteint, les balles sifflent au-dessus de nous. Peu à peu, l'ennemi

tire plus bas. Je suis le dernier de la demi-section, en partie caché par Créac'h, le cuisinier de l'escouade. Celui-ci est frappé le premier d'une balle au ventre. Bruit mat de la balle entrant dans la chair. Il m'a sauvé la vie sans le vouloir le pauvre garçon, par le hasard des places ; sans lui, je recevais la balle dans la tête ou dans la poitrine. Je l'entends se plaindre, puis râler quelques minutes, puis plus rien. Dans l'intervalle Fournierie a jeté un cri et se plaint, les deux fesses traversées, et la mort continue à passer. Instinctivement, je fais face à la fusillade de façon à lui offrir moins de prise et la tête cachée par le corps de mon malheureux voisin. Les balles me rasent et me sifflent autour des oreilles, s'enfoncent en terre à côté de moi. Les cruels moments ! Que d'images, de pensées dans ma pauvre cervelle ! On se déploie en rampant sous le feu de l'ennemi. Le quartier-maître Potier est blessé et deux hommes de la section sont atteints en pleine tête : Lesage et Durand. Les balles arrivent de deux côtés maintenant. Les Allemands mettent baïonnette au canon mais une mitrailleuse française les arrête. Bon, voilà l'artillerie qui s'en mêle, les shrapnells éclatent au-dessus de nous. Ecorchures aux mains. On bat en retraite à quatre pas. Impossible de suivre. Lentement, après mille peines, je bats en retraite, face en tête, en marchant à reculons. Péniblement, j'arrive à quelque distance des tran-

chées belges près d'un champ de betteraves. Les balles me suivent. Je souffle un peu, puis je me lève. Je veux le faire d'un bond, mais je suis obligé de m'appuyer sur mon fusil. Je veux courir, mais c'est à peine si je puis mettre un pied devant l'autre, je n'en peux plus. J'escalade la tranchée belge, au fond de laquelle je m'affale. 4e compagnie du 10e régiment. Ces frères d'armes prennent soin de moi, me donnent à boire. Je repose quelque temps parmi eux. Je mange même un morceau, puis je les quitte en les remerciant et en leur souhaitant bonne chance. Je me mets en quête de ma compagnie. J'ai quelque peine à la rejoindre. Hélas, il y a bien des vides. J'apprends la mort de notre capitaine, de Maussion de Condé, tué d'une balle dans la bouche et d'une dans la poitrine au moment où il se levait pour donner des ordres. Il est mort en brave face à l'ennemi. Paix à son âme !

« La fin de la journée s'achève dans un rêve où tourbillonnent des images rapides, visions terribles à demi entrevues, aussitôt effacées qu'à peine perçues. C'est l'attaque et la prise de Beerst. Cette fois, c'est tout le grand décor d'une bataille, des cris, des sifflements de balles, des armes blanches qui captent les moindres rayons de lumière, des courses, des chutes, des maisons d'où l'on se fusille.

« Je suis difficilement, étant très fatigué, et,

machinalement, je fais comme les autres. Le soir on nous reporte un peu en arrière. La nuit descend et le calme s'épand sur ce pays que la mort troubla.

« Sous la pluie, on nous fait aménager une tranchée de seconde ligne, en contre-bas d'une route en talus. On amène quelques bottes de paille pour ne pas s'étendre à même le sol. Mais l'ordre vient de rentrer à Dixmude. Plusieurs compagnies passent devant nous, puis nous nous mettons en route, à la lueur d'une dizaine de maisons qui brûlent à 100 mètres de là. En marchant, ma tête tombe sur ma poitrine, tellement mon cou est fatigué par le poids du sac pendant la marche rampante de l'après-midi. Il est vrai qu'il m'a bien protégé. En arrivant à Dixmude, le sergent P... va me chercher un peu d'eau. S... et un d'une autre section m'empoignent chacun par un bras et me débarrassent de mon sac. Je suis une véritable loque humaine. On me mène à l'ambulance. On ne veut pas m'y admettre d'abord, puis, devant mon état d'épuisement, on me dit d'aller m'étendre dans une petite salle sur un matelas. Je me déséquipe et m'endors, anéanti[1]. »

[1] Carnet de route du quartier-maître P... de Vannes, élève au long cours du 2e régiment, 2e bataillon, 5e compagnie.

CHAPITRE IV

LES GRANDS JOURS DE DIXMUDE

I. Le bombardement de la ville. — II. La mort de Dixmude.

I

C'est le 17 octobre que le premier coup de canon fut tiré sur le clocher de l'église de Dixmude.

L'accord ne semble pas fait sur l'heure à laquelle l'acte de piraterie a été accompli.

Le premier-maître fusilier Louis S... écrit : « A 9 heures 20 exactement le clocher de la pauvre église a été atteint et, depuis ce moment, la pendule marque toujours 9 heures 20 si toutefois il y est encore. Dans tous les cas, le 22, le clocher était en flammes[1]. »

Mais l'officier des équipages Le G... donne ces détails précis : « De ma tranchée, j'ai vu le premier projectile frapper le clocher de l'église. Le tir est resté réglé pendant une heure sur cet endroit

[1] Notes rédigées après coup.

et vers 15 heures, le pauvre clocher s'abattait de son piédestal, nous laissant voir une première image de la ruine future[1]. »

Le 18 octobre, l'artillerie lourde allemande entre en scène faisant entendre le fracas assourdissant de ses éclatements.

Des lueurs d'incendie apparaissent aux quatre coins de la ville tandis que les maisons s'écroulent après chaque bordée.

« Le spectacle était horrible à voir[2]. »

Cet officier des équipages nous laisse encore de Dixmude, à la date du 21 octobre, le tableau suivant où le comique se mêle au tragique :

« Le 21 avant que le jour paraisse, ma compagnie se rend dans la ville en réserve soutien de première ligne.

« A 8 heures du matin, les obus, de plus en plus nombreux, recommençaient à pleuvoir sur la ville. C'était effroyable d'être parmi ces maisons dont les morceaux volaient en éclats et multipliaient le danger. On entendait les craquements sinistres des incendies, des maisons qui s'écroulaient sous le feu et l'explosion des obus.

« Pendant le temps que nous sommes restés en réserve en ville nous avons cependant parfois bien ri.

« Il y avait dans la ville des vaches et des

[1] Carnet de route de cet officier.

[2] Récit de quartiers-maîtres et marins du 2e dépôt.

cochons de toutes grandeurs. Ces bêtes nous suivaient comme des chiens. A chaque instant, on voyait un matelot traire les vaches, et quand un obus tombait à proximité, il larguait à pleine bouche cette exclamation : « Oh ! vaches ». On devine à qui allait cette injure.

« Les petits cochons de lait, de leur côté, se mettaient à l'abri parmi les hommes qui demandaient à ces bêtes inoffensives : « Tu n'es pas boche, mon vieux ? »

Un marin « parigot » écrit sur son carnet, de la tranchée d'une ferme proche de la ville :

« *Mardi 20 octobre.* — Nous sommes inondés de projectiles.

« Sur la rive en face passe un bonhomme qui nous déclare que : « ferme brûlée, j'ai peur beau« coup », et l'on rit malgré la tristesse du moment ; il est suivi de sa femme endimanchée, chapeautée et qui porte un immense ballot de linge ; c'est ridicule et triste, on rit encore, le vacarme continue. Pas de répit, il ne se passe pas dix secondes sans que cela parte ; on arrive et des feux de salve encore ; la terre tremble, moi pas. Les copains mangent ; on mange toute la journée ; moi, je fume et j'écris. Je regrette de ne pas avoir acheté plus de ces quatre cigares, ils sont délicieux et quel prix : 0 fr. 15 ! les Boches canardent toujours ; je trouve que leur artillerie fait du ravage et qu'ils ne tirent pas trop mal. Le moulin où nous étions

prend feu. Bon sang, quelle belle torche ! Le clocher de la cathédrale ne tient plus que d'une patte, il brûle, il tombe à 11 heures 15. Toute l'après-midi la canonnade continue, ça tombe dans la ferme, à 10 mètres derrière, ça tombe dans et derrière les tranchées. Distribution de vivres le soir. Dixmude flambe d'un peu partout. »

Du même :

« *Jeudi*, 22 *octobre*. — Dixmude brûle toujours. Sommes allés en ville pour faire patrouille. La ville est ravagée. Certaines maisons sont détruites, traversées de part en part par les obus. Passons entre les maisons qui brûlent de chaque côté de la rue. Joli spectacle qui, par sa beauté, fait oublier la tristesse, tristesse qui reparaît quand tout est éteint et qu'il ne reste plus que les murs noircis. Tout n'est que ruine et désolation, morts et blessés.

« Les balles sifflent, ce sont des balles perdues. Ce sifflement m'effraie plus que les obus qui, eux, s'entendent venir tandis que, quand on entend les balles, il est trop tard.

« *Mardi* 27. — Allons aux vivres en ville. Incroyable, des morts dans toutes les cours. Il ne reste pas une maison intacte. Vu des Boches morts qui avaient percé nos lignes dans la nuit du 25 au 26 ; les obus ont fait des trous de la largeur de la rue, d'environ 5 mètres de fond. »

Du carnet de route du quartier-maître P..., de Vannes, je détache cette vision de nuit :

« 25 *octobre* 1914. — Une semaine juste a passé depuis la fâcheuse affaire de Beerst. C'est encore lundi : nous quittons nos tranchées dans la soirée. En file indienne, nous passons le pont, et, longeant les maisons, nous enfilons l'avenue plantée d'arbres de l'entrée de Dixmude. Il n'y a des maisons que d'un seul côté, de l'autre la campagne, où là-bas, un peu plus loin, l'on se bat. Des balles perdues claquent sur les murs. A certain endroit, il faut passer devant une maison en flammes. Bien que nous passons un par un, l'ennemi doit voir quelque chose. Je suis essoufflé mais je franchis d'un effort cet endroit qui me semble dangereux, je dépasse même quelques camarades. Je ne m'étais pas trompé. A peine étais-je à quelques mètres qu'un shrapnell arrive nous blessant du monde. On ne s'arrête pas. Il faut faire vite. Nous traversons la ville. Pauvre ville, dans quel état le bombardement l'a mise ! La coquette église, le gracieux hôtel de ville avec sa dentelle gothique sont déchiquetés. Sur la grande place, des marmites ont creusé d'énormes trous où l'on pourrait enterrer une douzaine de chevaux. »

Naturellement tous les habitants avaient fui, ne pouvant tenir dans cet enfer.

Cependant, le 27[1], une ronde surprit en ville une

[1] Le 26 octobre, une colonne d'Allemands, forte d'un demi-bataillon avait réussi par surprise à pénétrer en ville, refoulant des

femme qui n'avait pas voulu quitter sa maison. L'un des chefs de la patrouille écrit :

« Le soir, je suis reparti avec mon capitaine faire une ronde en ville, afin de nous assurer qu'il ne restait plus d'Allemands cachés dans les maisons.

« Je me rappelle qu'à l'entrée il y avait une petite maisonnette composée d'un rez-de-chaussée seulement et complètement intacte dont les portes étaient fermées. Nous avons alors décidé de la visiter pour nous assurer qu'elle ne cachait personne, mais il fallait pour cela enfoncer la porte, et c'est ce que nous fîmes.

« Nous avons trouvé dans la maison une femme qui n'avait pas hésité à rester chez elle malgré le bombardement.

« Quand nous avons pu pénétrer à l'intérieur, nous vîmes une bonne vieille de soixante-quinze à quatre-vingts ans, toute effrayée d'avoir entendu frapper à sa porte à coups de crosse de fusil et qui tendait les bras vers nous en nous présentant un

Belges et des marins devant elle. La garde du pont reconnut la présence d'Allemands et le capitaine de frégate de Sainte-Marie fit ouvrir un feu de mitrailleuses qui coucha par terre la presque totalité des Allemands qui n'avaient pas encore franchi le pont, mais nombre d'ennemis purent cependant s'échapper dans les rues de la ville où ils se cachèrent dans les caves.

Ce furent ces Allemands qui, après avoir franchi le pont, continuèrent leur route sur Caeskerke, ne sachant où ils allaient, et fusillèrent à bout portant le médecin principal Duguet et blessèrent, en le laissant pour mort sur le terrain, l'abbé Le Helloco. Ils se rendirent également coupables de l'assassinat du commandant Jeanniot.

pain noir, le seul qui lui restât. Elle paraissait nous demander grâce, nous prenant sans doute pour des brutes allemandes[1]. »

Le 28 octobre, dans l'historique de la brigade, on peut lire cette phrase :

« La ville de Dixmude est à peu près détruite », et le 3 novembre, un officier de l'Etat-major de l'amiral trace cette note que je trouve dans le dossier de la brigade :

« Pas une maison debout. Trous de 6 mètres de diamètre sur 3 de profondeur. »

II

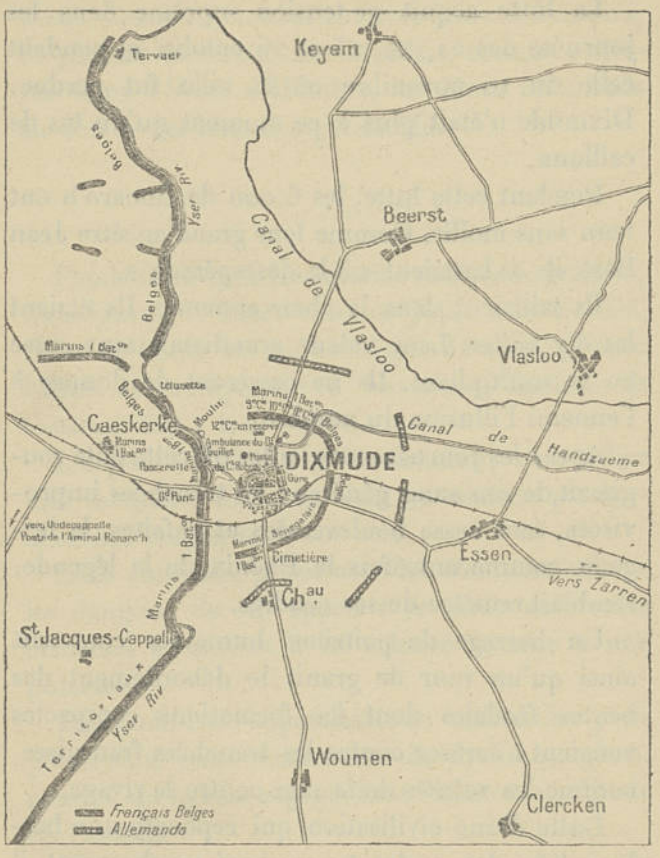
Rien ne peut donner une idée de la résistance que les admirables marins de l'amiral, secondés par des troupes belges, un bataillon de Sénégalais et un bataillon de chasseurs, opposèrent aux attaques réitérées des Allemands, appuyés par une artillerie formidable, alors que les Français n'avaient à leur opposer que peu ou pas de moyens matériels.

Luttant à un contre huit, les marins de la brigade, tenant le secteur de Dixmude, s'opposèrent victorieusement à la tentative de percée de l'ennemi vers Calais.

La bataille dura pendant près d'un mois, d'un bombardement effréné d'artillerie de tous calibres,

[1] Notes du premier-maître fusilier Louis S.

accompagné d'assauts d'infanterie où les troupes allemandes s'avançaient en colonnes serrées, pous-



Plan de Dixmude le 10 novembre 1914.

sées comme un bétail humain vers les champs de carnage, au son des fifres et des tambours, les

officiers à cheval et les hommes chantant comme dans un conte de fée.

La lutte acquit sa tension suprême dans les journées des 21, 24, 25 et 26 octobre et pendant celle du 10 novembre où la ville fut perdue. Dixmude n'était plus à ce moment qu'un tas de cailloux.

Pendant cette lutte, les 6.000 de Ronarc'h ont tenu sans mollir. Comme leur grand ancêtre Jean Bart, ils se battaient « à la désespérade ».

Ils taillaient dans la chair ennemie. Ils étaient las d'y tailler. Leur valeur grandissait sans cesse en se multipliant. Ils ne cessèrent de donner à l'ennemi l'illusion du nombre.

Après les journées sanglantes où cette élite rougissait de son sang généreux les tranchées improvisées, sans cesse bouleversées et refaites, la brigade, comme autrefois le Phénix de la légende, semblait renaître de ses cendres.

Un barrage de poitrines humaines contenait ainsi qu'un mur de granit le débordement des brutes féodales dont les formations compactes venaient s'écraser contre les tranchées françaises, comme les volutes de la mer contre le rivage.

Lutte d'une civilisation qui repousse une barbarie ! Au-dessus des troupes qui se choquent, il y a la bataille des idées.

A toutes les époques, des hommes se sont armés pour le triomphe ou la défense des mots souve-

rains de Droit, de Liberté et de Civilisation, qui font, en se réalisant, que la vie mérite d'être vécue. Ces mots combattent avec leurs défenseurs, ils planent au-dessus des batailles, comme autrefois dans l'*Iliade* d'Homère, les dieux immortels au-dessus des hommes périssables.

*
* *

Pendant un mois, les marins exaspérés, grandis, transfigurés, le béret enfoncé jusqu'aux oreilles, vêtus de boue, les mains rouges de sang, se sont battus et cramponnés à Dixmude, comme ils l'eussent fait à leur navire.

L'esprit du bâtiment les animait, c'est-à-dire une mentalité toute spéciale, nettement particulière aux combattants sur mer.

Sans cesse aux prises avec les éléments et avec les dangers, ils ont appris à se raidir contre les obstacles et croient à la volonté comme à une puissance.

Dixmude leur apparaissait au milieu des péripéties sans cesse renaissantes du drame sanglant, comme un navire engagé dans l'immense solitude de l'Océan.

Ils ne connaissaient que la consigne : tenir ou mourir[1].

[1] 20 octobre. Le capitaine de frégate, chef de notre bataillon nous prévient qu'il faut tenir encore pendant quarante-huit

Cette consigne leur devint sacrée.

Et cette superbe résistance remet en mémoire les scènes d'abordage de l'ancienne marine où il fallait se défendre sur un espace de quelques pieds carrés qui ne permettait pas de retraite. C'était alors avec des piques qu'on se clouait sur ce champ de bataille qu'était le pont de navire. C'était avec des coutelas qu'on s'entrouvrait la poitrine, avec des haches qu'on se fendait la tête.

A Dixmude, comme à ces époques lointaines, on vit parfois le combat dégénérer en une boucherie où, poitrine contre poitrine, on se poignardait, et, quand les armes glissaient des mains, on s'assommait à coups de cailloux et de poings.

Une griserie collective d'héroïsme échauffait les têtes et enflammait les courages.

Durant ces grandes journées, officiers et soldats ne songèrent qu'au Devoir et à la consigne, et, après avoir accompli l'impossible, ils attendirent la victoire comme l'arrêt d'une fatalité.

*
* *

D'autres sièges succèderont aux journées de Dixmude et de nouvelles batailles mettront aux prises des armées ennemies qui semblent des peuples pendant des jours qui paraîtront des mois.

heures coûte que coûte. Dès lors ces paroles deviennent sacrées, elles faisaient désormais le seul sujet de de notre conversation. »
Notes du fusilier-marin K. de Loctudy.

A seize mois d'intervalle, Verdun fera assister à une lutte de géants où des troupes sans cesse renouvelées lutteront de jour et de nuit dans une série de combats toujours renaissants qui n'en font qu'un finalement.

Ce duel est le plus gigantesque de l'histoire du monde. Nos soldats s'y couvrirent d'une gloire immortelle qui fera l'admiration des vivants de tous les siècles.

Mais à Verdun, des moyens matériels sont mis en jeu par les nôtres pour se garantir contre les effets du bombardement. Des deux côtés à la fois, l'artillerie pousse les mêmes rugissements et accomplit une œuvre identique de dévastation et de mort.

A Dixmude, après des marches fatigantes et des nuits sans sommeil, où les hommes avançaient sur les routes comme des somnambules, les marins de la brigade durent s'arrêter subitement et se battre en creusant des tranchées.

Ces tranchées rudimentaires et dangereuses, parce que rectilignes, n'étaient protégées par aucune défense de fils de fer, tandis que les Allemands disposaient d'une nombreuse artillerie de campagne. Ils firent encore avancer, dès le 18 octobre, des batteries de 155 auxquels vinrent s'adjoindre bientôt les 210, les 280, les 305, les 380, et, plus tard, des 420.

L'amiral, lui, n'eut en tout à sa disposition que huit batteries de 75 amenées par le général Grossetti

et dont il ne restait plus, quand vint le dénouement, que deux batteries dont une de trois pièces.

Les 72 pièces d'artillerie belge du début avaient dû être successivement retirées une à une, n'étant pas faites pour tirer notre obus de 75, elles se dégradaient. On les envoyait en réparation sans les remplacer sur le terrain. Le 6 novembre, quatre jours avant l'attaque brusquée de l'ennemi, il ne restait plus que quatorze pièces en état de tirer sur les soixante-douze du début.

C'est le 23 octobre seulement qu'arriva le détachement d'artillerie lourde du commandant Grouardet, composé de 2 batteries de 155 court et de 2 batteries de 120 long, sur lesquelles le 10 novembre, six pièces avaient été retirées.

Les munitions mises à la disposition des batteries étaient limitées. A des heures critiques, les caissons se trouvèrent vides.

Tandis que les tirs de l'ennemi, dirigés par des aéroplanes et un drachen-ballon étaient précis, l'amiral, qui n'avait ni ballon, ni avion, était dépourvu de tout moyen d'observation dans ce pays plat. Il fut constamment obligé d'indiquer à ses canonniers les emplacements probables de l'artillerie ennemie d'après les renseignements reçus des défenseurs des tranchées, d'ailleurs mal placés pour bien observer.

C'est dans ces conditions, franchement inégales,

que se poursuivit la lutte et que s'engagea la bataille du 10 novembre.

Les Belges, ensevelis sous une avalanche de projectiles, avaient dû céder. Les Sénégalais, transis de froid et les pieds gelés, avaient été antérieurement évacués pour la plupart.

Les Allemands s'infiltrent dans Dixmude et prennent à revers ce qui tient encore, savoir : le bataillon Mauros, au Sud et dans l'intérieur de la ville, le bataillon Rabot au Nord [1].

La situation de ces troupes est très confuse. Elles sont prises de dos, de flanc et de front. C'est en vain qu'elles essaient de contenir le flot qui submerge tout.

Malgré des prodiges d'héroïsme partout accomplis, la situation devient intenable.

Ici, le capitaine d'Albiat charge avec un fusil, baïonnette au canon, tandis que le lieutenant Melchior, qui tient un revolver dans chaque main, tombe blessé.

Au Sud, le capitaine des Ormeaux, secondé par de vaillants officiers, sous-officiers et marins, contient le flot des fuyards, et établit en avant de la minoterie un barrage efficace qui arrêtera la marche de l'ennemi, dont les colonnes menacent de flanc nos troupes en retraite le long de la voie ferrée.

Au Nord, une lutte épique se poursuit. Le lieutenant Serieyx, blessé et fait prisonnier, réussit

[1] Les autres bataillons occupaient les tranchées de la rive gauche de l'Yser.

à s'échapper sous les yeux de l'ennemi et à traverser l'Yser à la nage pour renseigner le commandement, tandis que, dans les ombres de la nuit, à travers des marécages, les éléments de trois compagnies du 1er régiment, cernés de trois côtés à la fois, parviennent à échapper à l'étreinte allemande, en rampant dans la boue comme des couleuvres d'eau et en traversant une passerelle sous la protection de quelques mitrailleuses en délire.

Rien ne peut donner une idée de la scène. Partout le sang a rougi la terre. Les lieux du combat, bouleversés par des éclatements sans nombre, ont changé d'aspect.

Le sol est comme secoué par des mouvements sismiques et donne à ses défenseurs la sensation d'un formidable roulis. Les hommes, dont plusieurs se battent même à coups de poing dans des corps à corps généralisés, n'ont plus rien d'humain.

Tout est délire, ruine et confusion.

On peut répéter comme dans la *Rodogune* de Corneille :

« Il est beau de mourir avec ses ennemis ! »

Un marin du 1er bataillon du 2e régiment écrit sur son carnet : « Ce jour fut épouvantable. Les Jean le Goin ne cédaient que pas à pas et combattaient comme des lions. Les Boches ne purent franchir l'Yser, ils avaient gagné un tas de pierres, car de Dixmude pas un mur n'était debout. »

On lit dans l'historique de la brigade :

« A 16 heures 30, la situation est des plus confuses. Les actes d'héroïsme relevés sont nombreux ; ils ne peuvent aboutir à la conservation de la ville et l'amiral décide d'abandonner Dixmude et de mettre tout en œuvre pour arrêter les progrès de l'ennemi à l'Yser.

« A 17 heures, la ville est prise.

« L'amiral fait sauter les ponts et l'artillerie lourde de la défense[1] reçoit l'ordre de bombarder à son tour Dixmude pour en rendre l'occupation intenable. Le feu est mis à la minoterie. La décision de bombarder Dixmude était des plus pénible, parce que la ville contenait certainement beaucoup de blessés alliés, mais elle était nécessaire pour le maintien du front de l'Yser à une heure où le moral de nos troupes pouvait être fortement ébranlé.

« Nos pertes sont considérables, le commandant Rabot est tué, le commandant Varney est blessé.

« De la garnison de Dixmude, il ne revient que 200 Sénégalais, 200 Belges, 500 marins et quelques officiers. »

Toutefois, la mort de Dixmude n'est qu'apparente. Les Allemands tiennent le corps déchiqueté de la petite cité héroïque, mais son âme leur a échappé. Elle continuera d'animer les marins invincibles qui ont transporté leurs faisceaux

[1] A 18 heures, seulement, 2 groupes de 75 français (24 pièces) et 2 groupes d'obusiers de 120 arrivent en renfort.

sur l'autre rive de l'Yser, à 25 mètres de l'ennemi.

L'esprit de Dixmude vit en eux. Il affermira leurs cœurs et dirigera leur résistance pendant les âpres combats de Steenstrate et au cours des journées victorieuses du mois de mai 1915.

La résistance opposée par la brigade étonna et frappa d'admiration les Allemands eux-mêmes. Un marin de Loguivy (Côtes-du-Nord), a été le témoin d'une conversation entre son commandant et deux officiers supérieurs allemands faits prisonniers, dont l'un était d'un grade élevé.

Au cours de leur interrogatoire, le commandant français disait à ces deux officiers allemands qu'il était surprenant qu'avec les forces écrasantes (40 ou 50.000 hommes) dont ils disposaient ils n'aient pas réussi à passer, alors qu'ils n'avaient devant eux que 6.000 marins sur un front de 4 kilomètres.

L'officier supérieur le plus élevé en grade, en apprenant que 6.000 hommes seulement avaient tenu en échec les troupes allemandes, fut pris d'un violent accès de rage et se mit à frapper du pied avec colère, déclarant que s'il avait su qu'il n'y avait là qu'une poignée de marins, il n'aurait pas hésité à sacrifier au besoin 100.000 hommes pour passer.

Le commandant français de lui répondre fièrement : « Eussiez-vous eu 200.000 hommes à sacrifier, que vous n'auriez pas passé. »

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ÉPISODES HÉROIQUES

I. Une leçon de cran. — II. Dans la ville infernale : la journée du 10 novembre 1914 et l'Odyssée du 3e bataillon. — III. Les journées des 9, 10, 11 et 12 mai 1915. (Opérations de la brigade des marins sur les fermes W... et de l'Union). — IV. La mort de l'enseigne et la lettre de l'aumônier.

I

Le 23 octobre 1914, la 1re demi-section de la 3e compagnie du 2e régiment était envoyée, au sud de Dixmude, sur la route de Woumen, près du cimetière, en soutien des mitrailleuses.

Ils étaient là dix-huit fusiliers encadrés de deux compagnies de Sénégalais.

Le 25, un bombardement formidable fut dirigé sur les mitrailleurs et leurs soutiens. Dans l'espace d'une heure des hommes notèrent la chute de 50 projectiles de 280 millimètres dans un carré de 50 mètres de côté. La tranchée paraissait mobile et les hommes se croyaient ballottés par les vagues. Une marmite tomba sur les mitrailleuses qu'elle

réduisit en miettes, tuant tous les servants. Parmi les Sénégalais, quelques-uns sont tués. Les pertes sont plus sensibles au cimetière, où les morts eux-mêmes sont déterrés.

La panique s'empare des troupes sénégalaises, peu ou pas habituées aux marmites, et les voilà « cavalant » à toute vitesse vers Dixmude[1].

La veille au soir, vers 19 heures, la compagnie Gamas[2] qui se rendait aux tranchées de l'Est, se heurtait, à l'intérieur de nos lignes, à une compagnie allemande sur la route d'Eessen, au débouché de la ville de Dixmude. Elle l'aborde immédiatement à la baïonnette, la bouscule, lui tue 47 hommes et refoule le reste hors de nos lignes.

Après quoi, la compagnie Gamas prend les tranchées non couvertes de première ligne, sous une pluie battante.

A 14 heures 30, elle est relevée.

Ici, je laisse parler le capitaine Gamas[3] :

« Le matin même, des tirailleurs sénégalais étaient arrivés pour nous donner un coup de main, mais peu ou pas habitués aux marmites, ils n'avaient pas tenu dans la tranchée ; aussi mon chef m'avait-il prié de prouver à nos frères des

[1] Récit de Jean C..., fusilier breveté de Treffiagat.

[2] L'historique de la brigade dit une demi-compagnie, mais ce récit serait inexact.

[3] Lettre écrite par le capitaine Gamas à M. L...

colonies combien peu ces marmites nous impressionnaient!

« Les tirailleurs étaient cantonnés dans les caves des maisons qui entouraient la place de l'Église, place qui était marmitée et que je devais traverser pour aller occuper mon nouveau poste.

« Après avoir expliqué à mes braves la situation et l'importance qu'il y avait à donner une leçon de *cran* aux tirailleurs, je décidai que nous traverserions la place en colonne par deux, à deux pas, l'arme sur l'épaule droite, au pas cadencé, que je donnerais la cadence qui serait répétée deux fois comme à l'exercice. Tous les tirailleurs voulurent nous voir et je vous assure que c'était beau de voir mes chers matelots défiler ainsi alors que les marmites tombaient tout près d'eux. Ils avaient de l'allure ces braves dont les vêtements étaient pleins de boue, déchiquetés par les éclats d'obus et qui marchaient la taille droite, la tête haute, le regard clair et montraient aux noirs le mépris de la marmite boche.

« Je n'en perdis pas un et la leçon fut très profitable, car, ensuite, les tirailleurs tinrent très bien la tranchée. »

II

Le 10 novembre, à 13 heures, les marins du 3e bataillon du 1er régiment occupaient les tran-

chées au nord de Dixmude, les 9e, 10e et 11e compagnies placées entre le canal de Handzaeme et l'Éclusette de l'Yser, tandis que la 12e compagnie était tenue en réserve en arrière, prête à intervenir.

Depuis 9 heures, le bombardement, effroyable déjà au début, gagnait encore en intensité. Les compagnies éprouvaient des pertes, et, dans leurs tranchées toutes bouleversées, les survivants, malgré la pluie de mitraille, s'acharnaient à rétablir des abris.

A 14 heures, les Boches avaient réussi à s'emparer des tranchées des Belges placés au centre de la ligne de résistance, et qui, les rangs hachés par les obus, ne purent tenir.

Tandis que l'ennemi avait fait irruption dans la ville où la résistance se prolongeait jusque dans la nuit, la canonnade n'en continuait pas moins aux deux ailes jusqu'à 15 heures.

Le 3e bataillon était pris de flanc et de revers, et un terrible corps à corps s'engageait sur une profondeur de 3 kilomètres.

A 10 heures, la 11e compagnie cède la tranchée pied à pied pour se réfugier dans celle de la 9e compagnie qui est plus solide, mieux organisée et permet d'opposer une résistance efficace à l'ennemi.

A ce moment, à l'aide des lorgnettes, on peut voir les troupes allemandes aux prises avec la

12e compagnie qui, bien qu'écrasée par le nombre, fait une héroïque défense.

Le capitaine de Nanteuil est tué.

Le lieutenant Sérieyx est fait prisonnier avec les hommes qui lui restent, une vingtaine, que les Allemands en marche vers le pont de Dixmude, poussent comme un écran devant eux.

Quel serrement de cœur pour leurs camarades des autres compagnies de les voir dans cette position !

Eux-mêmes, à ce moment, étaient serrés de près par les Allemands qui les encerclaient presque, à 80 mètres de distance.

Pendant ce temps, les marins, très calmes, tiraient de leur mieux, comme à l'exercice. Leur feu bien ajusté descendait des Boches et parfois aussi, hélas ! leurs camarades, le pauvre Le Maqueresse, par exemple, blessé grièvement par une balle française, et qui réussit néanmoins à se dégager et à rallier son régiment après avoir passé l'Yser à la nage[1].

Le feu des marins était si meurtrier pour les Boches qu'ils ne purent avancer davantage. Un moment de calme se produisit et le capitaine de la 11e compagnie donna l'ordre de réoccuper les tranchées. Pendant cette courte accalmie, l'officier des équipages Le Gall souffrait cruellement de voir

[1] Matelot de 3e classe, tailleur du 1er régiment, 19503/3, cité à l'ordre du jour.

son capitaine adjudant-major aux mains de l'ennemi. Ses hommes et lui ne songèrent plus qu'à le délivrer.

Ils partent donc à une quarantaine. Le capitaine fait dire à Le Gall qu'il commet une folie et le prie de revenir sur ses pas. Le Gall va obéir, le cœur gros, mais le hasard en décide autrement. Au moment où il se prépare à rebrousser chemin, un groupe de Boches débouche de la ville pour venir renforcer ceux qui déjà atteignent le canal.

Il fait exécuter sur eux un tir qui les décime et les empêche de rallier les leurs.

Cette besogne accomplie, il regarde si le capitaine Sérieyx est encore debout, et ne le voit plus. A ce moment, une contre-attaque est lancée par le commandant Delage et exécutée par une section de la 1re compagnie. Les Allemands sont mis en fuite et le capitaine Sérieyx en profite, bien que blessé, pour traverser l'Yser à la nage avec quelques hommes afin de rendre compte à l'amiral de ce qui se passe (10 heures).

Le reste du bataillon, placé dans les tranchées de la route de Beerst, est attaqué de front, de flanc et à revers. Aucune communication n'est plus possible avec l'arrière.

Malgré leurs pertes, les survivants sont décidés à ne céder le terrain qu'avec la mort.

A 5 heures 45 du soir, les Allemands, désespérant de les réduire, se décident à les bombarder.

Mais le hasard est grand et, une fois de plus, les Boches en sont les victimes. Les obus mal dirigés tombent sur les rangs allemands qui éprouvent des pertes qu'augmentent encore les balles des lebels.

Pendant cette fusillade, un homme de la 11e compagnie, qui se tenait près du lieutenant Le Gall eut la mâchoire inférieure complètement arrachée. Il supplia son chef de l'achever d'un coup de revolver. Ce dernier lui fit un pansement sommaire. A ce moment, un groupe d'Allemands se précipitait sur la route pour les atteindre. Le Gall dit alors à son blessé qui voulait mourir : « Tiens, voici un fusil, nous allons charger ce groupe qui s'avance. »

Après avoir rallié des marins et leur avoir fait exécuter des feux de salves, Le Gall s'élance sur les Boches avec cette poignée d'hommes.

Le mutilé, terrible à voir, s'est jeté au plus fort de la mêlée. Ramassant ses dernières forces, il fonce sur l'ennemi, reçoit trois nouvelles blessures, tue deux Allemands, et s'abat, mort.

C'est à 7 heures du soir que commence la retraite fameuse des débris des trois compagnies dont le capitaine Béra prend le commandement, secondé, plus tard, par son collègue Cantener et par trois vaillants officiers des équipages, Le Gall Alexis, Devisse et Le Provost.

Le moral des hommes est resté intact et la confiance dans leurs chefs est illimitée.

Au milieu de la nuit qui les enveloppe, les

troupes se forment en carré, avec, au milieu, les blessés. Sur les flancs, se tiennent la 11e compagnie, la 10e et le reste de la 9e, dont les autres éléments servent à former l'arrière-garde commandée par Poisson, et l'avant-garde que conduit Le Gall. Un arbre, silhouette opaque dans le lointain, sert de point de repère au milieu des ténèbres.

Le Gall sait qu'une passerelle en bois existe près de l'arbre, au bord du canal.

Le carré s'ébranle. On rampe, on patauge dans l'eau, on s'enlise dans les arroyos fangeux, dans les fossés d'irrigation de la grande prairie, larges parfois de quatre et cinq mètres.

A tout moment, on s'arrête pour tirer un camarade de la vase où il est engagé jusqu'au cou.

Rien ne peut donner une idée de l'effort prodigieux, presque surhumain, accompli par les vaillants si nombreux qui ont assumé la rude tâche de transporter les blessés à travers ces marécages où se multiplient sans cesse sous les pas chancelants des sauveteurs les périls d'une eau traîtresse, boueuse et glacée.

Le cheminement s'effectue lentement, posément, sans bruit, sous le feu de l'ennemi.

Alors se passe une scène inénarrable : quelques blessés ont déjà été évacués de l'autre côté de la berge et les marins touchent à la passerelle de salut, quand le feu, communiqué par un obus boche, allume comme une torche une meule de

paille située en face, de l'autre côté de la passerelle.

On y voit comme en plein jour ; la retraite paraît compromise. L'ordre vient de se coucher et de ramper. Ces 450 hommes, vêtus de glaise, se collent à la terre, ne faisant plus qu'un avec elle. Et cette terre humaine en mouvement comme un bloc qui s'étire sous la pression brutale d'un laminoir, s'amincit en files soudaines et disciplinées pour traverser la passerelle.

Parfois, on entendait un homme dire bien bas : « Je ne peux plus avancer, je suis collé au sol. » Le feu roulant des fusils et des mitrailleuses ennemies envoie des gerbes de balles qui rasent le sol sans faire grand mal à nos marins dont le passage d'une rive à l'autre s'effectue sous la protection de nos mitrailleuses qui ont réussi à s'installer sur la rive opposée.

A minuit et demi, les marins de Béra étaient tous réunis et saufs.

On avait mis cinq heures et demie à effectuer un parcours de 1.500 mètres. Les hommes épuisés, presque tous dépourvus d'armement et d'équipement, n'avaient plus rien d'humain.

On fit l'appel. Le bataillon avait perdu dans cette journée la moitié de son effectif. De la 12e compagnie, il ne restait plus que dix-sept hommes.

A 7 heures du matin, on expédia ces braves à Oudecapelle. Ils y parvinrent au petit jour, se chan-

gèrent comme ils purent et s'évertuèrent à reprendre, peu à peu, figures d'hommes.

III

En vue d'une attaque de la 4 D. A. belge sur les fermes Violette et Terstyle, il s'agissait de préparer, dans le plus bref délai possible, une liaison avec cette D. A., et, pour l'appuyer, une progression des marins de Saint-Georges vers l'Yser.

Cette progression devait s'exécuter sur les digues et routes qui, de Nieuport et de Saint-Georges, vont vers le sud de l'Yser.

« Ce fut le 9 mai que nous enlevions d'assaut aux Allemands deux positions solidement fortifiées et entourées de fils de fer barbelés. La 9e compagnie du 1er régiment chargée d'enlever la ferme de l'Union, et la 5e la ferme W..., y réussirent magnifiquement, presque sans pertes.

« Le 11 mai, les Allemands attaquent à leur tour, mais sont repoussés avec de fortes pertes.

« Le 11 au soir, la 6e compagnie prend possession des fermes. Rien de nouveau ne se produit dans la nuit, mais le 12, dans la journée, les Allemands, après une préparation très violente d'artillerie, bouleversent complètement nos tranchées de défense.

« Sur un espace de 400 mètres nous n'avons pas reçu moins de 4.000 obus de tous calibres.

Pendant sept heures consécutives, nous sommes restés couchés à plat ventre dans la boue sous cette mitraille qui, malheureusement, faucha une grande partie des défenseurs.

Malgré tout, Jean Le Gouin gardait son sang-froid, et son moral demeurait inébranlable. A 7 heures exactement, les Boches s'imaginant que nous étions tous morts s'élancent à l'assaut, mais les surveillants veillaient. Nous nous sommes tous levés aux cris de : « Vive la France », poussés en chœur.

« Le lieutenant tombe frappé d'une balle en plein cœur[1] ; le premier-maître est blessé gravement[2] ; le deuxième est enseveli sous les décombres de la ferme de l'Union. Je reste seul avec une poignée de braves. Toute la nuit, nous avons résisté contre un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Mais notre section (la 4e) diminue à vue d'œil. Nous n'étions plus qu'à une trentaine d'hommes.

« Plusieurs de ces braves, en tombant, criaient : « Vive la France ». J'en ai entendu d'autres qui, avant de mourir, disaient : « Adieu, mère, je ne te « reverrai plus. » En entendant ça, j'avais les larmes aux yeux. Le capitaine Michel fut atteint d'une trentaine de blessures à la jambe.

« Le premier-maître Robic, qui défendait la

[1] Goudot, enterré au cimetière de Coxyde-Ville.

[2] Mével.

deuxième ferme W... fut aussi blessé gravement.

« Les braves qui restaient, une poignée, se voyant perdus, usèrent d'un artifice qui réussit. Ils relevèrent les fusils de leurs camarades morts, mirent les baïonnettes au bout des canons et en dressèrent les pointes brillantes au-dessus des tranchées.

« Les Allemands, croyant la tranchée encore garnie de défenseurs n'osent plus avancer et la position est maintenue grâce à ce stratagème et aux renforts qui purent arriver à temps (3e section de la 6e compagnie) pour nous protéger, permettre l'évacuation des blessés et notre repli sur les tranchées de défense[1] ».

Le rapport du lieutenant de vaisseau de Rodellec, commandant la 9e compagnie, à la gauche du fortin, est à citer :

« L'attaque du 9 a été précédée d'une violente canonnade qui a duré la matinée. Dès le tir de la première torpille, à 2 heures 15, j'avais fait évacuer la partie de la tranchée directement menacée. Vers midi, la canonnade était intense. Je préviens les mitrailleurs d'être prêts à tous les événements. Je mis chacun à son poste à 12 heures 45. Peu après, il était 13 heures environ, la fusillade éclate à notre droite et devient générale sur toute la ligne. Nous apercevons des Boches descendant leurs tran-

[1] Récit du second-maître Boullaire, d'Erquy (Côtes-du-Nord).

chées sur le dos, baïonnette au canon. Quelques-uns semblaient sortir de terre. Ils se dirigèrent vers la droite. Nombre d'entre eux tombent. Les uns étaient couchés; d'autres, cachés dans les herbes, s'avançaient en rampant; plusieurs, surpris par le feu de nos mitrailleuses, et, quelques minutes plus tard, vers 13 heures 15, par le tir du 75, s'efforçaient de battre en retraite et de regagner leurs tranchées.

« Le tir du 75 était admirablement réglé. Nous avons vu un Boche, coupé en deux, projeté sur un cheval de frise, où il est resté accroché. Les sacs volaient en l'air, des chargeurs munis de leurs cartouches ont été projetés à l'intérieur de nos lignes.

« Nos hommes avaient pris, d'un clin d'œil, leurs dispositions de combat, élargi les créneaux, disposé les sacs à leur gauche pour bien se protéger. Le tir un peu échevelé tout d'abord s'est très vite ralenti. Chacun visait avec calme et sans précipitation.

« Tous ont fait leur devoir le plus naturellement du monde. La vue des Boches a fait naître une véritable allégresse sans qu'à aucun moment personne n'eût douté de l'issue heureuse de la lutte qui se préparait.

« A 16 heures tout était terminé ou peu s'en faut. Les hommes nettoyaient leurs armes, démontaient leurs culasses et songeaient à manger. »

La journée du 9 mai, au cours de laquelle la brigade a repoussé une forte attaque de l'ennemi a apporté une aide efficace au secteur voisin pour la reprise de ses tranchées perdues et a enlevé aux Allemands les positions W... et Union.

C'est ce jour que le lieutenant Deleuze, sérieusement touché, demeura au front jusqu'à l'accalmie, que l'enseigne de vaisseau de la Forêt de Divonne, blessé gravement, resta toute la journée à la tranchée.

Chacun prit son poste de combat avec une joie visible, rivalisant de courage, de calme et de superbe entrain contre les Boches qui s'avançaient en colonne par quatre, l'arme au bras[1].

La journée du 11 mai vit aussi des actes de courage nombreux.

Le lieutenant de vaisseau Langlois commandant la 7e compagnie rend compte ainsi à M. le capitaine de frégate commandant le 2e bataillon du 2e régiment, des circonstances dans lesquelles a été blessé le premier-maître de mousqueterie Ballouard Yves, de sa compagnie :

« Le 12 mai, vers 3 heures 30 du matin, les Allemands bombardent notre tranchée. Le premier-maître Ballouard se porta sur l'arrière de la tranchée pour faire mettre tous les hommes à l'abri. C'est à ce moment qu'il fut blessé par des éclats

[1] Extrait du rapport des officiers, sous-secteur N... de Nieuport.

d'obus à la tête, au bras gauche, au genou gauche et à la cuisse droite.

« Ballouard, voyant plusieurs hommes se porter à son secours, leur intima l'ordre de rester à l'abri et couchés au fond de la tranchée!

« Le commandant Paillet, du 2e régiment, le fit figurer sur les états pour la Légion d'honneur. »

IV

C'est dans la journée du 9 mai, que l'enseigne de vaisseau mitrailleur Rolin trouva la mort.

Le commandant Cayrol, son chef, apprit ainsi à son père et à sa mère dont il était l'unique enfant, la mort de ce bel officier :

« Rolin avait reçu l'ordre dans la soirée du 9 de se porter avec sa section de mitrailleuses sur une position qui venait d'être conquise. Cette position fut soumise, dès l'aube du 10, à un bombardement extrêmement violent de la part de l'ennemi. La position était évidemment à peine organisée. Il y avait cependant un abri de bombardement construit par les Allemands qui fut utilisé par la 8e section. Rolin y plaça ses blessés et y entassa ses hommes valides. Lui, resta près de l'ouverture, autant pour mieux surveiller les mouvements de l'ennemi, que par simple devoir d'officier, toujours au poste le plus dangereux. C'est à cet endroit qu'il fut frappé, à 4 heures du soir, par les éclats

d'un obus qui explosa près de lui : trois blessures à la poitrine, une blessure aux deux yeux. Votre cher petit était aveugle. Malgré ses blessures, il continua à donner des ordres et à maintenir le moral de ses hommes très éprouvés.

« C'est à la nuit seulement que la position put être évacuée par les blessés. Les mitrailleurs n'abandonnèrent pas leur chef ; l'un d'eux, son ordonnance, le porta, pendant 500 mètres, sur son dos à travers la mitraille et une fusillade intense. On le transporta au poste de secours, puis sur l'arrière à l'ambulance. C'est là qu'il est mort.

« L'abbé Pouchard ne l'a pas quitté depuis le poste de secours jusqu'à ses derniers moments. Quant à moi, j'ai eu la grande consolation d'arriver avant sa belle fin.

« Cher Monsieur, je comprends votre douleur immense, je comprends la peine de sa mère éplorée, parce que moi, son chef, je souffre cruellement aussi de la mort de ce vaillant officier que j'aimais comme un jeune frère. Je l'appelais « l'en« fant » ; il était en effet, le benjamin de nos officiers, mais son sérieux, son entrain, son courage, sa bonne humeur le distinguaient entre tous.

« Je regrette de n'avoir pu, avant sa mort, lui faire décerner la Croix des braves qu'il avait si bien méritée, mais je compte bien que la citation à l'ordre de l'armée et la croix de guerre honoreront sa mémoire. »

« A bord du cuirassé « Vérité », sa mort fut vivement ressentie par tout le personnel du bâtiment qui avait tout récemment encore l'honneur de le compter dans son état-major, avant son départ pour la brigade. Il eut vite fait d'y conquérir l'estime et la sympathie dues à toutes ses qualités d'ordre professionnel ou privé[1]. »

L'abbé Pouchard, aumônier du 1er régiment, adressa aux parents du jeune enseigne la belle lettre que voici :

13 août 1915. Journée de l'Ascension.

« Monsieur,

« Je viens de célébrer, à Coxyde-Ville, entre Nieuport et Furnes, les funérailles d'un de nos enseignes du 1er régiment et du fils glorieux que vous pleurez : l'enseigne de vaisseau Rolin, de la compagnie des mitrailleuses des fusiliers-marins. Beaucoup d'officiers, tous les survivants de sa section y assistaient, rendant les honneurs.

« C'est sous les bénédictions de l'Eglise données avec tout mon cœur de prêtre et d'ami, dans le pavillon tricolore, parmi les hommages et les larmes de ses chefs et de ses camarades, que la dépouille mortelle de votre cher enfant a été confiée à la terre. J'étais là, hier soir à 5 heures,

[1] Termes de l'ordre du bord, le 16 mai 1915, capitaine de vaisseau Fatou.

quand on l'a mis dans le double cercueil de zinc et de bois qui vous permettra de relever le corps et de le faire rentrer en France au lendemain de la Victoire.

« Voici, en attendant, les détails que je puis vous donner sur la fin sublime de votre fils. J'étais à Nieuport dans la case qui sert de poste de secours au 1er régiment, quand on annonça qu'il était grièvement blessé, qu'il était peut-être mort. — Il n'en était rien, grâce à Dieu. — Vers le milieu de la nuit (c'était la nuit de lundi à mardi) il arriva sur un brancard. — Il avait un bandeau sur les yeux. Il respirait péniblement, on le pansa. Il était aveugle, par suite probablement de l'explosion d'un obus tout près de lui. Puis, dans la poitrine, au côté droit, deux balles de mitrailleuses avaient traversé le poumon. Il était étendu, immobile et ne laissait pas échapper la plus petite plainte. — Entendant causer autour de lui, et sentant qu'on le soignait, il dit : c'est vous Docteur? — « Oui, ç'est moi » répondit le Dr Chauviré, de l'ambulance n° 1, qui se trouvait cette nuit-là, par intérim, au poste de secours de Nieuport.

« Docteur, je ne regrette rien... si, je regrette « de n'avoir pas tué d'Allemands, ils ont abîmé ma « mitrailleuse et m'ont blessé avant, je regrette « cela... »

« Durant qu'on le pansait, je lui tenais la main et aidais à le tourner. Il disait : « Je ne souffre

« pas de la tête, mais j'ai mal au côté... » Quand le pansement fut terminé, lui tenant toujours la main, je lui dis : « Rolin ? » — « Oui. » — « Il « y a un prêtre à côté de vous. » — Ah ! dit-il, c'est « l'aumônier du 1er régiment, bien sûr, c'est vous, « monsieur Pouchard — que je suis content. — « Rien ne m'aura manqué. » — Oui, mon petit « Rolin, je vous apporte toutes les grâces et tout « l'appui du bon Dieu. »

« Il se confessa dans les sentiments les plus touchants de foi, de pitié et d'attendrissement. Il récita avec moi le « Je vous salue Marie » — puis, comme j'ajoutai : « Vous promettez à Dieu, petit, « s'il vous conserve la vie, d'être bon chrétien et « de le bien servir ? » — Il me répondit : « Ah ! « monsieur l'Aumônier, je vais le servir mieux et « plus sûrement par ma mort... »

« Il me disait tout cela de la voix la plus nette et la plus douce. Il n'éprouvait aucun trouble, il avait une paix absolue. Peu de temps après, la voiture d'ambulance arriva. Comme il y était installé, j'y montai pour lui dire adieu. Il me dit : « Ce ne sera plus long, j'ai beaucoup de peine à « respirer, j'étouffe — mais ne craignez rien, j'offre « cela — c'est pour la France et pour Dieu. » — Je répondis : « Non, je vous reverrai tantôt, à l'am- « bulance, je vous dis au revoir, à bientôt. » — « Adieu, cher monsieur l'Aumônier. »

« A 5 heures du matin, les derniers blessés étaient

pansés et j'avais fait au cimetière de Nieuport les derniers enterrements. Je montais dans la dernière voiture d'ambulance et arrivais une demi-heure après à Coxyde-Ville. Il était étendu sur son brancard, seul, dans une salle, avec le quartier-maître infirmier près de lui. Je me mis à genoux près de lui. Il respirait, mais difficilement. J'interrogeai l'infirmier. Il baisse, me dit-il, quoique nous fassions de temps en temps des piqûres de caféine et d'huile camphrée, il a dit quelques mots en arrivant, mais depuis longtemps il ne parle plus. Je lui pris la main et sentis une pression de ses doigts. « C'est moi, mon petit Rolin, c'est votre « ami l'aumônier qui revient vous voir... et vous « savez, maintenant, je ne vous quitte plus, je reste « avec vous... » — « Ah ! comme vous êtes bon. « Merci, merci — mais où sommes-nous ? » — « A l'ambulance ». — « Ah oui ! » — Sa main droite serrait la mienne, qu'il caressait de la main gauche.

« De temps en temps, je faisais une petite prière, à laquelle je voyais qu'il s'unissait. Il eut quelques moments de délire, peu et courts, avec quelques mots inintelligibles et des phrases très nettes : « Il y a la mère du matelot tué, n'oublions pas. » Sans doute la mère d'un de ses hommes à laquelle il se proposait d'écrire, puis : « il y a l'état des « pertes de la journée d'hier, il faut que je dresse « cet état ». Un peu plus tard, comme il était tranquille, je lui dis : « Vous souffrez beaucoup, mon

« petit ? » — « Oui, assez, monsieur l'aumônier, « mais n'ayez pas peur, je suis chrétien et il est bon « que je souffre, je le sais. » Je lui donnai à boire un peu d'eau qu'il avala sans trop de difficultés. — « Vous n'avez rien à dire à vos parents ? » — « Oh si, vous leur direz que je les aimais bien, « mais je ne l'ai pas assez montré, je les aime beau- « coup ». — « Voulez-vous que je vous embrasse « pour votre maman ? » — « Oh oui, tout de suite. » Il me passa son bras autour du cou, et comme tout le haut de sa tête était enveloppé, je l'embrassai longuement, pieusement, sur ses lèvres décolorées, comme on baise le crucifix ou les reliques des saints. Il était dans une paix, une sérénité, une douceur infinies. — Vers 7 heures, la fin ne me semblant pas encore imminente, j'envoyai chercher par une auto de l'ambulance, le commandant de la compagnie des mitrailleurs, M. Cayrol, pensant bien que sa visite serait une consolation pour l'enfant et une joie pour lui-même. Quand il fut venu : « Petit, lui dis-je, votre com- « mandant vient vous voir ». — « M. Cayrol, il « est là ? — Ah ! commandant », dit-il, en ôtant sa main droite de dessous les couvertures pour serrer celle de M. Cayrol, « comme vous êtes gentil d'être « venu me voir, vous me faites grand plaisir... »

« Puis, pendant un bon moment, il se tut. Je dis au commandant Cayrol resté avec nous : « Si « vous alliez voir M. de Roucy (un de nos officiers

blessé la veille et sur le point d'être évacué), il est « à côté et va partir, vous lui feriez plaisir ». — « De Roucy est là? — Ah! je vais le voir un ins- « tant ». Je fis signe au quartier-maître d'aller le chercher, mais il semblait avoir hâte. « Comman- « dant, répéta-t-il. » — « Oui, petit, répondis-je, « qu'est-ce qu'il y a? » — « Voici, je demande que « vous félicitiez les hommes de la 8e section de la « compagnie des mitrailleuses, pour leur belle tenue « au feu dans la journée d'hier. » — Cela était dit d'une voix claire, tranquille et forte, d'une voix de chef. — « Lieutenant Rolin, répondis-je, « soyez tranquille, ce sera fait. » — « Merci ». Le commandant Cayrol arrivait. Je lui répétai ces paroles. Ce furent ses dernières paroles. Sa respiration devint plus malaisée, le pouls plus irrégulier. Vingt minutes après, sans effort, sans spasme, il mourait. Le commandant et moi ne pouvions déjà plus nous contenir, nous avons éclaté en sanglots. Alors, tous les deux, nous avons fait sa toilette, comme celle de notre enfant, lavant ses mains, et son menton plein de sang, pendant qu'un infirmier recousait la manche de sa tunique. Nous lui avons mis une petite croix sur son cœur et, à côté, j'ai placé un petit brin de muguet trouvé dans sa poche avec un mot de sa mère.

« Aux obsèques, tous ses hommes qui rendaient les honneurs, pleuraient, et beaucoup d'autres. Pour moi, je n'ai pu m'empêcher de dire sur son

cercueil : « C'est aujourd'hui la fête de l'Ascen-
« sion, notre frère Rolin est mort comme un ange.
« Il était monté aussi haut qu'on le peut sur la terre.
« Il ne lui restait plus qu'à passer dans le ciel. C'est
« fait. C'était le vrai jour. Et maintenant, avec
« notre Seigneur, monté lui aussi ce jour-là, il voit
« notre Père. »

« Je ne sais, Madame, Monsieur, si je dois vous plaindre ou vous féliciter. Je partage votre douleur, je puis vous dire que j'ai eu le cœur brisé, qu'ainsi que tant d'autres officiers et marins de la brigade, mes amis, que j'assiste depuis huit mois, je porterai toujours le deuil de votre enfant. Mais pour lui, on ne pouvait rêver rien de plus beau, de plus grand, de plus heureux. Soyez fiers de lui — et dignes de lui — pour le courage et l'esprit de sacrifice. La seule parole de lui que je ne vous ai pas encore citée est celle-ci : « Vous direz à « papa et à maman que leur fils a su souffrir et « mourir. » — C'est fait.

« Puissiez-vous trouver dans ces lignes l'accent de notre douleur, mais surtout de notre tendresse et de notre admiration.

« Inclinons-nous bien bas devant ce cercueil », a dit le commandant Cayrol dans la très belle allocution qu'il a prononcée au cimetière. « Nous « ne pouvons qu'envier une telle fin, qui n'est « qu'une suprême envolée... »

« Adieu, Madame, adieu Monsieur, veuillez

agréer avec mes respectueux hommages, l'assurance de ma sympathie profonde et de mon entier dévouement.

J. POUCHARD,
Aumônier du 1er régiment.

P. S. — Je serais très heureux, si vous aviez des photographies de votre cher enfant, d'en recevoir une.

Marins nouveaux en repos dans un bois.

Sections de mitrailleuses dans les Dunes.

CHAPITRE II

CROQUIS DE GUERRE

I. Pertes et renforts de la brigade ; l'arrivée des nouveaux. — II. Patrouilles et reconnaissances. — III. Hallucinations et illusions ; le cimetière de Dixmude, lieu d'épouvante !

I

Au bout de trois mois, la brigade avait perdu presque tous ses officiers. Les journées d'octobre, novembre et décembre 1914, coûtèrent à ces cadres magnifiques 33 officiers tués, 64 blessés et 16 prisonniers. Les hommes avaient perdu les deux tiers de leur effectif.

Au fur et à mesure, il fallait les remplacer par des troupes neuves. Quand les anciens et les nouveaux se trouvaient en présence, le contraste était saisissant.

« J'ai vu, écrit D..., des marins tout neufs émoulus de France. Ils ne nous ressemblent pas, ils sont bleus ; nous, kaki de terre[1]. »

[1] Correspondance de Georges D..., quartier-maître réserviste parisien.

Un officier de l'Etat-major de la brigade a laissé aux archives cette note que je recueille : « Les hommes qui arrivent sont des jeunes de la classe 1914. Leurs bidons et leurs marmites brillent comme des sous neufs. Ils regardent avec un peu d'étonnement les shrapnells et les aéroplanes. »

Georges P..., de Vannes, nous laisse, à la date du 27 octobre, le même tableau plus complet de l'arrivée des renforts :

« Par deux fois nous arrivent des contingents de bleus qui viennent boucher nos trous. En dépit de shrapnells qui arrivent de ci de là, nous allons les voir passer. Ils s'avancent en rang sur deux à quelques pas d'intervalle, propres comme des sous neufs. Leurs gamelles et ustensiles de campement brillent comme des miroirs. Ils font contraste avec nos uniformes fanés, nos tenues plus ou moins lâchées. Ils marchent carrément, quoique dans leurs yeux on lise une muette interrogation. Pauvres petits gars, il y a bien de quoi les dérouter. On leur fait prendre une formation dispersée pour donner moins de prise à l'artillerie et ils voient venir à eux des loustics, la cigarette et le sourire aux lèvres, les mains dans les poches. On leur a dit en riant qu'ils vont voir un joli patelin ! Quelques heures après, ils étaient amalgamés dans les compagnies et venaient renforcer nos escouades. Nous touchons aussi un caporal. V..., notre nouveau quartier-maître est un garçon qui a fait la

campagne à la tête d'une autre escouade. Il est remarquable surtout par un nez d'une courbure et de dimension fantastique qui fait involontairement penser à l'éperon du Dupuy-de-Lôme. »

Le brillant des ustensiles neufs signale par les nuits claires la présence de nos troupes à l'attention de l'ennemi et déclanche des bombardements et des attaques.

Georges P... écrit, à la date du 3 novembre, sur son carnet de route :

« Ordre est donné de se tenir prêt pour 5 heures. On rassemble et... en avant. Nous refranchissons l'Yser et enfilons encore une fois cette avenue plantée d'arbres qui nous rappelle de si terribles souvenirs. Un train encore barre tout le milieu de la rue. En ville nous tournons à droite. Arrivés au passage à niveau, nous passons un par un et nous dégringolons dans une prairie en contre-bas de la voie ferrée. La compagnie s'installe dans des tranchées de réserve en arrière du cimetière. Nous sommes de renfort par conséquent. La 3e section seule se porte un peu plus en avant et la 4e escouade forme petit poste. Des fractions du 8e chasseurs à pied circulent et une compagnie de marins se glisse parmi des décombres pour aller prendre position plus en avant. Est-ce que toutes ces allées et venues ont été remarquées ? Sont-ce les éclairs que le clair de lune qui est superbe ce soir allume au poli des gamelles des bleus ? Est-ce simplement

le hasard qui fait que l'ennemi attaque juste à ce moment ? Je ne sais. Je ne peux croire tout d'abord que ce sont des balles perdues destinées non à nous, mais aux troupes de 1re ligne. tant les balles explosives claquent sur les murs et font du bruit. On croirait l'ennemi à 20 mètres. Inutile de dire qu'on ne laisse pas de prise « aux mouches venimeuses ». On se cache, on s'abrite, on se terre, on se traîne dans des choses qui ne sentent point bon. Il fait noir, mais ces sentinelles-là ne s'endorment jamais. Vrr ! un obus rase les têtes de la compagnie de fusiliers dissimulés dans un repli formé par des maisons éboulées. Il n'éclate pas. Satanées gamelles ! Peu à peu la fusillade s'éteint. »

L'officier des équipages L..., de Brest, m'a raconté l'arrivée des recrues à la gare de Caeskerke.

Au fur et à mesure que les soldats neufs débarquaient, on les inscrivait sur les feuilles pour les répartir aussitôt par sections entre les compagnies. L'adjudant de chaque bataillon présent à l'opération, était chargé de les conduire dans les tranchées aux côtés des anciens.

Dans les premiers jours de novembre 1914, un détachement de ces jeunes aux gamelles neuves arriva en gare. On procédait à leur appel et à leur répartition lorsque survint un bombardement formidable.

Les bleus baissaient la tête.

Ce que voyant, L... les menaça de sa canne[1].

« On ne baisse pas la tête », s'écria-t-il.

La leçon fut comprise et les têtes se redressèrent.

Aussitôt L... leur donna l'ordre de se tenir couchés dans les fossés pendant qu'on faisait l'appel.

Parfois, plusieurs de ces jeunes soldats furent blessés ou tués dès leur arrivée, sans avoir encore mis les pieds dans les tranchées[2].

[1] L'usage de la canne a été emprunté aux Anglais par les fusiliers-marins. Quand, le 8 octobre, à Destelkerke, petit village situé à 20 kilomètres de Gand, une compagnie anglaise vint se mettre en ligne aux côtés des fusiliers-marins, les officiers étaient armés de cannes. Alors leurs collègues français les imitèrent et les sabres furent remisés dans les voitures. L'habitude de la canne ou du bâton se généralisa. Les hommes y eurent recours pour aider la marche pendant le jour et guider leurs pas dans la nuit. (Renseignement donné par M. L..., officier des équipages de la Flotte.)

[2] **Les renforts à la brigade.** — *Les pertes.*

D'octobre 1914 à novembre 1915, les pertes de la brigade se décomposent ainsi :

Tués : Officiers : 46 ; officiers-mariniers : 81 ; quartiers-maîtres et marins : 1051.

Blessés : Officiers : 110 ; officiers-mariniers : 230 ; quartiers-maîtres et marins : 3996.

Prisonniers : Officiers : 16 ; officiers-mariniers : 35 ; quartiers-maîtres et marins : 1036.

Les pertes s'élèvent au total à 6.401 unités pour un effectif initial et global de 6.570 hommes environ, officiers compris.

On peut les évaluer à 100 p. 100 pour les hommes et à 150 p. 100 pour les officiers.

Les renforts.

Les renforts envoyés à la brigade sont composés des éléments suivants :

Officiers : 172 ; anciens : 2.543 ; nouveaux : 6.812, soit pour les hommes : 9.355.

Les envois les plus forts sont ceux des mois d'octobre 1914 : 1.414 unités ; novembre : 1.181 et mai 1915 : 1.168.

Les renforts offrent une proportion de 150 p. 100 des effectifs

II

Connus ou anonymes, les patrouilleurs méritent une place à part dans ce travail.

Ce sont les héros du calme, les êtres sans peur qui ne boudent pas devant le danger. Ils doivent être tout oreilles, pourvus d'une vision claire, doués d'un don suraigu d'observation, assez audacieux pour s'avancer en rampant comme des panthères jusqu'aux chevaux de frise et jusqu'aux fils de fer barbelés des tranchées ennemies.

Des officiers de la brigade ont brillé dans le rôle de chefs de reconnaissance. L'enseigne de vaisseau de 1re classe du 2e régiment, George Brierre, fut un patrouilleur d'élite. Blessé en ramenant un canon de 37 d'un poste avancé, il continue son service. Un autre jour, il va entre les lignes ramener un zouave blessé. Le patrouilleur audacieux va jusqu'aux fils de fer des lignes ennemies conduire des reconnaissances et rentre chaque fois avec des renseignements utiles à la défense.

L'enseigne de vaisseau de réserve de Blic avait donné des preuves de courage stoïque en demeurant à son poste, quoique blessé. En janvier 1915, il disparut lors d'une reconnaissance qu'il conduisait avec quatre hommes près de la ferme Violette.

du début, se décomposant en pertes : 6.400 (100 p. 100) et évacuation (50 p. 100) : 3.127.

Une salve de balles le coucha à terre avec trois de ses hommes.

Le souvenir de l'odyssée de la patrouille Allain mérite d'être conservé [1].

*
* *

Après l'attaque du château de Woomen, que les marins appellent le château de Dixmude, dans la nuit du 3 au 4 novembre, Allain partit volontairement comme chef de patrouille avec 14 volontaires comme lui, pour tâcher de découvrir la manœuvre de l'ennemi que l'on sentait proche des tranchées.

Les patrouilleurs perdirent leur chemin et durent se réfugier dans une grange qui contenait de la paille pour y passer les dernières heures de la nuit.

Comme chef de patrouille, Allain proposa à ses camarades de demeurer tout le jour dans la grange et d'attaquer, dès la tombée de la nuit, un poste d'observation tenu par l'ennemi en avant de leurs lignes. Après l'avoir culbuté, ils pourraient regagner les tranchées françaises.

[1] 9.354 Paimpol. Allain, François-Joseph, de Bréhat, inscrit maritime levé sur sa demande à 18 ans, le 10 janvier 1914 ; sorti du bataillon des Apprentis fusiliers le 6 août avec le brevet de matelot fusilier.

Dirigé sur Paris, il fut incorporé au 2e régiment de fusiliers-marins le 30 août 1914 et prit part à tous les engagements depuis Gand jusqu'à Dixmude.

Ses camarades ne furent pas de son avis. Ils s'entêtèrent, malgré les objections et les supplications d'Allain, à rejoindre incontinent les lignes françaises et sortirent de la grange armés de leur fusil.

A peine ont-ils fait quelques pas qu'ils tombent fauchés par les balles ennemies.

Allain seul était resté dans la grange. Quelque temps après, quand une patrouille allemande vint l'explorer, Allain put, caché dans la paille, voir les soldats ennemis se partager les vivres trouvés dans sa musette et dans celles de ses malheureux camarades tombés à quelques pas de lui.

Pendant quatre jours et quatre nuits il ne quitta pas la grange, observant les mouvements de l'ennemi et tenant un compte exact de l'emplacement de leurs tranchées et de leurs batteries.

Ne pouvant plus tenir, il quitta son refuge en rampant vers les lignes françaises, mais arrivé à mi-distance des deux lignes, il fut découvert par un officier allemand caché dans un entonnoir où il cherchait avec ses jumelles à découvrir les positions françaises.

L'officier tira sur Allain un coup de revolver et le manqua. Avec beaucoup de sang-froid, Allain se laissa choir et tira sur l'officier un coup de fusil qui l'atteignit en pleine poitrine. En un clin d'œil, l'officier fut retourné et fouillé. Après lui avoir enlevé sa jumelle (qu'il a conservée), il se dispo-

sait à le dépouiller de ses papiers quand une rafale de balles de mitrailleuse lui passa au-dessus de la tête, lui signifiant qu'il avait été aperçu. Il se sauva vers nos lignes.

Arrivé au bord du canal de l'Yser, il fut hélé par une sentinelle française à laquelle il s'était fait connaître. Un second-maître de sa compagnie l'ayant reconnu, lui cria : « Les ponts sont coupés, jette-toi à l'eau. » Après avoir jeté son fusil sur l'autre rive, Allain se précipita courageusement dans l'eau boueuse et glacée, et réussit, après avoir traversé le canal, à rejoindre ses camarades qui le croyaient mort ou prisonnier.

Appelé devant l'amiral, il fournit à ce dernier et au commandant de l'artillerie des renseignements, qui furent, par la suite, reconnus exacts, sur les emplacements occupés par l'ennemi. Après un bombardement qui leur fit éprouver des pertes sévères, les Allemands furent contraints de reculer leurs lignes.

Proposé pour la médaille militaire, Allain fut peu après décoré par le général Foch [1].

*
* *

C'était à Streenstraete, le 22 décembre. Le second-maître Gilles Le Goff fut chargé par le

[1] Récit recueilli par M. le syndic des gens de mer de Bréhat.

lieutenant Raoul de patrouiller au petit matin avec trois hommes et reçut la mission de jeter des bulletins dans la tranchée allemande pour mettre l'ennemi au courant de la marche favorable des événements pour les Français.

Au moment où les prospectus tombaient dans la tranchée ennemie, les Allemands se montrèrent et déchargèrent leurs armes sur les marins. Le Goff et deux hommes purent rejoindre leurs lignes sans blessures. Moins heureux, Moallic, blessé aux mains et à la hanche, resta sur le terrain. Pour se soustraire à la vue et se garer des balles de l'ennemi, il put, en faisant effort de la tête, écarter les terres et se creuser un gîte.

A la tombée de la nuit, il se rapprocha en rampant de sa tranchée. Il appela ses camarades de la 5e compagnie qui sortirent de la tranchée, le recueillirent et le conduisirent au poste de secours du Dr Taburet placé à Bischotte.

Gilles Le Goff et les trois hommes furent décorés. Moallic n'a pas survécu à ses blessures.

*
* *

Dans la nuit du 29 au 30 juin 1915, à Saint-Georges-Sud, le quartier-maître Barbéoch commandait une patrouille chargée de surprendre une sentinelle ennemie reconnue la veille.

Le quartier-maître et quatre hommes s'avançaient à droite de la route de la ferme de l'Union, tandis que le cinquième se tenait dans la plaine pour la surveiller.

Arrivé à une trentaine de mètres des chevaux de frise ennemis, le gros de la patrouille, constatant que la végétation devenait rare, passa sur le côté gauche de la route où les herbes étaient hautes. Il arriva ainsi à un mètre des fils de fer sans avoir rien vu. Le quartier-maître Barbéoch, désirant pousser plus avant la reconnaissance, voulut franchir la ligne des chevaux de frise. Mais la lune se découvrant subitement, il fut aperçu, essuya plusieurs salves de coups de feu partis de la ferme de l'Union et fut blessé très grièvement tandis qu'un autre homme, le matelot Floury, avait son fusil brisé et était atteint au visage.

Les quatre hommes se replièrent sur la tranchée Colza en rampant et en traînant le corps de leur chef.

Le matelot Madec, l'ayant chargé sur ses épaules, reçut dans cette position une salve de plusieurs coups de feu sans être atteint.

Les hommes de la patrouille décidèrent alors de traîner leur chef en rampant jusqu'au poste avancé. Ils parvinrent ainsi jusqu'à la tranchée Navet où des brancardiers vinrent prendre le quartier-maître Barbéoch pour le conduire au poste de secours. Il y reçut les soins du Dr Arnould

qui jugea son état désespéré[1]. (*Archives de la brigade.*)

III

Les fatigues excessives, les insomnies répétées, l'importance du péril résultant de la pression d'un ennemi nombreux dont les régiments, comme des flots multipliés et renouvelés, déferlent de tous côtés à la fois, devaient provoquer des hallucinations et des illusions chez les défenseurs de

[1] *a*) Son chef, le lieutenant de vaisseau Muselier, répondant à une lettre de sa sœur, Mlle Jeanne Barbeoch, qui habite le village de Lannoan, en Cléden-Cap-Sizun (Finistère) lui donna les détails suivants à la date du 1er juillet 1915 :

« Il a reçu 6 blessures par balles, dont l'une au ventre, à toucher les fils de fer du poste allemand. Les hommes ne l'ont pas abandonné, ils l'ont ramené sous le feu de l'ennemi.

« Lorsque je l'ai vu revenir, porté par ses camarades, j'ai voulu panser sa blessure au ventre. Il m'a répondu : « Ce n'est pas la peine, capitaine, je suis mort... mais ça ne fait rien, j'ai fait mon devoir, je meurs pour mon Pays », et il m'a serré la main. Je l'ai fait transporter au poste de secours ; puis, je l'ai réconforté de mon mieux en lui parlant de sa famille et ai fait prévenir un médecin. On l'a soigné aussitôt. Malheureusement, il n'y avait rien à faire et il est mort quelques heures après. Je l'ai fait citer à l'ordre du jour et vous envoie copie de sa citation. Puissent les détails de la mort du brave qu'il était, puisse la vue de sa croix de guerre, être une atténuation à votre douleur.

« Il a été inhumé à Nieuport. Ses camarades de patrouille, son lieutenant, le commandant du bataillon et moi assistions à ses obsèques et j'ai conduit le deuil. Nous avons mis une croix sur sa tombe au cimetière de Nieuport et nous l'entretenons pieusement. »

b) Parmi les patrouilleurs les plus intrépides figure Pagès, Eugène (60522/5) apprenti marin, mort au champ d'honneur le 17 décembre 1914 et cité ainsi à l'ordre du jour de l'armée : « A fait une reconnaissance audacieuse à proximité de l'ennemi. Est retourné en arrière pour rechercher les papiers des officiers qui avaient été tués. »

Dixmude. Il est naturel que la nervosité et la surexcitation de l'esprit engendrent des émotions perturbatrices des sens.

Que de fusiliers-marins individuellement ou en groupe ont été victimes du phénomène connu sous le nom de berlue !

Lors de la retraite de Gand les hommes rêvent tout haut en marchant.

« Ce sont des feux stupides exécutés dans la nuit sur des buts imaginaires, les veilleurs s'étant laissé halluciner en fixant dans les ténèbres et croyant voir l'ennemi s'avancer en rampant. A signaler, le manque de sang-froid de notre principal à deux galons, qui non seulement permit ces fusillades, mais encore fit demander, en passant, s'il fallait mettre baïonnette au canon.

L'aurore du lendemain éclaire quelque bétail tué et notre homme se prit à rire de sa bévue. »

Le quartier-maître qui a tracé ces lignes sur son carnet explique qu'une nuit la fusillade inexplicable devint générale autour de lui et que lui-même subit la contagion : « Je subis cette folie de tirer moi aussi, je l'avoue. Dieu me pardonne, c'est la première fois que je perds ainsi mon sang-froid et j'en suis assez vexé lorsque le calme est revenu. Cela dura un bon quart d'heure. » Et il ajoute : « C'est alors qu'il fait bon voir l'officier, le véritable officier circuler en arrière des lignes, calme et modérant l'emportement des hommes ! »

C'est au cimetière de Dixmude que les hommes devinrent le plus facilement la proie des hallucinations. Rien ne saurait dépeindre l'horreur de ce lieu tragique.

Un marin écrit le jeudi 29 octobre 1914 : « La nuit a été froide, il y a une gelée blanche, la fusillade s'entend toujours à notre gauche. Distribution de shrapnells. Ma compagnie est de relève au cimetière. A la tombée de la nuit nous relevons les camarades qui vont passer en deuxième ligne. La tranchée est formée par le mur du cimetière, dans lequel on a pratiqué des créneaux. Il en a vu de cruelles ce pauvre cimetière, il n'a pas été épargné par les obus ; les croix sont brisées, les tombes dévastées, laissant échapper par ci par là un crâne. Il tombe une pluie qui vous glace les os. Pas un bruit dans l'attente de l'ennemi ; seul un chat perché sur un arbre voisin, fait entendre son miaulement sur ce champ de mort au spectacle lugubre. Le jour s'amène sans la moindre attaque[1]. »

Un autre marin trace ces lignes :

« Quelques jours après, nous allâmes du côté du cimetière. A la tombée de la nuit, nous entendîmes distinctement la musique boche qui jouait un air guerrier. Il faisait noir et il pleuvait, et c'était lugubre, d'entendre cette musique au milieu des tombes et des cadavres profanés. Toutes les

[1] Récit du quartier-maître électricien C... d'après son carnet de route.

nuits, les attaques se succédaient. On tirait dans le noir sans rien voir, mais on sentait l'ennemi tout proche. Dans ce cimetière, nous nous abritions dans des trous[1]. »

Le quartier-maître P..., de Vannes, nous trace de ce cimetière un terrible tableau. A dix heures du matin, le bombardement commence. « On entend des cris lamentables. Ce sont des malheureux blessés ensevelis qui appellent au secours. Il faut sortir des tranchées et aller déblayer sous le feu de l'ennemi. On dégage d'abord S... C'était jadis un beau gars, bien planté, de figure avenante, de joyeuse humeur, ce qu'on est convenu d'appeler un bel homme. Or, que reste-t-il de cette brillante jeunesse ? Un malheureux dont les bras et les jambes sont broyés. Pauvre garçon, je crois entendre encore sa voix qu'il avait fort belle et qui nous parvenait souvent des tranchées voisines. »

Les infirmiers sont introuvables. P..., aidé de quelques « copains » saisit un brancard et trans-

[1] Récit de l'élève de la marine marchande G..., de Morlaix. Il ajoute ces détails qui montrent que jusque dans ce cimetière la plaisanterie voltigeait sur les lèvres des marins français : « Un camarade, depuis tué, avait eu son fusil brisé entre ses jambes par un éclat : « Mes guibolles n'ont pas de mal » nous cria-t-il. Les Belges nous secondaient. Un jour, pendant que nous étions dans nos trous, l'un de nous demanda à un Belge : « Qui aimes-tu le « mieux, ton père ou ta mère ? » Le Belge, après mûre réflexion, répondit : « J'aime mieux ma mère » — « Eh bien ! moi, j'aime « mieux le lard », lui répondit le mathurin. Ahurissement du pauvre Belge qui n'y comprenait rien. Pendant ce temps, les marmites éclataient près de nous. »

porte des blessés en lieu sûr, après avoir marché pendant deux kilomètres et escaladé sous les balles le parapet de la ligne de chemin de fer, tandis que les obus leur font escorte. « C'est lourd un blessé, écrit-il, je ne l'aurais pas cru autant! »

Il recommence plusieurs fois ce manège. « Je retrouve mon fusil brisé. Nous arrivons en plein bombardement, les gros noirs pleuvent sans discontinuer. On se terre dans les tranchées en faisant le gros dos au passage de chaque projectile, retenant sa respiration, attendant le coup mortel, poussant un soupir et repris de la même anxiété au moins huit fois dans la même minute. Et cela dure ainsi une grande partie de l'après-midi. Quelles heures d'angoisse, grand Dieu! des blocs de marbre, des quartiers de pierre tombale volent en éclats, des morts surgissent hors de leurs tombeaux, cependant que cette avalanche tombe à 10 mètres à peine en arrière de nos tranchées. »

On se croirait parfois dans le cimetière du cinquième acte d'*Hamlet*, qui nous fait voir des vivants qui s'égorgent sur les fosses des morts. Un mot dont je ne puis retrouver l'auteur dépeint ce cimetière voué cependant comme tant d'autres à la paix éternelle et dans lequel on « déterrait les morts pour enterrer les vivants ».

Un officier des équipages de la Flotte, M. L..., avait recommandé à ses hommes, installés dans les postes d'écoute, pour éviter les hallucinations

qui naissent à la faveur de la nuit, de regarder la terre et non le ciel.

« Les pattes vont de l'avant, disait-il, tandis qu'on s'imagine aisément qu'un arbre immobile bouge. La nuit on a toujours l'impression de voir venir sur soi. »

A côté des hallucinations de l'ouïe et de la vue, se placent les illusions dont les hommes sont victimes et qui donnent lieu aux méprises les plus surprenantes.

A côté des sensations sans objet se placent les sensations abusives de la vue et de l'ouïe victimes d'erreurs d'interprétation, du grossissement ou de la déformation produite par l'émotion du moment.

Par une nuit d'encre, un gradé ordonna de tirer sur des ennemis qui traversaient l'Yser à la nage pour tenter une surprise. Vérification faite, le lendemain, il ne s'agissait que de tonneaux vides. On voit la nuit des Boches avancer, et on tire. Ce sont des brebis innocentes qui se sont faufilées entre les tranchées ennemies.

Dans les premiers jours de novembre 1914, trois sentinelles furent placées à une petite distance du pont de Steenstraate, à droite de la voie ferrée. L'une d'elles vint prévenir le premier-maître C... qu'elle voyait des Boches. La fusillade se déclanche et les canons aboient.

C... va voir. Il s'agissait tout simplement de

l'ombre projetée par un disque imitant la silhouette d'un homme.

Vers le 19 décembre, à 2 heures du matin, une section se tenait au pont de S... Un homme vient prévenir qu'on entendait du bruit. Dans sa tranchée, C... se montre attentif. Il entend distinctement le bruit d'un fil de fer qu'on coupe avec une cisaille. Cependant, on n'aperçoit rien. C... fait exécuter une salve et recommande de tirer bas. On redouble : « Visez bas, joue, feu... cessez le feu... »

Un moment après, le même bruit se reproduit. Un homme fait quelques pas en rampant et vient rendre compte que le bruit est causé par la pluie qui tombe, à grosses gouttes espacées, des fils de fer de nos tranchées, dans une flaque d'eau[1].

Un dernier fait attesté par le carnet de route d'un marin : « Une nuit, un camarade de petit poste se replie. « Je vois des casques », dit-il. Aussitôt, une pétarade. Tout le monde est sur le pont. Les prétendus casques étaient des boîtes de conserves qui brillaient dans l'ombre. Le pauvre matelot qui avait fait réveiller ses camarades fut traité de *sale biffin*. »

[1] Récit du premier-maître C...

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ÉCHOS ET ANECDOTES

I. Le ravitaillement et le pot-au-feu de la brigade. — II. Débrouillage et imprudences. — III. Les courses de vaches et la chasse aux lièvres. — IV. Gamelles renversées et festins interrompus. — V. Les cigarettes enchantées. — VI. Le café et l'homme de jus. — VII. Toujours le café. Historiette de guerre.

I

On lit dans l'historique de la brigade, au moment de sa réorganisation à Saint-Pol, en janvier 1915 :

« Le manque de trains régimentaires dans les régiments avait été, au cours des mois précédents, un obstacle sérieux à la bonne marche du ravitaillement des unités parfois très dispersées. Pendant la période passée à Dixmude, la brigade avait été ravitaillée par les soins de l'Intendance belge, dont les camions automobiles apportaient les vivres journaliers jusque près d'Oudecappelle ; les voitures des trains de combat faisaient ensuite la distribution entre les compagnies. Dès la fin de novembre, grâce à des demandes pressantes et réi-

térées de l'Amiral, adressées par l'intermédiaire du Ministère de la Marine, six camions automobiles avaient été mis à la disposition de la brigade par la D. E. S. de Dunkerque. Ils restèrent à sa disposition jusqu'à la dissolution de la brigade. »

Sur le carnet de campagne d'un fusilier-marin[1] je note au hasard des feuilles :

« 14 octobre 1914. On croûte. Bout de pain et un peu de singe.

« 17 octobre 1914. Biscuits et conserves de viande.

« 20 octobre 1914. Kilos de vin et beurrées que les Belges nous prennent dans les maisons de la ville évacuée.

« 25 octobre 1914. Bombardement violent. On n'a pu aller prendre les vivres.

« 11 décembre 1914. Nourriture pain et viande, conserves. Le vin : un quart des fois, eau-de-vie : une cuillerée ou deux.

« 13 février 1915. Arrêt à Coxyde. A Coxyde (ils sont au repos) on trouva de tout à acheter, à manger et à boire. On sirote quelques kilos de vin. De cinq à sept heures, on descend à terre (ce qui veut dire qu'on quitte le cantonnement pour se promener dans le village).

« Depuis le début de la guerre, nous n'avons jamais fait une telle bringue. Du matin au soir à

[1] Eugène P... de Guilvinec.

siroter quelques kilos de vin entre copains pour oublier nos misères. »

Un officier écrit à la date du 8 novembre :

« Nous recevons maintenant de temps en temps de la viande fraîche et surtout (ce que nos marins ont apprécié particulièrement) le quart de vin a reparu dans la distribution, escorté du boujaron de tafia[1]. »

II

Mal nourris par l'ordinaire pendant les premiers temps de leur séjour en Belgique, les marins se débrouillent, et comme on va le voir par la suite, n'y réussissent pas trop mal.

Les Belges, au surplus, leur donnent l'exemple et ils font comme eux par esprit d'imitation.

A Caeskerke, ils remarquent que des artilleurs belges cachent quelques bouteilles de vin provenant de la cave de M. le curé. Ils en réclament leur part. « A voleur, voleur et demi », disent-ils en riant.

Lorsque « Jean le Mathurin » fut bien installé dans sa tranchée sur le bord de l'Yser, il ne se contenta pas du maigre menu consistant en biscuit et en daubage. Chacun savait que dans Dixmude, qui n'était encore qu'à moitié démoli, il restait

[1] « De Dixmude à Nieuport », par Claude Prieur, page 91, librairie Perrin et Cie.

beaucoup d'approvisionnements. Un jour, quelques hardis matelots partent en ville sans prévenir les officiers, et, malgré un violent bombardement, en reviennent avec des quantités de haricots, des petits pois, du macaroni, et jusqu'à des pots de beurre de 30 à 40 kilos, des bouteilles de champagne, et des liqueurs. Les barils de bière non plus ne manquaient pas dans les tranchées.

Le 6 novembre, trois soldats belges étaient occupés à réparer la passerelle située en face d'une tranchée. N'ayant plus de pointes pour continuer leur travail, l'un d'eux vint demander au second-maître K... de lui donner un marin pour l'accompagner en ville, afin de prendre le nécessaire. Au bout d'une heure on ne fut pas peu surpris en voyant les deux hommes remonter l'Yser en canot. Le soldat belge tenait les rames, le matelot était à la barre et, à leur bord, apparaissait un baril de bière d'une contenance de cent litres [1].

Un autre écrit : « Entre temps, dans les rares instants d'accalmie, on se débrouillait. Les habitants, en s'enfuyant, avaient tout abandonné; les poulaillers abondamment garnis, nous fournirent parfois de bons repas. Il n'était pas rare de voir des matelots avec des poules pendues à leur havre-sac [2]. »

[1] Notes de ce sous-officier originaire de Loctudy (Finistère).
[2] Récit de Albert G..., de Morlaix.

Voici un menu du 6 novembre que nous donne dans une lettre à sa famille le quartier-maître parisien D..., un débrouillard! « Bitter, orange, potage aux pâtes, poulet sauté, pigeon, lapin, gibelotte, puddins, bière à discrétion, café. Ouf, ça va mieux. — Alerte! quelques shrapnells! »

Malheureusement, plusieurs de ces marins ont été victimes de leur imprudence, tués par les obus ou les éboulements des maisons.

« Pendant les moments d'accalmie, nous sortions de nos taupinières et, comme il y avait pas mal d'animaux de toutes sortes, bœufs, vaches, porcs qui avaient été touchés par les obus, nous demandions à nos officiers l'autorisation de les tuer, ce qui nous était toujours accordé.

« Un jour même, un enseigne nous aida à prendre un jeune cochon; c'était pour avoir sa bonne part.

« Dans la ferme voisine de nos tranchées, à moitié démolie, nous trouvions des pommes de terre... [1] »

D'un autre marin, la mention suivante inscrite sur son carnet : « 30 octobre. La ville est entièrement dévastée, mais les caves ne sont pas toutes effondrées ; aussi, quelques camarades vont aux provisions et rapportent quelques bouteilles de vin, voire du champagne qui nous sont d'un réel

[1] Notes d'un fusilier-marin K..., de la 1re compagnie du 1er bataillon du 1er régiment.

réconfort. Nous couchons sur nos positions [1]. »

Du même :

« 8 novembre. Le moral est parfait sur toute la ligne, malgré le ravitaillement, car nous n'avons que les conserves; heureusement que les veaux et les moutons errent dans la plaine et les Boches font de temps en temps l'office de bouchers. »

III

Comme nous l'avons déjà vu, dans les rues de la ville de Dixmude bombardée et abandonnée de la population, les marins s'amusent à traire les vaches.

Un marin écrit :

« 27 octobre 1914. Nous naviguons des tranchées de cinquième ligne à celles de quatrième, de celles de quatrième à celles de troisième et *vice versa*. Dans celles en arrière de la gare de Caeskerke on subit le bombardement comme ailleurs. Cependant on va, on vient. Quelques vaches paissent de ci, de là. On se met à deux, on en force une à la course, l'un tient les cornes, l'autre trait la bête et... on se régale. Quelquefois arrivent des shrapnells. On prend la vache comme bouclier. Quelques-uns sont encore victimes de leur imprudence. Un autre et moi, nous nous risquons aussi

[1] Carnet de route du quartier-maître électricien C...

à ce petit jeu sans qu'il en résulte de dommage pour nos membres. »

Le quartier-maître Le B... de Plougastel-Daoulas écrit : « Le 9 novembre, nous étions au repos avec les nègres et ils nous ont offert du riz et comme il nous fallait du lait pour le préparer, nous sommes partis traire les vaches dans les champs, ce qui nous a permis de manger un plat délicieux. »

Du matelot Albert G... de Morlaix :

« Des troupeaux de bœufs erraient dans les plaines. Un jour nous projetâmes d'aller en tuer un. Un matelot du Morbihan, boucher de son état, nous accompagna armé d'un grand couteau. Malgré les balles qui sifflaient, nous courûmes après le bétail, mais les bœufs étaient trop lestes et nous dûmes nous contenter d'une pauvre vieille vache qui n'en pouvait plus. Notre boucher nous déclara qu'elle ne serait pas mangeable, ce qui ne l'empêcha pas de la dépecer proprement. Pendant cette opération, une balle s'enterra tout près de lui : « laisse-moi au moins le temps d'y découper « un rôti, cria-t-il en s'adressant, sans doute, au « Boche qui venait de le viser de loin. »

« Le gradé S... Louis, du Finistère, est avec sa section dans un jardin à 50 mètres de la gare de Caeskerke sur le prolongement de l'église qui est copieusement bombardée. Les vivres manquaient, lorsqu'un « lièvre intelligent » est venu se loger

dans le jardin où il est « tué d'un éclat d'obus à la tête ». L'écorcher et le dépouiller n'est que l'affaire d'un instant et naturellement un de nos hommes a vite fait de le mettre dans la casserole avec des pommes de terre et cela ajouté à ce qu'on avait déjà, c'était la vie assurée pour au moins vingt-quatre heures. »

Mais, à l'occasion, les marins n'hésitaient pas à s'improviser chasseurs; ils sortaient de leurs tranchées à la vue d'un de ces quadrupèdes, poursuivaient la bête égarée et l'attrapaient.

Aussi quand on songea à relever les marins, vers la mi-novembre, l'amiral, à la vue des territoriaux presque tous pères de famille, refusa, en disant que ses matelots tenaient encore bon puisqu'ils faisaient la chasse aux lièvres sous la mitraille[1].

IV

Souvent l'ouverture du feu de l'infanterie ennemie ou la venue inattendue des marmites obligea les marins à interrompre un repas chaud qu'ils prenaient en réserve après les jours de privation dans les tranchées de première ligne, où bien des fois le ravitaillement fut impossible.

Tandis que, dans la journée du 16 octobre, les

[1] Renseignement donné dans une lettre à sa famille par de G..., un Parisien, fusilier breveté cycliste, disparu.

hommes du 2e régiment en soutien au sud de Caeskerke renversaient les gamelles pour rallier la ligne de feu, les marins du 1er régiment furent alertés dans la matinée du 17.

Après quatre nuits sans sommeil et quatre journées passées presque sans nourriture, après le combat très vif du 16 octobre, ils commençaient à se reposer dans une petite ferme abandonnée. Leur premier soin fut de chercher à « croûter ». Ils venaient de découvrir dans une crèche un superbe porc qui fut aussitôt condamné à mort. Mais à peine l'animal fut-il exécuté qu'une alerte survint. « Fâcheux contre-temps, écrit l'un d'eux, nous étions forcés d'abandonner là un fameux rôti; mais beaucoup de matelots ne purent s'y résigner. Ils tranchèrent dans le porc encore chaud un beau morceau de viande, comptant bien le manger plus tard. Il était dit que ce jour-là nous n'aurions que des déceptions culinaires. Nous allâmes, en effet, en patrouille. Dans leur mouvement de repli de la veille, les Boches avaient tout abandonné et nous rencontrâmes en plein milieu de la route, une charrette pleine de lapins, mais le tout brûlait. Avant de partir ils y avaient mis le feu[1]. »

Le second-maître K..., un Breton, nous décrit un repas mouvementé :

[1] Récit du matelot Albert G..., de Morlaix.

« Un jour dont je ne puis préciser la date exacte, un de nos camarades avait trouvé le moyen d'avoir des poules. C'était le bon moment pour préparer un repas frugal. Avec quelques planches les marins dressèrent une table et d'un drap de lit firent une nappe. Le couvert était complet et le menu se composait ainsi : poissons frais (pêchés dans l'Yser), côtelettes de porc frais, poulets rôtis, confitures, beurre, vins, bière, liqueurs, café, rhum.

« L'escouade se mit à table et chacun, heureux d'un pareil repas, devisait à l'aise. Le dîner touchait à sa fin, quand, tout à coup, un obus éclate à 25 mètres de la table. Chacun se retire au plus vite dans sa taupinière, juste à temps, car un deuxième obus arrive à nouveau et éclate cette fois au milieu de la table, brisant assiettes et verres. « Ah ! zut ! s'écriaient mes gais mathurins, ce n'est « pas ce que nous avions prévu comme rin- « cette. »

Quand on avait réussi à se procurer une bouteille, une « dive bouteille » qu'on emportait parfois dans les poches de sa capote sans avoir pu la munir d'un bouchon, pour rien au monde on ne pouvait se résoudre à en perdre le contenu.

Et je veux citer cette petite scène d'un haut comique qui se déroula un jour dans une tranchée des bords de l'Yser.

Il est malaisé, sinon impossible de creuser dans ces terrains le moindre trou sans qu'aussitôt il

s'emplisse d'eau. On y supplée en accumulant des sacs de terre qui forment abri.

« Alerte ! tout le monde à son poste, les Boches attaquent. » Nos fusiliers-marins sont parés.

Ordre est donné de ne pas tirer, de laisser venir et de se baisser, car ils sont curieux comme des femmes, ces grands enfants.

... Se baisser, les gradés y veillent. Un officier-marinier voit cependant un de ses hommes qui se tient debout. Sa tête dépasse le parapet... les balles sifflent.

— Baisse-toi donc animal ! Veux-tu te baisser.

Pas de réponse.

— Veux-tu te baisser ou je te f... quinze jours !

Rien.

— Je te fous trente jours.

Enfin une réponse :

— J'peux pas, chef... j'ai un litre dans chaque poche et je n'ai pas de bouchon[1]... »

V

Les marins recevaient parfois des cadeaux et des envois de victuailles, de tabac et de cigarettes. Les admirateurs de leur vaillance et des amis fidèles (tel M. J... d'Argenteuil) leur faisaient parvenir des colis de linge et de lainages.

[1] Récit fait par le maître L. M... à M. J..., d'Argenteuil.

Les jeunes Parisiennes s'en mêlaient aussi. Elles n'avaient pas oublié les adolescents rencontrés sur le boulevard pendant les premières semaines de la guerre et qu'on avait surnommés les « Demoiselles de la Marine ».

Leur vaillance sur l'Yser, à un poste de péril, avait gagné tous les cœurs et ébloui les jeunes imaginations. Je ne puis résister au désir de reproduire indiscrètement cette lettre trouvée un jour en compulsant les dossiers de la brigade.

29 novembre 1914.

« Chers soldats,

« Braves marins,

« Permettez à un groupe de jeunes filles qui ont elles aussi des frères et des fiancés au feu de vous apporter toute leur admiration pour votre bravoure et de vous faire parvenir leur modeste obole pour vous permettre, en pensant à elles, de fumer quelques bonnes cigarettes.

« Continuez, petits marins, à bien servir la Patrie, et sachez que malgré votre éloignement de ceux qui vous sont chers, de braves petites Parisiennes ont les yeux sur vos belles actions.

« Courage et espérance.

« Un bon baiser de toutes offert de tout cœur par un groupe de jeunes filles.

« L'Inspiratrice de cette idée.

« Mlle ... »

Quand, en décembre 1915, après la dissolution de la brigade, les bataillons firent à Paris un court séjour, la foule des midinettes se groupa sur leur passage, au moment où les marins se rendaient, en traversant le boulevard, à la matinée de gala qui leur était offerte à l'Olympia, par le *Journal*. Soudain, une rumeur monta dans la rue. Les pompons rouges, comme un champ de coquelicots secoués par la brise, moutonnaient à l'horizon ; les fusiliers-marins approchaient, le visage tanné ou les joues en fleurs, selon leur âge, et, tandis que les admiratrices des premiers rangs leur jetaient des bouquets de violettes qu'ils attrapaient au passage, d'autres mains invisibles les bombardaient à coups d'oranges qui décrivaient dans l'air de gracieuses trajectoires.

VI

Les carnets de route saluent de ces simples mots l'heure matinale : « Branlebas, on prend le café. »

Le premier-maître D..., de Brest, écrit sur son carnet le vendredi 23 octobre : « Relevé sur la ligne de feu à 4 heures 30 pour aller manger et nous reposer en arrière, bien heureux de boire un verre de café chaud. Les obus éclatent autour de nous, mais ne nous empêchent nullement de boire, manger et dormir. »

Un autre extrait d'une lettre du premier-maître timonier K... : « Nous passons de longs moments dans la terreur et l'anxiété, ici, dans nos tranchées. Quelle consolation, quel baume au cœur, quand arrive le courrier qui nous distribue des lettres de chez nous, nous donnant des nouvelles de tous, ou bien, quand on entend la sentinelle crier : « Qui « vive ? » Arrive, par exemple, un moko de service à la distribution du café, et qui répond, avec son accent du Midi : « Homme de jus ! »

« Qui vive ? » encore plus fort ; le moko de répondre de nouveau : « Homme de jus ! »

« Si tu voyais comme nos braves mathurins sont heureux quand ils voient arriver ce bon jus des tranchées qui nous rappelle notre Bretagne où l'on aimait tant la tassée traditionnelle ! »

VII

Le jeune Basin, de Vitré, qui a eu une mort héroïque, écrivait le 28 octobre 1914, la lettre suivante :

« Chère maman et chère sœur,

« Je m'en vais vous raconter une anecdote pour vous faire voir comme je l'ai échappé belle. Après être restés pendant près de cinquante heures dans une tranchée d'où on avait abattu pas mal de Boches

nous étions embêtés de manger toujours des conserves ; alors, hier matin, je prends du café et des bidons et je saute des tranchées pour aller faire mon café près d'un kilomètre en arrière. Vous comprenez bien que les Boches ne perdaient pas leur temps, ils me tiraient dessus des balles explosives et des balles *dum-dum*, car ici ils s'en servent. Enfin, je puis m'enfuir sans être atteint. Je fais mon café dans les ruines d'une ferme en me servant d'une fenêtre pour faire du feu. Les obus tombaient. Pendant ce temps, mes camarades étaient relevés par des tirailleurs sénégalais qui sont arrivés depuis avant-hier ; moi, lorsque je fus prêt, je revins porter mon café et voyant les noirs dans les tranchées je les dépasse croyant mes camarades en avant ; les Allemands me laissèrent approcher puis je m'étonnais de ne voir personne, je voyais des morts allemands, lorsque je m'aperçus que j'étais près des tranchées allemandes, je fais demi-tour, mais c'est alors que les balles me tombèrent sur ; je me mis à courir en faisant des zigzags, les nègres qui tiraient aussi de leur côté, enfin une balle traverse mon bidon à café que je n'ai pas lâché et j'ai apporté en plus un casque de uhlan qui nous servira de pot de fleurs si je peux l'apporter. Enfin, vous savez, lorsque je fus hors d'atteinte, j'avais attrapé chaud et il faut que les Boches soient bien maladroits pour ne pas m'avoir tué à 50 mètres de leurs tranchées. Vous voyez

donc que je n'ai plus rien à craindre puisque je l'ai échappé ce coup-ci, enfin je ne recommencerai pas ce coup-là. Nous reprenons part au feu ce soir. Hier soir, près de 300 Boches se sont avancés à la baïonnette, presque tous sont restés sur le carreau. Tout va bien, ils commencent à battre en retraite. »

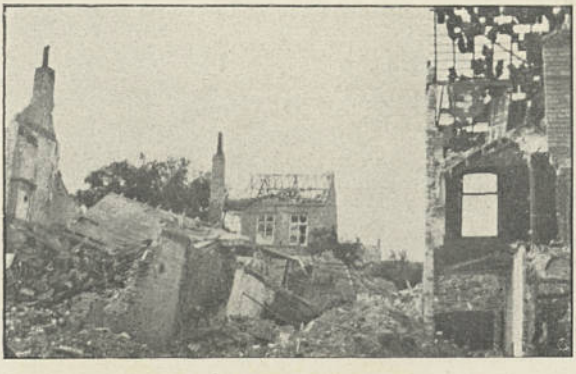
Moins heureux que les nôtres, les Allemands ne réussiront pas toujours à prendre leur café. L'historiette que voici le montre bien.

C'est encore un de nos marins qui écrit à la date du 13 novembre 1914 :

« A notre réveil, nous avons la surprise de voir les Boches occupés à faire une tranchée en face de nous dans la plaine, à 400 mètres ; comme ils ne sont pas encore suffisamment abrités, nous en descendons quelques-uns, aussitôt qu'ils montrent le dos ou la tête, dont l'un nous a donné envie de rire. Il s'avançait le dos courbé, tenant à la main une gamelle de café. Le camarade S... le vise un instant, le coup part, voilà le Boche qui pique une tête en avant en aspergeant du contenu de la gamelle ses camarades qui, sans doute, se faisaient déjà une joie de réchauffer leur estomac.

« La mitraille pleut autour de nous. Les éléments déchaînés, pluie, vent, tonnerre font un vacarme d'enfer ; notre artillerie tiresans discontinuer sur les abords du Pont. »

Carnaval à Nieuport. 1915.



Rue des Cuisiniers à Nieuport.

CHAPITRE II

GAIETÉ, MUSIQUE ET POÉSIE A LA BRIGADE

Il y a musique et musique !

Celle dont il est question ici, n'a rien de commun avec le sifflement des balles ni avec le miaulement des shrapnells.

La balle chante cependant, et, après son passage, le combattant perçoit parfois un « bruit très doux, assez peu définissable, mais qui serait comparable à un objet qui glisse dans une gaine[1] ».

Dans ce chapitre, il s'agit notamment des concerts qu'on improvisait entre soi, le soir, quand les troupes étaient au repos.

La gaieté de la race qui jamais n'abandonna nos mathurins, au milieu des dangers, reprenait alors franchement ses droits. Ils étaient gais. Nos soldats l'ont été à toutes les époques ainsi que l'a chanté Béranger, notre poète national :

Gai ! Gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! Gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

[1] Quartier-maître P..., de Vannes.

On rapporte ce joli trait d'un marin nommé Saulnier, volontaire pour les patrouilles et les missions périlleuses. Il était abrité avec son capitaine et quelques camarades dans un entonnoir que les Allemands, après l'avoir repéré, inondaient de balles de shrapnells. Saulnier cueille une fleur et l'offre à son chef, en disant : « Capitaine, du mouron pour les petits oiseaux ! [1] »

A l'attaque de Terstille, Le Pape Henri, matelot sans spécialité, fut atteint de deux balles de shrapnell au bras et à la poitrine. Il avait, en tombant, crié : « Vive la France ! »

Son capitaine va le visiter après l'action, et, comme il lui versait une rasade d'eau-de-vie, Le Pape le fixe en disant : « Si vous m'en donnez, c'est que je ne suis pas bien atteint. » L'officier redouble ; alors, Le Pape fait observer en souriant : « Je ne puis pas être sérieusement touché, parce que j'ai mon cousin qui prie pour moi tout le jour... »

— Qui ça, votre cousin ?

— Eh bien, le Pape qui est à Rome, parbleu ! [2]

Que de citations, parmi les plus belles, témoignent de la belle humeur et de l'entrain des hommes de la brigade !

Blessé grièvement en décembre 1914 et mort

[1] Récit du lieutenant de vaisseau M...

[2] Récit du même.

des suites de ses blessures, Bréjean, François, qu'on cite comme un modèle de zèle, de courage et de gaieté[1].

La divine gaieté, cette sœur du courage ![2]

Tué également dans son poste de veille, face à l'ennemi, Charlot Germain, plein de sang-froid et de courage, toujours gai et d'un entrain superbe au milieu du danger, qui était un modèle constant pour ses camarades[3].

Et le chef d'escouade Joseph Courtel du 2e régiment :

« A fait preuve depuis le début des opérations d'un courage remarquable, toujours au premier rang. A demandé plusieurs fois à occuper les postes les plus dangereux. Par son entrain et sa belle humeur a eu une très heureuse influence sur ses hommes. Très violemment atteint par une torpille ennemie le 19 mars[4]. »

Remarquable aussi par sa gaieté, Commy Jean[5] et Couchouron Hervé, qu'on cite pour avoir

[1] 7343 L.

[2] Sully-Prudhomme, « Aux jeunes gens ». C'est lui qui, dans le même poème, écrit :

Riez donc, vos aînés se réservent les larmes.
C'est chez vous seuls qu'ils voient dans l'avenir profond
Ensemble triompher la justice et les armes.

[3] Réserviste matelot sans spécialité, 5169 V.

[4] 5169 V.

[5] Matelot sans spécialité, 59606, 5.

entretenu par sa belle humeur le calme dans son escouade soumise à un violent bombardement[1].

On hésite à citer tous les noms des jeunes matelots décorés de la Croix de guerre qui forment une longue liste sur les cahiers d'ordre du régiment et qui sont l'objet d'une mention identique dans les termes suivants :

« Depuis le début à la brigade il ne cesse pas de donner des preuves de son inlassable bonne humeur ; aussi zélé qu'au premier jour, toujours prêt à accomplir toutes les missions pour lesquelles il se propose chaque fois que l'on a à désigner des hommes dans sa section[2]. »

Il a obtenu aussi cette citation le brave petit Joseph Le G..., de Plougastel-Daoulas, engagé volontaire à dix-sept ans, qui faisait le coup de feu en riant sous la mitraille et qui, installé au repos, dans le joli cottage de Coxyde, se grisa pendant quelques jours de musique et de chansons.

Il écrit à sa tante le 22 mars 1915 : « Maman me demande à quelle heure on se couche. Ça dépend puisque l'on est libre tout le temps. Il y a soirée et alors le soir, tout en dégustant son thé, on écoute chanter des amateurs, et il y en a des

[1] Matelot sans spécialité, 13286 B.

[2] Le Moal, Jean, 13455 B., matelot sans spécialité ; Le Roy, Alphonse, matelot sans spécialité, 1184 C ; Villotte, Claude, 5355, Aud, gabier breveté ; Le Saux, Auguste, 5014, Lan, gabier breveté ; Gaborit, Lucien, 15145-4, matelot clairon ; Modeste, Joseph, 91457 matelot.

chanteurs hors ligne, des fameux ténors, presque tous Corses et Italiens ! »

Et, à sa grand'mère, le 18 avril de la même année : « Il y a eu soirée hier soir, c'est-à-dire toute la compagnie assemblée et les chanteurs, les comiques, etc... amusent les autres. Ici, il y a des chanteurs, à deux d'entre eux, ils remplacent au moins huit chantres de chez nous... »

Pierre B... de Craou-ar-Liou, en Penmarch, fusilier-marin en convalescence dans sa famille, fait au Directeur de l'école, M. Coquelin, cet aveu significatif : « Oh ! que j'ai hâte de retourner au front ; ici, je m'ennuie ; vive la tranchée ! là on s'amuse, on rigole, on mange bien, et, au repos, il y a théâtre tous les soirs. »

Dans une lettre, le quartier-maître Yves C... de Ploubazlanec (Côtes-du-Nord), élève de la marine marchande, écrit le 8 février 1915 : « Je suis en bonne santé dans les caves de Nieuport où l'on s'amuse bien, je vous assure ; le marin s'amuse partout ; nous dévalisons bazars et boutiques. Chaque homme a sa musique ou son guignol. Ici, il n'y a pas beaucoup de danger ; ce sont les marins boches qui se trouvent devant nous, alors vous comprenez qu'ils n'ont rien à faire avec les marins français. Je vous écris cette lettre au son du piano et au milieu de la cacophonie de ma cave ; chacun cherche à amuser les autres ; si la guerre dure encore, nous deviendrons tous fous. Ce

n'est plus le service, c'est la grande famille. »

Le 23 octobre 1914, lorsque les obus boches inondaient la ville de Dixmude, les marins dansaient dans les cafés dévastés par le fer et par la flamme, au son des pianos automatiques. L'un d'eux fait ce récit : « Aujourd'hui même, à côté du pont, là où sont mes mitrailleuses, il y a un café dont la toiture est enlevée et le piano est resté intact. Il y a une dizaine de matelots assemblés dans la salle et je t'assure qu'ils ne se font pas de bile (inutile de te dire qu'il fallait déblayer la salle avant de pouvoir danser), ils font toutes sortes de danses, et, de temps en temps, il y a des marmites boches qui tombent à droite, à gauche, en avant et en arrière, mais ça ne les dérange guère et ils continuent leur bal[1]. »

Bien mieux, à plusieurs reprises, afin d'oublier leurs misères et pour satisfaire au besoin d'expansion qui est au fond de notre nature, des groupes de marins, costumés et grimés, se hasardèrent à parcourir les rues de Nieuport sous le bombardement.

Il avait le mérite du nouveau, de l'étrangeté et de l'imprévu ce spectacle de matelots *rattachant la corde à rire* de la lyre détraquée et faisant retentir les grelots de la folie du Carnaval dans la pauvre cité déserte aux rouages cassés, aux

[1] Récit du second-maître fusilier B...

mutilations sans nombre, où ils manifestaient sous l'azur clair et infini d'un ciel triomphant de juillet. Quelle impression jaillissait de cette opposition atroce du ciel et de la ville dévastée où l'éclat de rire de l'homme, devenu aussi un contraste, succédait pour un instant à la belle sérénité du combattant!

On vit même un jour, un matelot, un vrai colosse, costumé et coiffé d'une mitre trouvée dans les ruines de l'église de Nieuport, parcourir les rues de la ville avec la grandeur d'un évêque et des gestes amples et lents qui répandaient à la ronde les bénédictions[1].

Et voici maintenant deux tableautins.

Je transcris cette scène d'après le carnet de route du quartier-maître parisien D... :

« Mardi 17 novembre, Hoogstaede.

« Chassés du gourbi, logés à l'église, une section dans le chœur... Nous allons faire cuire du porc chez le sacristain. Très bien reçus. Vers 15 heures la musique belge joue. Jean le Gouin et M. Sénégal dansent sans souci de la pluie et du mal aux pieds. Très comique. Mon âne de Simon (un copain) qui roupille comme un loir perd tous ces spectacles intéressants qui font de la guerre une chose tour à tour terrible, horrible,

[1] Le Dr Bertrou, qui a fixé plusieurs de ces scènes, a bien voulu nous communiquer une photographie que nous reproduisons dans ce volume.

héroïque, avilissante, comique. Mais quelle tristesse se dégage de tout ! Je la sens en ce moment dans ce chœur à la lumière tamisée et faible formée de toutes les couleurs que laissent passer les vitraux aux images saintes. Tous ces bruits sont insolites dans cette église et je songe que je suis loin, à cent lieues de vous. Je pense aux parents dont je viens de recevoir des cartes, à Fernand, à Gaston, pauvre vieux, à tous. C'est triste. »

Pendant cette période du bombardement de Dixmude qui s'étend du 19 au 24 octobre 1914, quel joli pastel nous laisse le quartier-maître P... de Vannes :

« Près du pont du chemin de fer, il y a deux maisons. C'est là que se tiennent les soldats du génie belge et les mitrailleurs qui défendent le pont du chemin de fer. C'est là qu'ils font leur popote et c'est en arrière que les uns et les autres vont faire leur café au risque d'attraper une balle perdue ou de ramasser un éclat de shrapnell. Et voilà que des lambeaux de phrases musicales, des sons où l'on reconnaît la vibrance de l'accordéon frappent nos oreilles. On approche, on écoute, on entre sur la pointe du pied. Un soldat du génie belge, foulard au cou, cigarette au bec, l'air gouailleur, bien carré dans une chaise, joue sur son instrument tout ce qu'on lui demande. Il connaît toutes les valses et polkas célèbres, les scies, rengaines, succès du *caf-cons* ou des camelots des places et

coins de rue ; tous les airs du pays y apparaissent, grivois, graves ou tendres ; c'était l'âme de la France qui chantait dans cette cuisine ravagée. Des coups de fusil dans le lointain ponctuaient la ritournelle. C'est une compagnie belge qui pousse une pointe d'offensive du côté du cimetière. Les uns valsent, polkent et chantent pendant que les autres se font casser la tête. C'est bien cela la guerre avec son insouciance du mauvais moment passé et de la minute qui va suivre. Et, malgré moi, je songeais au tableau de Neuville : *Concerts aux avant-postes*, qui résume si bien l'âme de notre soldat de France, âme pétrie de gaîté exubérante et de folle bravoure. Eh bien, j'en avais besoin de cet instrument vulgaire mais qui a si souvent consolé, de ces ritournelles d'accordéon, j'en avais besoin. J'étais triste et déprimé, le souvenir des camarades morts me hantait, mon orgueil de soldat pleurait en moi goutte à goutte au souvenir de cette affaire si malheureuse pour notre compagnie. Je n'avais pas oublié les heures affreuses d'épouvante intérieure et d'immense fatigue passées dans ce champ, de cette marche rampante interminable. Mon caractère gai jusqu'alors s'était tout à coup assombri. Et voici qu'au son de cette musique, le voile noir se dissipait peu à peu, un peu de bleu rentrait dans mon âme. Mes yeux soudain se mouillèrent. Sous les doigts agiles de l'instrumentiste, un air venait de résonner,

chanson d'amour populaire. Certes, ce n'était pas la poésie plus ou moins quelconque qui causait mon émotion, mais je me rappelais certaines circonstances dans lesquelles j'avais entendu cet air. Fermant les yeux, je revoyais la place Bisson à Lorient, un grand cercle d'auditeurs autour d'un chanteur ambulant. L'aimée s'appuyait alors câlinement à mon bras ; devant nous une jolie voiturette d'enfant avec un délicieux baby, au milieu d'un nid de dentelles, et à certaines paroles plus tendres, à certaines ritournelles plus amoureuses, je sentais la chère pression du bras de mon amie s'accentuer ou sa petite main se poser sur la mienne, pour souligner d'une façon muette mais précise les mots d'amour entendus. Que tout cela est loin mon Dieu ! et tout songeur, je regagnais ma tranchée. »

*
* *

La poésie paraît avoir un peu perdu ses droits à la brigade. La tranchée n'est pas le trépied des Muses. Ces faiseurs d'action semblent avoir échappé aux séductions du rythme qui sert à donner des corps radieux à la pensée.

Je n'en possède que de très rares échantillons, parmi lesquels je cueille ce couplet qui émane d'un officier tué à Nieuport. Il paraît avoir été écrit dans la nuit du 21 novembre :

Sur les bords de l'Yser
Durant le rude hiver
Les pieds dans l'eau, sous la pluie, la mitraille,
Dans les tranchées on ne fait pas ripaille.
Le rata est glacé, le café peu sucré,
Dans la tranchée des cinq ponts à la mer
Sur les bords de l'Yser.
Mais bientôt du pied gauche nous irons en avant,
Et alors l'Aigle boche s'enfuira dans le vent.

Le couplet est accompagné de musique... une musique qui ne sera jamais jouée.

Un fusilier de la brigade, Le R... Jean, écrit à un syndic des gens de mer qui lui demandait de lui donner ses impressions du front :

« Je chercherai des temps meilleurs pour exprimer les jours que j'ai passés dans ce pays de Dixmude, mais pour ne pas mériter votre mépris (*sic*), je veux vous être un peu aimable en vous écrivant les vers faits par mon capitaine...

« Ces vers dont j'ai eu l'honneur de les graver sur un tableau en acajou, avec un couteau, est (les vers ou le tableau?) sans le vanter, un chef-d'œuvre qui fait l'admiration des officiers et se trouve à Cherbourg à la Préfecture Maritime.

L'AMOUR DU GOURBI

O guerrier qui te sers de ce logis charmeur,
Si tu veux y goûter un paisible bonheur
Si tu veux qu'il sourie et te plaise toujours
Sois pour lui plein de soins, de tendresse et d'amours.

L'émotion est la source jaillissante de la poésie.

Le besoin de rimer dut paraître fade à ces faiseurs d'actions, épris de beaux gestes et d'héroïsme.

Si l'inspiration qui fait le vers fuyait les marins de la brigade, elle vint animer la verve des bons territoriaux du 8e régiment, témoins enthousiastes pendant des mois de leur vaillance et de leurs exploits.

Quand ils durent abandonner leur secteur pour suivre une autre destination, ils ne purent quitter leurs jeunes amis sans tristesse et sans un battement de cœur.

La pièce qu'on va lire témoigne de ces sentiments et de ces regrets :

ADIEUX DU 8e RÉGIMENT TERRITORIAL D'INFANTERIE AUX FUSILIERS-MARINS

HOMMAGE A M. L'AMIRAL RONARC'H, COMMANDANT LA BRIGADE DES MARINS EN BELGIQUE

(AIR : *La Paimpolaise*).

Puisque la France nous appelle
A combattre sous d'autres cieux,
Voici pour nous l'heure cruelle
De vous exprimer nos adieux.

REFRAIN

Fusiliers-marins
Braves Jean le Gouin

Vous incarnez l'âme française
Bravoure, entrain, franche gaieté,
Auprès de vous toujours à l'aise
Nous vous suivons avec fierté.

II

Votre nom a connu la gloire
Des jours sombres, mais triomphants,
De Dixmude par vous l'histoire
Fut écrite en longs traits sanglants.

(*Refrain.*)

III

Quand apparaît le pompon rouge
Goutte de sang sur béret bleu,
Le Boche hésite, car s'il bouge
Jean le Gouin bondit l'œil en feu.

IV

Nous admirions dans la tranchée
Ces mâles gars, ces braves cœurs,
D'une ardeur jamais relâchée
Surveillant les envahisseurs.

V

Nous aimions votre gaieté même
Et vos allures sans façons
Et tous les « papas » du huitième
Vous choyaient comme leurs garçons.

VI

Nous enviions votre jeune âge,
Et votre mépris du danger
Votre ardeur et votre courage
Pour tenir tête à l'étranger.

VII

Nous garderons la souvenance
Des beaux jours passés près de vous
Et, comme vous, pour notre France
Sans faiblir nous combattrons tous.

VIII

De loin nous vous suivrons encore
Vous accompagnant de nos vœux
Qu'un jour la victoire décore
Marins, vos drapeaux glorieux.

REFRAIN

Fusiliers-marins
Braves Jean le Gouin
Vous incarnez l'âme française
Bravoure, entrain, franche gaieté,
Auprès de vous toujours à l'aise,
Nous vous suivons avec fierté.

ED. HAVERLAND,
Sous-lieutenant, 6e compagnie B.
du 8e régiment territorial d'infanterie.

QUATRIÈME PARTIE

LE PERSONNEL DE LA BRIGADE

Remise de décorations par l'Amiral Ronarc'h.

Deux Capitaines de Fusiliers-Marins aux tranchées.

CHAPITRE PREMIER

L'AMIRAL RONARC'H

C'est à la Pallice, en 1908, que j'ai vu pour la première fois mon compatriote breton l'amiral Ronarc'h [1].

Le submersible *Fresnel*, en accomplissant son premier voyage de Rochefort à la Pallice avait, par une fausse manœuvre de son commandant, touché la jetée sud de l'avant-port et coulé.

C'était le diable de le renflouer. Faute d'un dock, on épuisait, pour mener à bien cette opération, tous les moyens de fortune offerts par les

[1] L'amiral Ronarc'h est né à Quimper, 4, rue Saint-François, le 23 février 1865, à 3 heures du soir, de dame Amélie-Marie-Antoine Guyot et de Pierre-Alexis-Marie Ronarc'h, avocat, docteur en droit. Il a reçu les prénoms de Pierre-Alexis-Marie-Antoine. La déclaration de naissance a été faite par MM. Corentin Guyot, 73 ans, chevalier de la Légion d'honneur, avoué licencié, conseiller général, aïeul maternel de l'enfant, et François-Marie Le Caër, âgé de 54 ans, docteur en médecine, oncle maternel du même par alliance.

L'amiral Ronarc'h a été cité à l'ordre du jour et fait commandeur de la Légion d'honneur, et, plus tard, vice-amiral : « Pour la bravoure, la ténacité et l'énergie indomptable, avec lesquels il a su résister aux attaques d'un ennemi très supérieur en nombre, en lui infligeant de fortes pertes, et se maintenir victorieusement sur ses positions. »

ports de la région. De guerre lasse, et n'y pouvant parvenir, on fit appel au commandant Ronarc'h, récemment promu capitaine de vaisseau.

J'accomplissais à ce moment une mission à Rochefort en compagnie de quelques collègues de la Commission de la Marine. En nous rendant à la Pallice pour visiter la station des sous-marins, le torpilleur que nous montions vint accoster le chaland sur lequel se trouvait le futur commandant de la brigade.

Deux hommes se tiennent au premier plan sur les bords du chaland, un scaphandrier et lui.

Le scaphandrier, taillé en hercule, montre une face de belluaire plantée sur un corps aux musculatures démesurées.

Le commandant Ronarc'h est en bourgeron de travail. Rien ne révèle le chef, si ce n'est l'éclat terni des galons de la casquette, et, surtout, une tête fine dont les traits fermes paraissent moulés comme en granit. La taille est médiocre, mais les épaules larges. L'œil révèle la droiture et le courage qui n'exclut pas la prudence. Le menton proéminent accuse par ses angles saillants l'indomptable ténacité des hommes de sa race.

Tel il apparaissait alors, tel Dixmude nous le montre : un chef dans toute l'acception du mot. Bon à tout et toujours supérieur à sa tâche. Capable de faire beaucoup avec peu et voulant constamment des actes au lieu de mots.

C'est à lui qu'on songe quand il y a une mission difficile à remplir. Il commandait en 1913 toutes les flottilles de la Méditerranée. Lui parti, il fallut répartir la tâche entre deux. A Dixmude, sous son commandement, ses hommes ont accompli des prodiges. Brillant homme de mer, il va, sans s'en apercevoir, devenir un héros sur terre.

Officiers et marins ont en lui une confiance aveugle. Cet ascendant, il le doit en partie à sa sollicitude éclairée pour les hommes qu'il cache cependant sous des dehors d'une dignité froide, et, à ce qu'en toute occasion, il leur donne l'exemple, n'exigeant rien des autres qu'il ne l'ait préalablement exigé de lui-même. Il veille au moindre détail et tient à tout voir par lui-même. Ni les fatigues, ni les insomnies ne peuvent l'abattre.

Pendant la retraite de Gand, il fait la route à pied au milieu de ses marins. Il est avec eux à l'assaut de Beerst. En revenant de Dixmude le 3 novembre, il manque d'être atteint par les mitrailleuses allemandes. Jamais il ne put conserver trois jours de suite le même logement sans être bombardé.

Un jour, à son quartier général d'Oost-Dunkerke, un obus de 155 entre par le pignon dans la maison où il travaille, tombe dans la cave, et de là, rebondit en éclatant vers le toit, projetant en l'air l'amiral qui reste pendant dix minutes sans connaissance. A peine remis, sans montrer

aucune émotion, il allume une cigarette et reprend ses travaux un moment interrompus.

Au milieu des péripéties les plus dramatiques, quand le péril s'accroît, il est toujours plus calme et son front garde dans le danger quelque chose de la sérénité des soirs bretons.

Le trait essentiel et dominateur chez l'amiral, c'est le caractère, c'est-à-dire une volonté terrible, tragique, fixée en une attitude invariable, irrésistiblement tendue vers le but, acharnée à sa mission et sans cesse dressée contre le découragement. Cette force d'âme était admirablement secondée par des yeux qui voyaient les choses avec une étonnante netteté, par un clairvoyant réalisme et un don de synthèse qui lui permettaient aux heures les plus critiques de prendre rapidement la décision la meilleure tout en gardant et en communiquant à ses troupes le calme auguste de la sécurité.

Comme un jour, le péril passé, un de ses officiers lui disait qu'il *était calme parce qu'il savait*, cet athlète de la volonté lui répondit : « A vrai dire, je ne savais qu'une chose, mais je la savais bien, c'est que je ne m'en irais pas quoiqu'il arrivât, puisque j'avais l'ordre de tenir coûte que coûte. Une fois que l'on a pris une décision comme celle-là, le calme vient tout seul. Il n'y a plus à s'étonner, encore moins à s'effrayer, puisque tout est réglé d'avance. »

Le 26 octobre 1914, lors du forcement par les Allemands de l'Yser à Tervaert, il vit de suite le péril et le conjura en opposant à l'ennemi les deux bataillons Rabot et Jeanniot qui le refoulèrent.

Est-ce à dire que sa force d'âme fût dépourvue de bonté et de justice ?

Afin d'éviter que sa volonté tombe en quenouille, et pour maintenir son énergie rigide et intacte, l'amiral dut s'attacher à refouler ses émotions et à se placer résolument au-dessus des faiblesses humaines. Il demeure énigmatique, impénétrable. Occupé à intensifier sa volonté, il ressemble à l'homme dont parlent les stoïciens qui doit sans cesse sculpter sa propre statue.

Certes, il n'a jamais envisagé d'un œil sec et froid les pertes de la brigade, mais il ne laissera pas surprendre son émotion et réussira à n'être jamais pris en flagrant délit de sensibilité.

Un jour cependant, le 10 novembre, quand il dut abandonner Dixmude et se vit dans la nécessité, afin de la rendre intenable, de bombarder la ville qui contenait certainement beaucoup de blessés alliés, sa philosophie céda et il ne put s'empêcher de répéter à plusieurs reprises : « Ah ! mes pauvres marins ! »

Cette volonté supérieure se montrait scrupuleuse sur le choix des moyens et n'excluait pas la justice, même envers l'ennemi. Après l'assassinat du com-

mandant Jeanniot, une centaine de prisonniers allemands, soupçonnés d'être les auteurs du crime, furent conduits à Caeskerke et interrogés. L'amiral en fit seulement fusiller trois vraiment convaincus d'avoir coopéré à l'assassinat du commandant. Les autres échappèrent aux justes représailles parce que le médecin belge lui rendit compte que la décision de fusiller les prisonniers avait été vivement combattue par plusieurs Allemands, et notamment par des étudiants.

Tel est ce chef si bien équilibré de qualités diverses.

En terminant ce portrait, il convient d'ajouter qu'il cache sous un abord froid une réelle simplicité de manières.

Jamais non plus il ne connut dans sa carrière les intrigues ni le manège, et le caractère de courtisan ne convient pas à cet officier qui ne sollicita que par son mérite.

La présence d'un tel chef à la tête de la brigade a grandement influencé les événements. Officiers et soldats subirent son ascendant. Sous sa direction, ils n'hésitèrent pas à affronter les périls avec intrépidité et ils furent conduits à se faire des âmes de lions.

CHAPITRE II

LES OFFICIERS

I. Leurs devanciers. — II. Les marins bons à tout. — III. Colonels et commandants. — IV. Les capitaines. — V. Les lieutenants. — VI. Les officiers des Equipages de la Flotte. — VII. Les médecins. — VIII. Les aumôniers.

I

Un officier, l'un des plus braves, auquel je demandai des renseignements sur les journées de Dixmude et les combattants de la brigade, me fit cette réponse : « Quand je pense à ce que les braves fusiliers-marins ont fait à Dixmude, je me demande si c'est bien vrai et ne sais qui je dois le plus admirer, du chef qui a assumé une telle responsabilité et s'est montré à la hauteur d'une aussi lourde tâche, ou du matelot qui, par son héroïsme pur, a pu rendre une telle tâche possible. Vous ne direz jamais assez de bien ni de l'un ni de l'autre. Quant à nous, officiers dans le rang, nous n'étions que des intermédiaires. » Quelle modestie !

Je suis convaincu que si l'amiral et le matelot

étaient interrogés à leur tour, chacun d'eux ne manquerait pas de répondre quelque chose d'analogue à ceci : « Je suis bien heureux, capitaine, d'être loué par vous, un homme que tout le monde loue[1]. »

Et cet éloge peut être appliqué à presque tous les officiers de la Marine, subitement devenus des officiers d'infanterie et qui eurent la redoutable mission de conduire au combat des hommes dont les aptitudes semblaient être ailleurs.

Ils avaient de qui tenir cependant. Je ne parle pas de ces grands marins héroïques dont le nom populaire est sur toutes les lèvres, qui avaient bourlingué sur tous les océans, et dont la vie, couronnée de lauriers, s'était développée dans un cercle de combats et de tempêtes : les Jean Bart, les Duguay-Trouin, les Duquesne, les Surcouf, et, le plus grand de tous, Suffren.

Les marins eurent dans le comte de Forbin, un vaillant prédécesseur. Ne pouvant rester dans l'oisiveté où le défaut d'emploi le plongeait, Forbin obtint, entre deux embarquements, de faire la guerre dans les Flandres, où il servit dans les mousquetaires. C'est en cette qualité, qu'il fut

[1] Au Havre, le 30 octobre 1916, lors de la célébration de l'anniversaire de la bataille de l'Yser, M. le baron de Broqueville parla de la brigade des fusiliers-marins « envers lesquels le peuple belge a contracté une dette inoubliable de reconnaissance et qu'il confond avec les nôtres dans une même tendresse », et il ajouta : « *Ces hommes furent des lions commandés par des héros.* »

employé au siège de Condé qui fut pris d'assaut après huit jours de tranchée ouverte. Bouchain fut pris de même et la campagne finit par le siège de la ville d'Aire[1].

II

Dans la garde impériale du premier Empire figurait un bataillon de marins qui comprenait environ sept cents hommes.

Napoléon, qui se connaissait en hommes, a dit d'eux : « On les a trouvés au besoin, matelots, soldats, artilleurs, pontonniers, tout[2] ! »

[1] Mémoires du comte de Forbin, p. 14. Voir le bataillon des marins de la Garde 1803-1815, par le Dr Lomier.

[2] Constamment les marins se montrèrent supérieurs à leur tâche. Rien ne les rebuta et ils s'attachèrent à montrer que le mot impossible était pour eux un terme vide de sens. Le 22 février 1915, l'officier des équipages Lachuer était de garde aux écluses de Nieuport avec sa section composée de 53 hommes. A 2 heures du soir, le commandant D..., du 1er régiment interpelle en passant la sentinelle et lui demande le nom du commandant du poste. On prévient Lachuer auquel le commandant dit : « Mon brave Lachuer, je suis bien aise de vous voir car j'ai un travail urgent à faire exécuter cette nuit par vous et vos hommes : il s'agit de faire passer de l'autre côté des écluses, deux doris que nous allons recevoir de Saint-Georges dans un moment. »

Lachuer appelle le second-maître Gilles Le Goff et trois hommes. A cinq ils accompagnent le commandant et l'on constate que les écluses sont en mauvais état et qu'il est impossible de les manœuvrer pour faire passer les doris d'un canal à l'autre. Le second-maître Le Goff voyant la difficulté d'aboutir, dit à Lachuer : « Avec 20 hommes nous allons mettre ces doris au sec, puis, nous les chargerons à l'épaule, nous traverserons les ponts et nous les placerons à l'endroit indiqué. » Chose dite, chose faite.

Dans la nuit du 22 au 23, à une heure du matin, aux lueurs des

Marco de Saint-Hilaire a écrit en parlant d'eux : « Sous la veste de drap bleu des marins de la Garde, battaient des cœurs de lions. »

III

Il faudrait consacrer un volume à la louange de ces chefs magnifiques, Delage et Varney, qui prirent le commandement des deux régiments de la brigade[1] ; Rabot, Marcotte de Sainte-Marie, de Kerros, Jeanniot, Pugliesi-Conti et Mauros, qui les secondèrent à la tête des six bataillons.

Les marins du 1er régiment ont conservé le souvenir de leur chef, le capitaine de vaisseau Delage qui, blessé, au début de la campagne, d'un éclat de shrapnell à la cuisse, donnait des ordres quand on le pansait et continuait le service de tranchée traîné sur une bicyclette.

Un des marins de son bataillon a tracé sur son carnet le portrait du commandant Pugliesi-Conti

77 boches qui pleuvaient de toutes parts, 20 marins accompagnés du commandant du régiment et du second-maître Le Goff traversaient au pas cadencé pour éviter les secousses, les cinq ponts, avec, à l'épaule, les deux doris dont chacun mesurait 5 mètres de long sur 1 m. 20 de largeur et pesait au moins 400 kilos.

[1] Le capitaine de vaisseau Paillet fut plus tard nommé au commandement d'un des deux régiments. Il fut cité dans les termes suivants à l'ordre du jour : « 40 ans de services, campagnes non comprises ; commande un régiment de fusiliers marins depuis le milieu de novembre dans des circonstances difficiles et périlleuses et a su obtenir le maximum de rendement grâce à ses connaissances militaires et à ses qualités personnelles de bravoure et d'énergie. »

pendant la période intense du bombardement de Dixmude, du 20 au 25 octobre 1914 : « La tenue de notre commandant est bien faite pour relever le courage des hommes. Quel calme, quel visage serein sous la mitraille, quelle aisance, quelle douceur dans les mouvements, dans la voix ! Il est vraiment beau à voir et toujours à des postes dangereux, sans vaine ostentation ou fanfaronnade, très simplement, là où on pouvait observer le mieux. C'est admirable d'avoir un pareil empire sur soi-même [1]. »

Le commandant Jeanniot était, par excellence, le type de l'officier vivant réellement avec ses hommes et les aimant comme s'ils avaient été ses enfants. Avec lui, ses troupes valaient deux fois leur nombre et la masse unie par la solidarité étroite de la camaraderie de combat faisait bloc et se comportait comme un seul homme.

Le commandant Jeanniot était l'une des plus belles figures de la brigade, à la fois homme de pensée et d'action.

Ancien professeur d'astronomie à l'École navale, il avait acquis la réputation d'un savant modeste et intègre, doublé d'un mathématicien remarquable.

[1] Carnet de route du quartier-maître P..., de Vannes.

Les commandants Rabot (disparu le 10 novembre) et de Kerros ont été cités à l'ordre du jour avec le motif : « Commandent un bataillon avec un sang-froid et une énergie remarquables. »

Le commandant de Jonquières s'est distingué notamment lors de la prise de Saint-Georges.

Comme s'il avait eu le pressentiment de la crise nationale prochaine et des dangers qu'allait courir la Patrie à l'heure de la nécessité historique, il quitta soudain le domaine des investigations de la science pour se tremper dans l'action et régler l'emploi utile de sa vie en vue du concours à donner à son pays.

Dès le mois d'avril 1913, il commandait le navire-école des fusiliers-marins à Lorient. Avec son esprit vigoureux et réglé et sa rare faculté d'assimilation, il fut vite au courant de toutes les questions théoriques et pratiques intéressant les manœuvres de l'infanterie, si bien que, quand vint la guerre, il était prêt à remplir son rôle de direction. Il devint un des chefs des bataillons de la brigade. Ses hommes n'ignoraient pas combien il était bien préparé à les conduire. Aussi, avaient-ils en lui une confiance illimitée à laquelle venait s'ajouter une affection sincère.

Lorsque, le 26 octobre, il périt, lâchement assassiné par les Boches, victime de ses scrupules et de sa générosité native, ses hommes consternés déclarèrent en apprenant sa mort : « C'est comme si nous avions perdu une compagnie. »

IV

Il faudrait les citer presque tous, les chefs remarquables qui furent appelés au commandement des compagnies des deux régiments.

Quelques-uns possédaient une haute valeur technique. Ces officiers d'élite provenaient du bataillon d'apprentis fusiliers de Lorient dont l'influence fut si heureuse sur la brigade et lui permit d'être à la hauteur du rôle important et si difficile qu'on lui fit jouer.

Tous les autres n'étaient sans doute pas également préparés à la conduite des unités d'infanterie, mais ils brûlaient du même désir ardent de servir utilement leur pays au poste d'honneur qui leur était confié. Ce qu'ils n'avaient pas appris, ils le devinèrent ou l'aperçurent vite d'une vision aiguë comme la pointe d'une épée.

Le péril était grand, les circonstances impérieuses, et, du coup, ils surent, comme éclairés par les lueurs surnaturelles d'une révélation. Leur sagacité toujours en éveil réussit le plus souvent à préserver leurs hommes des dangers inutiles et leur apprit à s'adapter au terrain et aux circonstances.

Les soldats se rendaient compte que leurs officiers étaient vraiment la tête qui pensait pour eux et que l'âme de leur chef entrait dans la leur, leur communiquant le calme de la sérénité, l'entrain, la bravoure, la confiance, l'idéalité d'héroïsme.

Avec ces capitaines, nous sommes en compagnie de héros cornéliens.

On cite les paroles épiques du lieutenant de vaisseau Martin des Pallières qui, au milieu d'un

corps à corps, répond à un marin qui se plaignait à lui d'avoir perdu sa baïonnette restée dans la « couenne » d'un Boche : « Fais comme moi, cogne avec la tête[1]. »

Quelle émotion nous ressentons en lisant ce mot d'humour lugubre d'un officier de fusiliers-marins « homme superbe, de haute stature et de port aristocratique, qui, sortant d'une maison en ruines, au fort du bombardement, lavé, peigné, rasé de frais et astiqué, dit à une Dixmudoise, dont il a surpris le regard d'admirative compassion : « N'est-ce pas, madame, que je ferai tout à « l'heure un beau mort ?[2] »

Mais ces officiers sont avant tout d'incomparables faiseurs d'actions, devenus par surcroît des modèles de dévouement et de sollicitude éclairée pour leurs hommes.

Quand le lieutenant de vaisseau Le Douget, de Nantes, tombe, toute la compagnie le pleure, tellement il est brave et à la hauteur de sa tâche : « Nous avions tous une confiance aveugle en sa valeur technique. Ce jour-là, la France a perdu un de ses meilleurs officiers[3]. »

Le capitaine Gamas, plusieurs fois cité à l'ordre

[1] Anecdote racontée par M. Ch. Le Goffic, dans son très beau livre « Dixmude », p. 157.

[2] « L'Agonie de Dixmude », de MM. Léon Bocquet et Ernest Hosten, librairie Jules Tallandier, p. 82.

[3] Correspondance de l'officier des équipages D..., tombé au champ d'honneur.

du jour, est le type de l'officier des mousquetaires de l'ancien régime. Il a l'air « fort de guerre » et tout salpêtre. Mais il a de la tête et du jugement et connaît le métier de fantassin comme pas un. Par sa décision prompte et sa prévoyance éclairée, il sait, dans les actions les plus épineuses, réduire au minimum la part du hasard. Ses hommes, qui ont en lui une confiance illimitée, le suivraient au bout du monde.

Au moment de la dissolution de la brigade, il était le dernier de la brillante phalange des officiers du début.

Ce vétéran du feu a passé indemne à travers des fourrés de mitraille. L'éclatement d'une torpille à le toucher le laissa un jour près de deux heures sans connaissance. Le lendemain, il était à la tête de sa compagnie. Comme autrefois le premier grenadier La Tour d'Auvergne, il sut évidemment charmer les balles. Il a remisé quelque part une capote qui est trouée comme un vieux drapeau. Il conserve une trousse de pansement qui a été traversée de part en part tandis que son sifflet de commandement est déformé par une balle [1].

De vrais mousquetaires aussi : le capitaine

[1] Fait officier de la Légion d'honneur avec les motifs ci-après : « M. Gamas, Edouard-Emile-Albert, lieutenant de vaisseau : affecté à la brigade de fusiliers-marins depuis sa formation, y a fait preuve d'une bravoure personnelle éprouvée et d'une aptitude professionnelle hors de pair. S'est distingué notamment dans la défense du cimetière de Dixmude, et dans les combats de mars et de mai 1915 où il commandait un bataillon (Croix de guerre).

Deleuze doué d'un entrain remarquable et qui s'empare de deux mitrailleuses ; d'Estienne de Saint-Jean de Prunières, cité à l'ordre de l'armée pour son magnifique courage les 21 mai et 4 juin 1915 ; Eno, atteint d'une blessure grave qui nécessite l'amputation d'une jambe ; Delabey, blessé grièvement à la tête de sa compagnie ; Léon des Ormeaux, dont la conduite au feu est remarquablement brillante dans la journée du 10 novembre 1914 ; le Page, qui entre le premier dans un village, en prenant à la baïonnette, avec sa compagnie, une barricade et une tranchée fortement défendues qui en barraient l'entrée ; Revel, blessé à la cuisse et qui donna l'ordre de repli à sa compagnie qui ne pouvait tenir, en prescrivant à ses hommes de le laisser dans la tranchée où il était tombé ; Lucas, qui joint à une énergie rare une science militaire prudente et parfaite et qui, ménager du sang de ses hommes, obtient le maximum de résultats avec le minimum de pertes ;

Gouin, qui, malgré une blessure au pied, ne veut pas être évacué et reprend le commandement de sa compagnie avant d'être rétabli, l'officier qui le remplaçait provisoirement ayant été blessé[1] ;

[1] Il est impossible de citer individuellement avec les motifs des faits d'armes glorieux qui leur valurent la croix d'honneur, tous les officiers valeureux qui se distinguèrent à la brigade. Il convient de retenir encore les noms des capitaines Pertus, de Maussion de Condé, Payer, de Monts de Savasse, blessé dans les tranchées, d'Albidt, Benoît, Feillet, Durand-Gosselin, Dordet, Michel, Antoine Pinguet qui eut un si brillant engagement avec une

Bayle qui, ayant l'épaule traversée par une balle, est resté dans sa tranchée, continuant à diriger ses hommes, et ne la quitte que sept heures après, au moment de la relève ; Hébert, l'athlète bien connu, qui commanda avec tant de sang-froid et de jugement militaire sa compagnie aux combats de Melle et de Beerst où il fut grièvement blessé ; Féfeu, qui avait repris du service à cinquante-huit ans et fut tué glorieusement.

Le capitaine Sérieyx, un moment prisonnier des Allemands le 10 novembre, profitant du tumulte et du désarroi causés par un groupe de marins acharnés à sa délivrance, eut la force, bien que blessé, de traverser l'Yser à la nage pour venir renseigner ses chefs sur les positions de l'ennemi.

Voici le lieutenant de vaisseau Béra [1], qui, dans Dixmude agonisant, enveloppé d'ennemis de tous

colonne de cavalerie allemande près de Creil, pendant la bataille de la Marne, etc.

[1] Le capitaine Louis Béra a été plusieurs fois cité à l'ordre du jour :

a) Ordre général du 28 novembre 1915. Officier d'une bravoure à toute épreuve. S'est déjà distingué dans tous les engagements auxquels sa compagnie a pris part depuis le 25 octobre 1914. Blessé au cours d'un violent bombardement le 1er novembre, a tenu vaillamment son poste jusqu'au bout, ne consentant à se laisser panser qu'après la relève de sa compagnie.

b) Officier tout à fait remarquable, d'une bravoure à toute épreuve. A conduit sa compagnie avec un très grand sens militaire à l'attaque de la ferme de l'Union. Lors de la contre-attaque des ennemis, s'est porté avec sa section en soutien des troupes occupant cet ouvrage, et a facilité grandement la relève de la compagnie. Contusions à la tête.

Ces citations sont muettes sur le rôle important qu'il joua lors de la belle retraite du 10 novembre.

côtés, réussit à soustraire à l'étreinte de l'ennemi les 450 hommes dont il a pris le commandement et qui accomplissent sous sa direction vigilante et celle du capitaine Cantener une retraite qui demeurera l'une des plus belles pages de l'histoire de la brigade.

Il convient de nommer le lieutenant de vaisseau de Malherbe, du 1er régiment, pour sa brillante conduite à l'assaut du 17 décembre 1914, où cet officier fut grièvement blessé à la tête de sa compagnie.

Les lieutenants de vaisseau Reymond, Merouze, Ven Charles, Jules Le Bigot, Edouard Rodellec du Portzic et Ferry se sont brillamment comportés pendant l'attaque du 9 mai. Tous les six ont été cités pour leurs superbes qualités militaires et notamment pour leur courage à toute épreuve et le rendement qu'ils surent obtenir de leurs hommes.

Déjà blessé à Dixmude, le capitaine Ferry réussit, malgré un feu violent et la rupture des communications téléphoniques, à assurer le 9 mai le ravitaillement en munitions de la ligne et la transmission des ordres, contribuant ainsi pour une très grande part à la mise en déroute de l'ennemi.

Le capitaine Rodellec du Portzic est un officier d'élite possédant les plus brillantes qualités de chef « prestige sur ses hommes, calme, courage à toute épreuve, aimé de tous. » Blessé gravement le 7 octobre 1915 par de multiples éclats d'obus

pendant un très violent bombardement de nos tranchées au moment où il veillait à la protection de ses hommes, il sut, malgré sa blessure, donner avec calme des ordres pour l'évacuation des nombreux blessés tombés autour de lui.

Brillant officier aussi le lieutenant de vaisseau quimpérois Edmond Derrien, cité à l'ordre du jour comme officier très actif et très courageux! Il sut prendre toutes les dispositions pour repousser les attaques tout en ménageant le sang précieux du personnel.

Renversé un jour par une explosion de torpilles et couvert de terre, il se releva et demeura à son poste, donnant l'exemple du plus beau calme.

Il était aussi façonné du même métal, le lieutenant de vaisseau de Roucy, commandant la 5e section de mitrailleuses. Il réussit, le 24 octobre, à faire placer deux mitrailleuses près d'un bois occupé par les Allemands qui infligeaient des pertes cruelles à nos troupes et c'est lui qui faucha complètement une compagnie boche.

Blessé une première fois, il n'abandonne pas son poste jusqu'au moment où une seconde blessure le force à le quitter. C'est alors qu'il s'écrie en souriant : « les cochons m'ont percé le pantalon. »

A citer également les capitaines mitrailleurs de Meynard et Cayrol. Le premier est blessé d'un éclat d'obus à la tête en assurant d'une manière

parfaite le fonctionnement de la compagnie de mitrailleuses, tandis que le second, resté seul avec sa section de mitrailleuses dans une tranchée abandonnée par sa section de soutien, maintient ses hommes et réussit à les faire retirer en bon ordre. Il est également blessé à la tête dans cette affaire.

Le lieutenant de vaisseau de Maussion de Condé est tué d'une balle au front, dans l'accomplissement de sa mission ; avant de mourir, il a encore la force de crier : « Vengez-moi. »

C'est un type de grandeur et de beauté que ce lieutenant Cherdel, de Brest, qui, dans la soirée du 24 octobre 1914, réussit à grouper quelques hommes et à les ramener en avant. Sans souci des obus qui pleuvaient autour de lui, il se promenait sur la route aussi calme qu'à l'exercice, et, comme ses hommes le suppliaient de s'abriter ou de se baisser : « Je ne me mettrai pas à genoux devant ces gens-là. »

Presqu'aussitôt il tombait frappé à mort par un éclat à la tête[1].

V

Et que dire de ces jeunes enseignes, amants du péril ?

[1] Récit du fusilier-marin Albert G..., de Morlaix. Le lieutenant de vaisseau Cherdel de la 8e compagnie du 1er régiment a été transporté à l'hôpital de Furnes où il est décédé le 26 octobre des suites de ses blessures.

On hésite à citer des noms, quand tous ont conquis à leur jour et à leur heure une gloire qui leur est commune :

Gautier, si instruit et si brave, qui rendit de grands services aux mitrailleurs ; Devillers, très brillant officier ; Muller, qui ne quitte son poste que « terrassé par la maladie » ; Fabre, qui se fait remarquer par sa belle tenue sous les bombardements et par l'énergie dont il fait preuve pour se maintenir à son poste périlleux malgré une indisposition qui l'épuisa ; de Montgolfier, qui, blessé mortellement, meurt en disant : « C'est pour la France, tout est bien ; » l'enseigne de vaisseau de réserve de Blois, glorieusement blessé deux fois, et qui ne donne pas seulement la mesure d'un chef valeureux, énergique et plein de sang-froid, mais qui se recommande encore par une valeur littéraire de premier ordre [1] ;

Riou, de la 8e compagnie du 2e régiment de marins qui recueille cette citation : « Etant dans une tranchée avancée, exposé à un très violent bombardement d'artillerie et de torpilles, a su maintenir sa section par son énergie, est resté constamment à découvert pour surveiller les mouvements de l'ennemi ; »

De la Barre de Nanteuil Le Flô : « Grièvement

[1] Le comte Louis de Blois a publié plusieurs volumes sous le pseudonyme d'Avesnes : *Journal de bord d'un aspirant*, Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-16 ; *En face du soleil levant*, 1914, in-12, *id.* ; *La*

blessé dans sa tranchée à Dixmude le 10 novembre 1914, a gardé son commandement et continué à diriger et encourager ses hommes ; »

De Lorgeril : « Grièvement blessé à Dixmude le 10 novembre, est resté à son poste jusqu'à la relève. Mort des suites de sa blessure ; »

Buret, fait chevalier de la Légion d'honneur avec cette citation : « A la brigade de marine depuis le début de novembre 1914, a constamment fait preuve des plus belles qualités d'allant, de bravoure et de calme sous le feu. Blessé le 5 avril 1915, est revenu au front aussitôt guéri. Blessé à nouveau le 21 décembre 1915, ne s'est laissé évacuer que sur ordres réitérés à la fin du bombardement. Est revenu au front aussitôt extrait l'éclat d'obus qui avait nécessité son entrée à l'hôpital » (Croix de guerre[1]) ;

Tassel, qui, pendant la nuit du 26 octobre, sut tenir la tranchée bouleversée par les obus et criblée de balles. Au moment le plus critique, à une heure du matin, il demanda des ordres au lieutenant Gamas qui lui répondit : « Tenez jusqu'à la mort. » Il a tenu et la mort a eu peur.

En voici d'autres :

De Lambertye, officier très distingué, blessé

Vocation, Plon-Nourrit, 1914, in-16 ; *Contes pour lire au crépuscule*, Perrin et Cie, 1916, in-12. L'Académie française vient de décerner à cet ouvrage le grand prix du roman pour 1916.

[1] Officiel du 6 février 1916.

grièvement d'un coup de baïonnette, et constamment plein de calme, de sang-froid et d'énergie ;

L'enseigne de vaisseau de Béarn, superbe d'entrain et de courage (déjà cité à l'ordre de la brigade) qui, bien que douloureusement blessé (main droite broyée par une balle à bout portant) pendant une contre-attaque, est resté à la tête de sa section jusqu'à la prise de la position ennemie, ne s'est retiré que sur l'ordre de son capitaine et est allé renseigner le commandant du secteur avant de rallier le poste de secours [1] ;

Le même jour, 9 mai 1915, l'enseigne de vaisseau de la Forêt Divonne, donne aussi le plus grand exemple de ténacité et de courage, en restant à son poste bien que blessé [2].

Les lieutenants Souetre, Thepot, Gueyrant se sont distingués également dans la même affaire. Il convient de souligner les noms d'autres enseignes : Melchior, qui fait preuve d'une grande valeur professionnelle dans l'attaque du cimetière de Dixmude où il reprend à la baïonnette une tranchée occupée par l'ennemi ; Boissat-Mazerat, placé en flanc-garde, et qui, blessé, reste à son poste et conserve toute la journée la position qui lui a été assignée ; Bonneau, qui, blessé à l'épaule,

[1] Journée du 9 mai 1915. Termes de la proposition. Archives de la brigade.

[2] Journée du 9 mai 1915. Termes de la proposition. Archives de la brigade.

n'interrompt pas son service ; Bioche et Viaux qui sont atteints à la tête de leurs sections en se portant à l'assaut des tranchées ennemies ; Dunoyer de Noirmont, blessé deux fois en conduisant ses hommes au feu ; Bellay, brillant mitrailleur, et enfin, Hillairet, Humbert, Poulain, Poisson, Vieilhomme, de Blic, Duparc, qui montrent de brillantes qualités militaires.

Comment ne pas souligner le mérite exceptionnel de ces trois jeunes enseignes : le Noyer, Bonnet et Hoyaux du Villy.

Le premier fait preuve du plus grand courage en se portant en reconnaissance avec deux vedettes en arrière d'un village occupé par les Allemands. Entouré de blessés et blessé lui-même à la jambe, il prend la barre d'un de ses mécaniciens et ramène ses deux vedettes au port.

Bonnet a déjà été blessé quand, de retour à son régiment, il se fait remarquer par ses reconnaissances de jour et de nuit qui lui valent d'être cité à l'ordre du jour de l'armée. Le 14 février 1915, il se signale par une action d'éclat en faisant porter en plein jour un canon de 37 dans une maison en ruines à dix mètres des tranchées ennemies, et, après avoir bombardé ces tranchées, il peut ramener indemnes personnel et matériel. Le 12 mars il organise sur un fortin ennemi une attaque qui permet de s'en emparer.

Hoyaux du Tilly, venu à la brigade des fusiliers-

Le Capitaine Gamas.

L'Enseigne Rolin.

marins avec le grade de second-maître, a obtenu les galons d'ingénieur de 3e classe du génie maritime, en faisant preuve en toutes circonstances des plus belles qualités pour conduire une troupe au feu. Il est brave à toute épreuve. Blessé grièvement le 24 décembre, il continue son commandement et encourage ses hommes sans proférer une plainte, leur donnant ainsi un magnifique exemple d'endurance et de stoïcisme.

Dans son livre si suggestif et si vivant, Claude Prieur parle en ces termes de l'enseigne Tarrade :

« Un caporal mitrailleur tombe raide. Le même obus qui atteint en plein la tranchée, arrache le poignet droit du jeune enseigne mitrailleur Tarrade. Celui-ci repousse l'unique brancard à portée : « Mettez mon quartier-maître dessus, il est plus « grièvement touché », et lui, toujours plus calme, s'engage à pied dans le long boyau qui mène au poste de secours, trouve encore la force de s'arrêter auprès du capitaine le plus proche pour rendre compte. Trois kilomètres plus loin, au poste de secours même, il fallait pratiquer d'urgence l'opération[1]. »

Au risque de commettre une indiscrétion, je citerai du même enseigne ce trait.

Un ministre, auquel il est présenté depuis, le

[1] « De Dixmude à Nieuport », journal de campagne d'un officier de fusiliers-marins (octobre 1914-mai 1915). Librairie académique Perrin et Cie (p. 236).

complimente et paraît s'apitoyer devant sa glorieuse mutilation (il était pourvu d'un bras mécanique) : « Oh ! cela vaut mieux qu'un coup de pied dans le ..... dos. »

Que dire maintenant du courage surhumain déployé par l'enseigne de vaisseau E. Rolin, de la compagnie des mitrailleuses pendant la journée du 9 mai 1915. Les termes de la citation qui lui fut consacrée après sa mort, sont bien pâles en regard de la beauté de son acte. Le lieutenant de vaisseau Cayrol, qui s'y connaissait en bravoure, le proposa le 16 mai à ses chefs dans les termes suivants que le laconisme officiel obligatoire ne put ou ne sut pas reproduire :

« Officier énergique et de grande valeur. Malgré son jeune âge avait pris un grand ascendant moral sur sa section de mitrailleurs qu'il commandait avec autorité. L'a maintenue dans une position conquise et très violemment bombardée. Blessé grièvement par un obus, aveugle, et la poitrine trouée de trois éclats, a continué à donner des ordres à ses hommes jusqu'à ce qu'il ait été relevé. Est mort des suites de ses blessures [1]. »

VI

Les officiers des équipages de la Flotte sont les officiers provenant du rang, l'élite et la fleur, le

[1] Archives de la brigade.

suc et la moelle de notre admirable corps de maistrance. Je ne sais qui proposa un jour, sans succès d'ailleurs, d'illustrer leurs manches et leur casquette de galons blancs. Ils méritaient mieux. Ces gradés se recommandent par leur amour du métier, par une expérience consommée de tous les détails du service en même temps que par des qualités militaires de premier ordre et un attachement indéfectible au devoir.

La liste est longue de ceux qui se sont signalés par leur valeur de premier ordre durant les étapes de cette épopée guerrière. Les citations parues à l'ordre de l'Armée nous ont transmis leurs noms : Mahé, Dodu, Simonou, Audoul, Larroque, Péron, Devisse, Séveno, Ramette, Péronnet, Souben, Loursel, Raoul, Bonomet, Morin, Paul Louvart, Le Pannérer, Le Roux, Millour, Renay, Le Bihan, etc...

Je ne veux choisir que quelques noms, à titre d'exemple :

Billant, décoré pour sa brillante conduite à la colonne Seymour, et qui, malgré son âge, se signale à la brigade par une bravoure remarquable ; Fossey, excellent et brave gradé, qui mourut héroïquement à l'attaque de Beerst.

Lachuer, un modèle de courage et d'énergie, que ses chefs représentent comme doué d'une très grande valeur professionnelle.

Le Gall, chargé à l'école des apprentis-mécani-

ciens de Lorient de l'instruction militaire et de la culture physique d'une admirable jeunesse qui s'illustrera à ses côtés sur le front de l'Yser. Durant tout le cours de ces événements tragiques, il fit preuve d'un sens militaire avisé et pratique, d'un entrain prodigieux et d'une admirable tenue au feu ;

Charrier, déjà blessé en octobre 1914, est blessé gravement de nouveau en maintenant ses hommes sous un violent bombardement et en organisant sous le feu la défense de sa tranchée bouleversée par les obus ;

Le Boles, cité précédemment à l'ordre de l'armée, qui tient toute une journée dans une position bouleversée par les obus de gros calibre et qui est enseveli sous les décombres sans que son énergie faiblisse un moment. Gravement contusionné, il ne quitte ce poste qu'à l'arrivée des renforts ;

Déniel, premier-maître fusilier du 2e régiment de marins au début de la campagne, qui devint plus tard officier des équipages de la Flotte et fut tué à l'ennemi.

Ses lettres à sa femme sont l'image fidèle d'une belle âme altérée de patriotisme et de gloire, et qui n'appartenait qu'au devoir[1].

[1] Une partie de sa correspondance avec sa famille est reproduite à la fin de ce volume.

Déniel fut blessé une première fois à la main. Comme on le pressait d'aller se faire soigner à l'ambulance, il répondit : « J'ai encore une main pour tirer. »

VII

Intrépides au feu, les médecins prodiguaient à leurs blessés et à leurs malades les soins empressés d'un dévouement sans bornes et de toutes les heures, trouvant à l'occasion le mot qui fait supporter la fatigue et adoucit la souffrance, médecins de l'âme autant que du corps.

Voici le Dr Le Marc'hadour, un spécialiste parisien des plus réputés, plusieurs fois cité à l'ordre du jour, la première fois, le 3 décembre 1914, en ces termes : « Officier d'un zèle et d'un dévouement remarquables, n'a pas cessé de donner au combat l'exemple d'un sang-froid et d'un dévouement inlassables [1]. »

Il était au pont de Dixmude le 10 novembre, au milieu du fracas ininterrompu de la mitraille quand il vit un de ses collègues, le Dr Petit-Dutail-

[1] La seconde citation est du 4 décembre 1915 : « Remarquable par son courage, son activité et sa très haute conscience professionnelle ; a été depuis le commencement de la campagne un conseiller technique précieux pour le commandement dans toutes les questions d'hygiène. Les travaux entrepris sous sa direction ont abouti à l'assainissement de nombreux postes avancés qui seraient devenus sans cela des foyers d'infection pour leur garnison. »

Son nom est populaire parmi les marins. Que de fois il a ragaillardi par sa bonne humeur les hommes qui se présentaient à la visite ! A l'un d'eux notamment, qui ne pouvait invoquer que sa fatigue, il dit : « Qu'est-ce que tu as ?... D'abord tu vas prendre un bon café. » La conversation va son train entre le docteur et le matelot. Finalement, après une pause, le docteur lui dit : « Maintenant, tu es guéri. »

lis, blessé le 3 novembre à Dixmude d'un éclat de shrapnell à la mâchoire, et qui venait à lui, la tête bandée, aussi calme qu'à l'hôpital, et cette conversation s'engage entre les deux hommes : « Que viens-tu faire ici, personne ne t'a demandé. J'ai assez de monde pour assurer le service.

— Je viens me faire tuer avec vous[1]. »

Il ne faut pas négliger non plus le Dr Seguin qui dirigea le service médical de la brigade avec dévouement et compétence; Liffran, médecin accompli; les Drs Taburet et Plouzané, le premier intrépide au feu, le second, évadé de la politique et qui, très dévoué et très attentionné, organisa remarquablement le service des brancardiers et de l'évacuation des blessés[2].

Il convient de citer encore : le Dr Bertrou qui soigna les blessés avec un courage et un dévouement extraordinaire sous le déchaînement des balles et de la mitraille; le médecin principal Bessière : resté le médecin-major du bataillon des fusiliers-marins et auquel l'Officiel décerne ces éloges : « Au front depuis novembre 1914. A toujours fait preuve de brillantes qualités professionnelles jointes à un dévouement et à un courage dignes des plus grands éloges. S'est par-

[1] Le docteur Petit-Dutaillis est un des chirurgiens éminents de Paris, qui se recommande autant par sa grande valeur opératoire que par le dévouement absolu qu'il témoigne à ses malades.

[2] et [3] Les docteurs Le Marc'hadour, Plouzané et Bessière ont été faits officiers de la Légion d'honneur.

ticulièrement distingué à Steenstraate, en décembre 1914 et à Nieuport les 9 et 10 mai 1915[3]. »

Comment oublier le docteur Guillet?

Il avait repris du service à 54 ans. On le voyait dans les tranchées, coiffé de la casquette que portaient ses aînés de 1870, telle que la montre de Neuville dans ses tableaux qui représentent les épisodes de l'année terrible. Dans les marches il s'avançait toujours à pied. Sa figure fine et énergique avait la gravité douce qu'on prête aux saints et aux héros bienfaisants.

Un de ceux qui vécurent à ses côtés les grandes heures de la résistance, nous le représente ainsi le 10 novembre : « Je me rappellerai toujours le docteur Guillet dans la tranchée soignant les blessés et repartant à son ambulance. Au moment de me quitter il me serra la main. Je lui dis : « Vous « partez docteur ? — Oui, me répondit-il. Je ré- « plique : « Ce n'est pas prudent, vous ne ferez pas « 10 mètres, attendez un moment. — Ma vieille « carcasse, ajouta-t-il, ne craint rien et vous verrez « que je passerai. » Je le suivis des yeux parmi la fumée des obus éclatant autour et au-dessus de lui... Enfin je le vis disparaître. Je vis aussi les Boches à la porte de son ambulance presque au même moment[1]... »

Le docteur Guillet avait établi son poste de

[1] Carnet de route de Le G..., officier des équipages de la Flotte.

secours dans une maison située sur la route de Beerst au bord du petit canal.

Quand il rejoint son ambulance, les Boches arrivent baïonnette au canon. Craignant qu'ils massacrent ses blessés, il se place, revolver au poing, devant la porte cochère qui commande l'entrée de son poste de secours, après avoir préposé l'aide-major Chastang à la garde des blessés qui se tiennent dans la cave de la maison.

Voyant que les Allemands vont passer outre, il fait feu sur eux.

Les Allemands répondent par un feu de salve dont la décharge lui enlève l'extrémité de l'oreille. Guillet se réfugie alors dans le grenier où les Allemands le suivent et le bousculent à coups de crosse. Il est blessé au bras.

Chastang s'élance au secours de son chef et empêche de l'écharper.

Le Dr Guillet demeure le prisonnier des Allemands et passe devant une Commission Internationale qui l'acquitte en se basant sur ce qu'il avait rempli son devoir en défendant ses blessés les armes à la main.

L'aide-major Chastang réclame aussitôt l'honneur périlleux d'aller relever les blessés de la brigade sur le champ de bataille. Le lendemain, sa besogne accomplie, il revenait par la route d'Essen, quand il est tué par un shrapnell.

Il avait forcé l'admiration de l'ennemi qui rendit

les honneurs militaires à sa dépouille mortelle.

Ce jeune médecin dort dans le cimetière d'Essen.

Les Drs Lancelin, Carpentier et Lefeuntun ont été blessés au feu en pansant les blessés ; leur courage équivaut à leur dévouement.

Le médecin de 3e classe, Arnoult, s'est acquis une belle page de vaillance dans l'histoire de la brigade. Il s'était déjà signalé pour son dévouement actif et courageux, quand, le 17 décembre 1914, il organise sous le feu une petite ambulance où il sauve d'une mort certaine vingt blessés dont il assure l'évacuation. Bien qu'un obus eût détruit son ambulance, il ne la quitte qu'après s'être assuré qu'il ne restait aucun blessé à soigner.

Il convient de mentionner encore l'aide-major Kervella, de Plougastel-Daoulas, que la guerre enleva à ses études et qui compte encore au bataillon, après avoir participé à toutes les opérations de la brigade. Il faut le voir se rendre avec un mépris total du danger aux postes avancés pour prodiguer ses soins aux blessés. Son chef ayant été tué, Kervella, malgré son jeune âge, le remplaça et sut se montrer à la hauteur de toutes ses fonctions.

C'est le type accompli du médecin guerrier. Ce Breton serait incomparable dans la mêlée pour devenir ensuite inimitable pour les soins à donner

aux blessés. La lance d'Achille guérissait aussi les blessures qu'elle avait faites.

VIII

A côté des médecins, il convient de placer les deux aumôniers de la brigade, les abbés Le Helloco et Touchard. Le premier fut blessé et laissé pour mort sur le terrain par une patrouille allemande qui avait réussi à se faufiler dans Dixmude.

L'abbé Pouchard a été le 1er février 1915, l'objet de cette belle citation : « Resté seul aumônier de la brigade, a toujours montré le plus grand courage et le plus grand dévouement à secourir les blessés jusque sous le feu de l'ennemi. »

D'une haute culture et d'un allant parfait, l'abbé Pouchard se montra constamment un homme d'esprit, et sut, à l'occasion, subir sans se plaindre, avec une bonne humeur constante, le feu roulant des plaisanteries un peu gaillardes qui servaient parfois de piment aux repas lacédémoniens du mess des officiers.

CHAPITRE III

AMITIÉS ET FRATERNITÉS MILITAIRES

Avant de parler des sous-officiers et des marins de la brigade, je ne puis résister au désir de représenter l'union touchante qui régnait entre les officiers et les hommes. L'obéissance des marins, volontaire et consentie, ne connaissait pas de restriction parce qu'ils sentaient que leurs officiers étaient les plus dignes. Lors du séjour de la brigade dans le camp retranché de Paris, et, plus tard, à Dixmude, on vit ces derniers manger aux escouades. Le capitaine et le lieutenant en premier mangeaient à la 1re escouade de la 1re section de la compagnie.

Le deuxième lieutenant s'attablait à la 1re escouade de la 4e section.

A l'heure du coucher, les officiers, dédaigneux des cantonnements particuliers, dormaient à côté de leurs hommes.

En marche, dans les dépôts, et, plus tard, pendant la retraite de Gand, ils prenaient le devant des colonnes et allaient à pied, amiral en tête.

Ce régime égalitaire a, comme aussi la solidarité

des souffrances et des périls affrontés en commun, fortifié encore le lien moral puissant qui les unissait.

On se croyait revenu aux traditions des armées de la première Révolution et aux fraternités militaires de cette époque.

En parlant d'elles, le général Foy a pu écrire : « Ce sont la touchante alliance des chefs avec les soldats, la paternité des capitaines, la simplicité des lieutenants et sous-lieutenants, la communauté affectueuse des souffrances qui ont fait la force de nos armées de la Révolution. »

Les officiers ressentaient toute l'amertume de la souffrance de leurs hommes, comme si elle leur était personnelle.

Leur autorité se faisait douce et affectueuse. Plus d'un a pleuré ses soldats en manifestant la douleur d'un père qui assiste à l'amputation des siens.

C'est l'enseigne Tarrade qui refuse le brancard unique réservé à un soldat qu'il juge plus sérieusement atteint que lui. C'est le quartier-maître canonnier Courrot, Pierre-Raymond, du 2e régiment, ce volontaire pour toutes les missions périlleuses, qui se porte, au péril de sa vie, au secours d'un de ses hommes, mortellement blessé dans le poste d'écoute, à 25 mètres du poste ennemi[1].

[1] 2265 Libourne. Cité à l'ordre de la brigade.

C'est Blain Paul, premier-maître fusilier, serviteur d'élite, qui s'est battu partout depuis le début des opérations. Il est blessé pour la seconde fois et grièvement le 13 mars 1915, à la fois à l'œil et à la main droite et refuse d'être évacué de la tranchée pour ne pas exposer les hommes chargés de le transporter. Il montre un admirable courage, malgré les souffrances atroces qu'il endure. Ce n'est que quatre heures après qu'il est évacué, à la nuit tombante [1].

On a cité à l'ordre de la brigade le quartier-maître fusilier Gomet, Joseph, qui, à Dixmude, et, une deuxième fois, le 26 mars 1915, a refusé de se laisser panser avant qu'on ne se soit occupé des hommes de son escouade, blessés et tués [2].

Même abnégation chez le soldat :

Talibart François, blessé le 15 août 1915 par un éclat d'obus, étant à son poste de veille à la tranchée, refuse de se laisser emporter sur un brancard pour laisser sa place à d'autres. Malgré une blessure à la tête et un bras fracturé, il se rend seul au poste de secours, faisant par son énergie surhumaine l'admiration de ses chefs et de ses camarades [3].

Toulan avait l'habitude de réparer la ligne télégraphique sous les plus violents bombardements.

[1] 3706 B.

[2] 34225. S. B.

[3] Fusilier breveté 34699/1.

Il est blessé un jour à son poste et donne l'exemple de la plus belle abnégation en disant : « Je suis touché, ne vous occupez pas de moi, mais allez ramasser mon camarade qui est tombé[1]. »

Le deuxième maître de manœuvre, Le Chevalier, Ludovic, est blessé le 19 octobre 1914, et ramène, malgré sa blessure, un homme de la 4e compagnie, blessé à la jambe et qui ne pouvait se déplacer seul[2].

La ferme où était cantonnée sa compagnie ayant été bombardée, le quartier-maître mécanicien Georges Meleder, bien qu'étant blessé lui-même, est resté pour soigner un camarade. Il tente à ce moment d'éteindre un commencement d'incendie. Blessé une deuxième fois, il ne quitte la ferme qu'après s'être assuré que son personnel l'avait évacuée[3].

Le second-maître mécanicien Le Pite est un modèle de courage et d'énergie. La tête traversée par une balle, il se dirige vers son lieutenant et lui dit : « Lieutenant, je suis content de mourir avec vous[4]. »

Et, comme les marins rendaient au centuple à leurs chefs l'affection et le dévouement qu'ils leur témoignaient ! La liste est longue de ceux qui, au

[1] Matelot mécanicien 93630/2.

[2] 8082 Lannion, de la 1re compagnie, du 2e régiment.

[3] 21323/3.

[4] 19203/3.

péril ou au prix de leur vie, ont porté secours à leurs officiers blessés.

Voici le cycliste de bataillon Gouinguenet qui ramène à Dixmude le corps du commandant Jeanniot.

Simon, Ange, signalé pour son mépris du danger, est allé chercher sous le feu le corps de son chef de section tué le 16 décembre 1914 [1].

Dubuis, François, du 2e régiment, se signale le 17 décembre en portant sous le feu vers le poste son lieutenant blessé [2].

Le premier-maître fusilier Bardouil [3], sujet d'élite, sauve son lieutenant à Dixmude, tandis que le second-maître mécanicien Echivard, Lucien, ramène du feu sur ses épaules son lieutenant blessé grièvement et doit parcourir ainsi sous les balles plusieurs centaines de mètres.

A Dixmude, au cours du combat du 3 novembre, ayant vu tomber son chef d'escouade, qui venait d'avoir les jambes traversées par une balle, Perrot, Jean, inscrit à Paimpol, du 2e régiment, s'est porté à son secours, l'a chargé sur ses épaules et porté dans les lignes françaises sous le feu violent de l'ennemi.

Lisez maintenant cette citation consacrée à Moy,

[1] G. O. 2078.

[2] 58173-5.

[3] 2275 L.

Jean, matelot sans spécialité du 1er régiment : « toujours simplement et tranquillement brave. Au cours d'un combat, voyant son capitaine tomber grièvement blessé, s'est précipité vers lui, malgré ses ordres, pour lui porter secours en traversant un terrain balayé par les mitrailleuses ennemies. A été tué en accomplissant ce bel acte de courage. Avait déjà précédemment risqué sa vie pour porter secours à un officier blessé [1]. »

[1] 105675/2, tous cités à l'ordre du jour du régiment ou de la brigade.

Les Archives de la brigade mentionnent d'autres actes nombreux de dévouement :

Le Moigne Yves, matelot sans spécialité 20504/2. A pris part aux opérations de Dixmude, de Streenstrate et a, dans des circonstances difficiles, ramené son capitaine blessé. Blessé le 29 mars 1915.

Guichet, Marcel, 12170/4. Excellent patrouilleur. Blessé le 8 novembre 1915 ; a aidé à ramasser sous des feux de salve son chef de patrouille blessé devant les lignes ennemies.

Hellégouars, Achille, S. H. R. 1er bataillon, 20925/3. Brave et adroit. Est allé chercher sous la mitraille le corps de son capitaine tué. A été blessé à son poste de veille.

Audrain, Eugène, 1722, S. O. M. 3e S. S. Le 25 octobre a ramené seul jusqu'à l'ambulance sous un violent bombardement le second-maître Jaffré, grièvement blessé aux cuisses. Blessé à Dixmude le 10 novembre.

Jacq, Jean, matelot sans spécialité 6119 M. O. A pris part aux opérations de Dixmude et de Streenstrate et a, dans les circonstances difficiles, ramené son capitaine blessé. Blessé le 6 novembre.

Le Guen, Louis, inscrit à Paimpol, n° 50041, domicilié à Loguivy en Ploubazlanec, a, à Dixmude, au cours d'un combat, sauvé le lieutenant de vaisseau Éno, grièvement blessé, en se portant à son secours avec quelques camarades sous un violent bombardement.

Madic, André, sans spécialité 6020 C. C. S'est toujours signalé par son courage et son sang-froid, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Au cours d'une patrouille a aidé, sous le feu violent de l'ennemi, à ramener dans nos lignes son chef de patrouille, grièvement blessé.

Corvec, Henri, 6744, Aud. matelot sans spécialité. A donné des

La camaraderie de combat la plus affectueuse et la plus étroite unit entre eux les marins de la brigade.

Le quartier-maître fusilier Grall, Albert, qui, blessé le 25 octobre à Dixmude, a montré, dit la citation, en toutes circonstances beaucoup de courage. Le 9 mai, sous un fort bombardement s'est porté de lui-même au secours de camarades blessés[1].

Blessé, le matelot fusilier breveté, Cosquer Jean, de Treffiagat, en portant secours à un camarade, grièvement atteint[2]!

Moins heureux, Paillet, Jean, est tué en se portant au secours d'un blessé[3].

Tué également, en accomplissant son acte de dévouement, Dhémin, Léon, qui s'est offert spontanément pour transporter en terrain découvert et sous un violent bombardement, un blessé d'une compagnie autre que la sienne[4]!

L'apprenti marin Rou, Lazare-Jacques, est assez grièvement blessé d'une vingtaine d'éclats d'obus le 26 décembre 1914, en portant un chasseur à pied[5].

On peut leur appliquer l'épitaphe que les Athé-

preuves de son courage en ramenant à l'abri un camarade mortellement blessé à côté de lui.

[1] 91397/2.

[2] 8055-Q.

[3] 5425 M. O.

[4] 39948/1. Cité à l'ordre de la division.

[5] 59880/5.

niens inscrivaient sur les tombes des héros grecs : « Ils furent unis dans le combat et dans l'amitié ! »

Quel contraste entre ces actes de dévouement et l'attitude souvent cruelle et inhumaine des Boches envers leurs camarades.

On cite ce mot du général Von Bulow, à Reims, devant l'abbé A..., secrétaire particulier de l'archevêque, pris comme otage par les Allemands et devenu plus tard un des deux aumôniers de la brigade : « Je détruirai Reims, si on touche à un seul de mes hommes. La vie d'un soldat allemand vaut plus que celle de vos 100.000 cochons[1]. »

Ce fatras des mots s'est évanoui devant la réalité.

Dans une lettre adressée à M. Ch. S..., courtier maritime à Morlaix, le matelot Grandjean raconte cette anecdote[2] :

« Le lendemain de la bataille, un parlementaire allemand est venu dans nos lignes : il demandait une trêve pour enterrer leurs morts. Cette demande lui ayant été accordée, les brancardiers se sont mis à l'œuvre. Nous avons été témoins d'un acte de sauvagerie de leur part. Au milieu de la plaine se trouvait un blessé qui, toute la nuit, avait hurlé de douleur ; nous pensions que ses camarades allaient le ramasser, mais, pas du tout, ils l'ont simplement achevé. »

[1] Récit du docteur P..., médecin de 1re classe de réserve.

[2] Matelot sans spécialité 3439/60. « Excellent soldat, a fait son devoir avec entrain et courage depuis le début de la campagne. »

CHAPITRE IV

OFFICIERS-MARINIERS, QUARTIERS-MAITRES ET MATELOTS

I. Les gradés. — II. Les hommes. — III. Les héroïques. — IV. Horace est dépassé. — V. Les amants du péril. — VI. Blessés qui continuent à combattre. — VII. Les stoïques. — VIII. Les revenants. — IX. Les héros fraternels.

I

Ils avaient de qui tenir les gradés qui prirent le commandement des sections et des escouades.

Notre corps de maistrance a toujours fait l'admiration de l'étranger. On raconte qu'en 1871, quand vint l'heure de l'évacuation du fort de Montrouge, fixée par les conventions, un officier prussien attendait à la tête de son détachement que le fort fût évacué pour y entrer à son tour, grave, raide, empesé, l'air froid et méprisant. Au moment où les derniers marins passaient par la poterne, ses lèvres, dédaigneusement plissées, eurent comme un sourire de satisfaction. Un vieux quartier-maître s'en aperçut, un de ces vieux loups de mer, qui n'ont jamais eu peur. Il

alla droit à l'Allemand, et d'une voix vibrante : « Ne riez pas au moins ! » dit-il en serrant les poings. L'officier comprit sa faute, sa figure devint sérieuse. « Rire de vous, je ne le voudrais point, répondit-il aussitôt avec la courtoisie la plus parfaite, je songe plutôt à vous admirer ![1] »

Les Bôches de 1914, comme leurs aînés, ont dû admirer à leur tour les marins qui leur en firent voir de rudes. Les lettres et les carnets de nos fusilliers attestent tous la terreur qu'ils surent inspirer à leurs ennemis.

L'un écrit à sa grand'mère :

« Ils ont une peur atroce des marins fusiliers, les *monstres marins* ou *diables bleus*[2]. »

Un autre, qui a été vingt-quatre heures au repos à Dunkerque, écrit à son père, à la date du 28 novembre 1914 : « Nous avons donc, après trente-cinq heures de marche et une nuit de bon repos repris notre destination première. Le général d'Urbal réclamait ses « sauvages habillés en « marins », noms donnés par les Boches qui n'en reviennent pas d'être si rudement houspillés. Ils ont la terreur du pompon rouge. Je suis donc très heureux d'être de cette brigade composée en général de noirs, marins, zouaves et coloniaux,

[1] Louis Lande. Les fusiliers-marins. *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1871.

[2] Correspondance de Joseph Le G..., de Plougastel-Daoulas.

tous des lapins que les Boches n'auront pas[1]. »

Quand on parcourt les registres où sont inscrites les citations accordées aux gradés des deux régiments on en trouve à la douzaine qui sont libellées d'une façon identique : « Excellent serviteur, brave et énergique, discipliné et consciencieux. A toujours montré le bon exemple aux jeunes et exercé sur eux la meilleure influence. »

Dans la Marine, ce type de sous-officier est tiré à des milliers d'exemplaires.

Parfois les citations offrent des variantes comme celle-ci : « endurant et courageux, calme dans le danger, aimé de ses hommes »; ou bien, on souligne leur esprit d'initiative :

« Son chef de section ayant été tué le 10 novembre, a pris le commandement de sa section, a réussi par son initiative intelligente à libérer un assez grand nombre de marins qui avaient été faits prisonniers par l'ennemi[2]. »

On les voit toujours à la tête de leurs hommes :

« A fait preuve de beaucoup de bravoure et d'énergie au cours des opérations contre Saint-Georges. A participé à l'attaque du village dans lequel il est entré le premier en entraînant brillamment ses hommes[3]. »

[1] Correspondance du fusilier parisien breveté cycliste A. G..., du 1er régiment, disparu.

[2] Gouézou, Francisque, maître-fusilier temporaire, 8193 Bis.

[3] Cévaër, Yves, 1591, L. 2e régiment.

Ils savent se raidir contre les obstacles et dominer le danger. La volonté devient chez un Penduff une puissance, et, le dévouement, un besoin : « Pendant le bombardement du 28, alors qu'un bout de tranchée s'était écroulé, s'est précipité, malgré des feux de salve allemands, pour refaire un mur de sacs de terre et permettre l'évacuation des blessés tombés derrière pendant ces opérations. Il a été renversé et s'est luxé le genou. Cependant il a continué son service aux tranchées malgré la gêne occasionnée par son genou enflé[1]. »

C'est Danzé, Henri, qui atteint les sommets de l'héroïsme : « A fait preuve de sang-froid et de courage sous les bombardements les plus violents. A montré les plus belles qualités de soldat, en particulier le 9 mai. A traversé par trois fois les zones battues par un feu violent[2]. »

Parfois la citation, malheureusement insuffisante, néglige des faits qui gagneraient comme ceux-ci à être exposés et connus :

« Officier marinier de la plus grande énergie et chef de section remarquable. A participé à toutes les opérations de la brigade; occupant avec sa section une position récemment conquise et très violemment bombardée par l'ennemi en vue d'une contre-attaque, a tenu jusqu'à la dernière extré-

[1] Penduff, François, second-maître clairon, 6096 M. O.

[2] Danzé, Henri, second-maître fusilier prov. 97966.2.

mité. A été blessé. A un de ses hommes qui lui disait : « Nous allons nous faire zigouiller », a répondu : « Mes garçons, nous sommes là pour « ça[1]. »

En terminant cette énumération nécessairement incomplète, je veux citer le premier-maître de timonerie Monguérard, connu par sa merveilleuse ardeur de courage et qui, après s'être couvert de gloire à la brigade, obtint de rester au bataillon. Ce vaillant officier a reçu récemment le coup mortel sur le front de Nieuport.

L'*Officiel* reproduit ainsi sa citation à l'ordre de l'armée : « Monguérard, premier-maître de timonerie au détachement des fusiliers-marins : officier marinier de la plus haute valeur, chef de section hors pair. Venu sur ses vives instances au front, d'où sa spécialité, son âge et sa situation de famille semblaient l'éloigner, avait su s'y distinguer entre tous par ses hautes vertus morales et guerrières. Il inspirait une confiance absolue à ses hommes qui l'auraient suivi jusqu'au bout. Déjà médaillé militaire pour fait de guerre en Chine, puis décoré de la Légion d'honneur pour sa belle conduite au front, est tombé mortellement atteint le 17 mai au moment où il venait de prendre les dispositions les plus judicieuses pour assurer la

[1] Il s'agit du premier-maître fusilier Robic, Jean, du 2e bataillon du 1er régiment. Termes de la proposition faite le 17 mai 1915, par le capitaine de frégate, commandant le 2e bataillon. Archives de la brigade.

veille et la défense sous une violente concentration d'artillerie[1]. »

II

Pendant près d'un mois, les marins ont tenu à Dixmude sous un déluge de fer et de feu.

[1] Après sa mort, on a trouvé sur lui son testament de soldat qui est ainsi libellé :

« A ceux qui me liront :

« Si j'ai le très grand honneur de tomber pour mon pays, je mourrai content. Si ce petit billet tombe entre des mains amies, prévenir ma chère femme et mes quatre enfants que je suis mort en soldat, pour mon pays, pour la France immortelle, pour la jeune génération, en un mot.

« Nous devons vaincre, nous vaincrons.

« Je serai mort en croyant à Dieu. Haut les cœurs. Pour Dieu, pour la Patrie. »

L. MONGUÉRARD.

1er août 1915. 1er régiment de marins, 1re compagnie, secteur 130.

Monguérard était parfois d'une extrême témérité.

Son ancien capitaine, le lieutenant de vaisseau M..., avec lequel il entretenait une correspondance, s'efforçait de modérer sa bouillante ardeur.

Monguérard lui adressa, le 10 janvier 1916, la lettre suivante :

« Ma section a reçu pas mal de coups et de secousses ces jours derniers. J'ai eu des pertes, c'est vrai, mais les maudits en face de nous, ont reçu quelque chose pour leur rhume. Je crois que je vais être recité pour l'affaire de mon petit poste d'avant-hier. Je suis heureux parce que j'ai la satisfaction du devoir accompli et, capitaine, je suis vos conseils qui sont dictés par le cœur d'un bon chef doublé d'un bon Français. Je vous promets de ne pas faire de folie, d'imprudence, comme vous le dites si bien. Et pourtant je suis certain que vous m'auriez encore grondé pour ces jours derniers, si vous aviez été parmi nous. Pourtant, il fallait bien que je retrouve ma montre que j'avais perdue dans les fils de fer et que je n'ai pas retrouvée — les gredins ils me la payeront... quand j'aurai marié mon enfant, car, il faut vous le dire, capitaine, que je compte aller en permission vers fin février pour faire plaisir à cette jeunesse. »

L'un d'eux écrit : « Du 20 octobre au 10 novembre, notre poste était toujours sur la route de Woomen et le cimetière et l'on recevait quelque chose comme marmites. Un jour, dans l'espace d'une heure, je comptais cinquante marmites de 280 qui tombaient autour d'une tranchée de 20 mètres de longueur ; tous les jours les escouades déclinaient, il y en avait réduites à cinq et six hommes, la ville était toute incendiée[1]. »

Près du cimetière et dans le cimetière où s'accrocha longtemps l'un des éléments importants de la défense « l'atmosphère était irrespirable, les détonations vous ébranlaient le cerveau, les cadavres de toutes sortes étaient éventrés par les obus, de même que les tombes du cimetière se défonçaient. Aussi, par moments, on se pinçait les narines et la tête devenait lourde, mais ce qui faisait plaisir, *la dizaine marchait à souhait*[2]. »

A propos du truc de la *dizaine*, l'officier des équipages Le G... donne l'explication suivante :

« Le tir impressionnait mes hommes, une idée me vint en tête; quoique j'eusse les nerfs tendus moi-même, je me mis à compter les coups à haute voix et faisais répéter la dizaine à haute voix par les hommes. On continua ce manège jusqu'à 17 heures. Je ne croyais pas ce truc si bon, les hommes répétaient la dizaine à pleins

[1] Carnet de route de Cosquer, Jean, de Treffiagat.

[2] Carnet de route de l'officier des équipages Le G...

poumons, je voyais le moral se raffermir de minute en minute[1]. »

Le marmitage n'allait pas seul. A certains jours, il se compliquait d'un vrai déluge de balles.

Le 26 octobre, le quartier-maître P... de Vannes, écrit sur son carnet : « Dessus, dessous, derrière, la gerbe mortelle m'a englobé tout entière, pas le moindre grain de plomb ne m'a effleuré. On dit quelquefois en manière de plaisanterie, passer à travers les gouttes de pluie. Eh bien! il y avait pour moi la même impossibilité matérielle à ce que je ne fusse point touché qu'à éviter l'eau de pluie en courant... »

Voyons maintenant, dans la nudité de leur naturel et la simplicité de leur cœur, ces hommes qui affrontent tous les nobles périls en se montrant constamment supérieurs au devoir.

En leur compagnie nous allons parcourir toute la gamme de l'héroïsme et rencontrer toutes les formes du courage, de l'énergie, de la vertu, du désintéressement sans cesse aiguillonnés par le patriotisme le plus pur et dominés par le mépris absolu de la mort.

III

On hésite à citer des noms. Il faudrait les énumérer tous. Plus de 4.000 citations à l'ordre du

[1] Carnet de l'officier des équipages Le G...

jour allèrent à la brigade dont les officiers et marins obtinrent environ 800 croix de la Légion d'honneur et médailles militaires.

Un beau soldat, Drouglazet, obtient cette citation laconique qui en dit long : « Très belle attitude au combat du 9 mai, modèle de soldat, solide au poste et que rien n'émeut[1]. »

Très courageux, Loubatié, de Quimper, gymnaste renommé, qui, le 21 octobre, reçut 22 éclats d'obus dans le corps, en assurant la liaison entre sa compagnie et le capitaine de frégate de Kerros, commandant son bataillon.

Lors de l'attaque d'une tranchée, Cussonneau, combat avec un courage poussé jusqu'à la témérité, recevant 4 blessures dont l'une a aboli la vision de l'œil gauche. Néanmoins il continue de se montrer à la brigade plein d'ardeur guerrière[2].

Voici Coquil, Édouard, « chargé à plusieurs reprises de missions périlleuses et qui les a exécutées avec le plus grand sang-froid. Désigné le 10 novembre pour aller incendier le moulin de Dixmude sous le bombardement et sous les balles, il a traversé la rivière, a exécuté sa mission et n'est revenu qu'après s'être bien rendu compte que les flammes avaient entièrement embrasé le

[1] Drouglazet, Guillaume, fusilier auxiliaire 3982/C. C.

[2] Canonnier breveté 20566/3.

moulin. Il a été tué le 10 mai, après avoir brillamment pris part à l'assaut[1] ».

Ringebrach traverse une rivière à la nage pour rechercher le trépied de sa mitrailleuse dans les lignes ennemies. Il réussit à le rapporter et aide plusieurs blessés à rentrer dans nos lignes[2].

Mort des suites de sa blessure, Goron, Charles, qui, le 4 août, la jambe droite brisée par un éclat d'obus, encourage ses camarades qui s'empressent autour de lui, et pousse un cri vibrant de « Vive la France » au moment où les brancardiers l'emportent en arrière de la tranchée[3] !

Mort aussi Turco, Joseph, d'Alger, qui, glorieusement atteint d'un éclat d'obus au cours d'un violent bombardement a eu l'énergie de s'écrier avant de mourir : « Vengez-moi, capitaine, et, Vive la France ! »

Voici maintenant Belbéoch, Henri, de Douarnenez, qui n'hésite pas, dans une circonstance critique, à monter sur la tranchée pour faire un signal à bras qui sauve la vie et la liberté d'un grand nombre de camarades faits prisonniers[4].

Voici encore les hommes de la mort certaine et

[1] Matelot sans spécialité 8107/Q.

[2] Matelot fusilier breveté 53886/5.

[3] Matelot sans spécialité 11327/4.

[4] Timonier breveté, 41117/D. O. de la compagnie des mitrailleuses.

qui font délibérément, à leur pays, le sacrifice de leur vie.

Foissotte, Auguste, va occuper un poste très dangereux où huit de ses camarades avaient été tués ; il y est tué à son tour[1].

Larsonneur, du Conquet, est plus heureux.

Le 22 décembre 1915, à 200 mètres des Allemands, un quartier-maître est tué en portant un ordre urgent. Le commandant de Kerros avise Larsonneur et lui dit : « Tu vas aller porter cet ordre au capitaine. » Il se précipite et il échappe à la mort. Dans une lettre, il s'exprime ainsi : « Je suis arrivé avec beaucoup de peine. En partant, je disais à mes camarades : adieu, jamais plus vous ne me verrez ; mais j'avais ma mission à remplir et je me disais toujours à moi-même, « j'ai cent hommes avant moi et la vie de ces cent hommes vaut plus que la mienne. »

Les échos du front nous ont apporté le récit des exploits d'Yvon Nicolas, cité pour sa très belle conduite au feu à Dixmude. Plus tard, à Saint-George, il a hissé sa mitrailleuse sur des sacs à terre, dans un endroit très exposé, et a détruit la plus grande partie des Allemands qui se trouvaient devant lui, a mis les autres en fuite, contribuant ainsi efficacement à la prise du village et permettant à un peloton de chasseurs cyclistes de pénétrer

[1] Matelot sans spécialité 59579/5, tué le 9 mai 1915.

dans une maison, point d'appui de la droite ennemie. Ce jeune marin, illuminé de gloire, apparaît comme la crête d'argent d'une vague d'héroïsme [1].

Il est digne de notre admiration aussi le fusilier Primot qui, le 10 novembre, met sa mitrailleuse en batterie dans la maison du gardien du cimetière de Dixmude. Quatre sections d'Allemands s'avançaient.

Il en fauche trois. Pour cet exploit, il reçoit la médaille militaire. Quand l'amiral la lui épingle sur la poitrine, il lui demande : « Eh bien, tu es content? » Primot répond : « C'est le vieux surtout qui sera content [2]. »

En mars 1915, un matelot du nom de Marius, de la 7e compagnie du 2e régiment, au cours d'une attaque en rase campagne, se trouve en face d'un officier supérieur allemand. Marius s'élance sur lui en lui criant de se rendre. Mais l'officier se défend avec son sabre. Comme Marius a dû abandonner son fusil absolument hors d'usage, il se bat contre l'Allemand, d'abord à coups de couteau, puis, le couteau se refermant toujours, il le jette et continue de se battre à coups de poing et de pied. Ce combat singulier durait depuis cinq minutes, lorsque d'autres marins, attirés par les cris,

[1] Q. M. fusilier 10786/2, médaille militaire. *Officiel* du 31 janvier 1915.

[2] Récit du capitaine G. de la 7e compagnie du 2e régiment.

arrivent à son secours et l'officier allemand est désarmé et fait prisonnier. Marius est promu quartier-maître pour cet exploit [1].

Au cours d'une attaque, le 9 mai 1915, un quartier-maître dont le nom n'a pas été conservé s'est élancé en courant sur deux mitrailleuses allemandes qui défendaient une tranchée prise par les Allemands ; il les saisit, une de chaque main, en les écartant pour empêcher le tir, malgré les efforts des servants ennemis pour s'en servir. Grâce au courage et au sang-froid de ce quartier-maître, la tranchée fut reprise, sans pertes ou à peu près, par les marins qui s'y établirent après avoir fait prisonniers les Allemands qui l'occupaient. Cette tranchée avait été précédemment évacuée par des troupes d'infanterie [2].

IV

On a accordé une citation élogieuse à Quinquis, Jean, qui s'est distingué à plusieurs reprises par son sang-froid et sa belle conduite au feu. Le 7 octobre, envoyé en reconnaissance avec six hommes, il a tenu en respect — le temps de faire

[1] Récit du matelot fusilier Henry, Vincent, inscrit à Paimpol. Nous n'avons pas pu l'identifier. C'était sans doute l'un de ses prénoms ou un surnom.

[2] Récit du même matelot fusilier.

prévenir son capitaine placé à 1.200 mètres en arrière — une avant-garde ennemie de quarante hommes et a rallié son bataillon en arrière [1].

Le 25 octobre 1914, les Allemands avaient réussi à s'infiltrer dans Dixmude et à y prendre pied.

Ils en furent presqu'aussitôt chassés.

Dans la matinée du 26, une vingtaine de soldats boches qui étaient parvenus à se cacher dans une maison, furent faits prisonniers grâce au matelot clairon Chopin. A genoux au milieu de la rue, le fusil en joue et prêt à tirer sur le premier qui se montrerait, ce matelot intrépide parvint à tenir l'ennemi en respect jusqu'à l'arrivée de son capitaine de compagnie qui accourut suivi de sept ou huit hommes et parvint à s'emparer des Allemands. Chopin fut proposé pour la médaille militaire et le 15 novembre suivant il trouva une mort glorieuse en se portant au secours de son lieutenant blessé [2].

Voici maintenant Guibert, Léon, qui, après avoir assisté à tous les combats de la brigade, fait à Bixschote avec deux camarades dix-sept prisonniers, et Malfay, Jean-Baptiste, toujours prêt à marcher dans les expéditions dangereuses, qui fait à lui

[1] Deuxième maître fusilier temporaire 12599/B.

[2] Récit de Joseph Rolland, de Plougastel-Daoulas, mobilisé comme fusilier breveté.

seul, le 17 décembre 1914, neuf prisonniers à Steenstraate, dans un boyau[1 et 2].

Cité encore à l'ordre du jour de la brigade, le matelot gabier Priol Clet, d'Audierne, qui s'offre pour une reconnaissance périlleuse dans les lignes ennemies. Cette reconnaissance ayant été attaquée par un fort détachement, il en est resté le seul survivant, et, bien que blessé, il s'est retiré dans une tranchée voisine où il a tenu l'ennemi en respect jusqu'à la nuit. Il a rejoint alors sa compagnie en traversant un canal à la nage.

Ces héros ne sont-ils pas dignes de ceux que nous montre le grand Corneille ?

V

Il est des gradés et des soldats qui, accourant au bruit du canon ou de la fusillade, viennent d'eux-mêmes combattre, quand rien ne les y obligeait.

On peut citer deux seconds-maîtres de mousqueterie, Taro, Joseph et Larant, Eugène, qui, au moment d'une attaque, viennent se mettre en première ligne quoique leur poste leur permît de rester en arrière[3].

A l'imitation de ces chefs valeureux, on voit Robert, Henri, cité à l'ordre de l'armée, d'un cou-

[1] Matelot sans spécialité 2149/I. R.

[2] Fusilier breveté, 1242/B. O.

[3] 6027 B et 90334/2.

rage et d'un dévouement à toute épreuve, qui, envoyé sur la ligne de feu pendant l'attaque du 17 décembre 1914, trouve sa compagnie fortement engagée, rend son message, fait le coup de feu à côté de l'officier des équipages qui commande la section et qui est tué, rapporte ses jumelles, son revolver et ses papiers [1].

VI

Très brave et plein de sang-froid, Dantec, Arthur, qui, bien que blessé le 9 mai, tient à rester à son poste jusqu'à la fin de l'attaque [2].

Que de courage dans l'acte de Kérousec, François, qui « ayant eu un doigt coupé au cours d'un violent bombardement est resté à son poste et a continué à faire son service en première ligne jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre formel d'aller se faire panser [3] !

Le matelot sans spécialité Boitin, Eugène, du 1er régiment de fusiliers-marins, a été cité à l'ordre de l'armée et proposé pour la médaille militaire : « blessé sérieusement au cours d'un bombardement, a ramassé son fusil et s'est reporté au parapet, prêt à recevoir l'ennemi ».

[1] 36779/1.

[2] Matelot sans spécialité 4509/L.

[3] 92437/2, citation à l'ordre de la division du 22 novembre 1915.

Le général G. Ronquerol, cite à l'ordre de la division le matelot-fusilier breveté Perrot : « Le 10 novembre, resté seul debout de toute son escouade, a continué de tirer et ne s'est replié que sur ordre. Blessé dans cette affaire[1]. »

Je ne saurais oublier le fusilier auxiliaire André, Joseph, blessé le 9 mai à Lombartzyde. « En sentinelle double devant le fortin au moment de l'attaque, un obus lui casse la jambe ; il reste à son poste, refuse l'assistance et rentre en rempant. » (12688/B).

Que dire du quartier-maître mécanicien Marchand, Honoré, qui, dans la nuit du 25 au 26 octobre, pendant un assaut à la baïonnette, reçoit une balle revolver dans le bras et un coup de sabre-baïonnette dans l'aine ? Sous l'effet de la douleur, son premier mouvement le porte à rallier le poste de secours. Il fait quelques pas dans cette direction, mais soudain, se retourne en disant : « non, il faut que j'amoche celui-là. » Et, d'un coup de baïonnette, il crève la poitrine du sous-officier allemand qui l'a blessé, le cloue à terre, prend le sabre-baïonnette qui lui a perforé l'aine et le mettant sous son bras, part, en disant : « Maintenant je puis m'en aller. »

Dans la suite, ce brave quartier-maître fut encore blessé deux fois.

[1] Inscrit à Paimpol n° 50485. Domicilié à Plounez (Côtes-du-Nord).

VII

Kerdraon, Michel, étant en sentinelle avancée, est blessé grièvement le 20 septembre 1915 ; il refuse tout secours pour rentrer dans sa tranchée et meurt des suites de ses blessures[1].

Fortement contusionné le 7 juin 1915 par un éclat d'obus, Barbier, Kuillaume, refuse de quitter la tranchée[2].

Bien que blessé, le 9 mai 1915, Kallo, Joachim, contribue à défendre son poste[3].

Le matelot Claquin, Pierre, de Plozévet (Finistère), a reçu la médaille militaire.

Ce matelot sans spécialité, après avoir eu les pieds gelés, est resté pendant sept jours dans la tranchée jusqu'à la relève de sa section. Il a été amputé des cinq orteils du pied droit et de deux du pied gauche[4].

Et cette citation qui est d'un laconisme impressionnant : « Marion, Henri, blessé le 27 décembre. A été à l'attaque quoiqu'ayant les pieds gelés. Est revenu[5]. »

A l'heure de la mort, ils ne désespèrent pas, et,

[1] 10800 3/2, matelot sans spécialité.

[2] 94648/2.

[3] 4153/L.

[4] 10743/2.

[5] Matelot cuisinier 23629/3.

quand la vie s'échappe, ils parlent encore de coups de torchon.

Le 21 octobre 1914, une marmite de 105 tombait à l'hôtel de ville de Dixmude tuant quatre hommes d'une section de la 9e compagnie du 1er régiment et en blessant huit dont le lieutenant de vaisseau Demarquay, atteint à la fois à la tête et à la jambe.

Au nombre des blessés figurent Le Roy, atteint à la jambe, et Le Guen, matelot maître d'hôtel de Lorient. Ce dernier portait sept blessures dont une à la tête, pitoyable à voir.

Ramassés par les brancardiers, ils furent transportés à l'ambulance où Le Roy dit à Le Guen : « Ah ! je crois que nous sommes foutus. » Et Le Guen répond : « T'es fou, on va encore leur foutre sur la gueule[1]. »

Un beau type de vaillance stoïque aussi que Henry, Louis, ce fusilier-marin atteint le 18 juillet 1915 par un éclat de torpille qui lui arrache complètement la jambe droite. Il va mourir à l'ambulance, mais, pendant qu'on l'y transporte, il fait taire sa souffrance et prononce des paroles d'espoir tenace et de confiance[2]. On ne peut lire sans émotion la citation obtenue par Maurice Landry : « Étant porteur d'un pli urgent, en qualité

[1] Récit de l'officier des équipages de la Flotte Le G... de Lorient.

[2] Matelot sans spécialité 7404/Tg.

d'homme de liaison, a été frappé mortellement, a tendu le pli aux marins près de lui en disant : « Pour le capitaine de la 8e compagnie, c'est « urgent. » Puis, a expiré [1]. »

VIII

Voici maintenant les ensevelis qui se dégagent et reviennent prendre leur poste de combat.

Le Cam a eu son chef de section et un matelot tués à ses côtés au cours du bombardement du petit poste où il était de veille. Enseveli d'abord par l'effondrement du parapet, il se dégage et restre bravement à son poste [2].

Le Guégan, Joseph, enseveli le 1er novembre 1915 sous une tranchée culbutée par un obus, se dégage seul et reprend son poste de veilleur avec le plus grand calme [3].

Dans les premiers jours de novembre 1914, à minuit, à droite du pont de Dixmude, un obus de 220 vient s'abattre dans la tranchée où se trouve la 6e compagnie du 2e bataillon. Dix mètres sont bouleversés par l'explosion qui ensevelit neuf hommes, dont un jeune apprenti mécanicien de dix-sept ans. Un seul matelot survit, il n'a pas

[1] Quartier-maître mécanicien 86936/2, cité à l'ordre de l'armée.

[2] Quartier-maître fusilier 98962/2.

[3] 12201/V.

de blessures, mais tout le corps est engagé dans les décombres, sauf la tête qui émerge.

— Souffres-tu ? lui dit-on.

— Non, répond-il, le sourire aux lèvres, mais dépêchez-vous de me sortir d'ici [1].

IX

Les brancardiers se multiplient. On hésite à en citer quelques-uns dans la longue série des dévouements enregistrés sur les registres d'ordres des régiments de la brigade.

Caous, François, est attaché comme brancardier au bataillon depuis la formation de la brigade. Au combat de Melle, il est resté pendant treize heures consécutives sous le feu de l'ennemi à donner des soins aux blessés. Au combat de Beerst et à l'attaque du château de Woomen, près Dixmude, il s'est occupé pendant plusieurs heures à relever des blessés sous le feu de l'ennemi avec un entrain et une bravoure remarquables [2].

Voici Loyer, Pierre, un autre matelot brancardier, qui, grièvement atteint le 10 août 1915, en soignant un blessé, continue à le panser et en soigne un autre avant de se faire soigner lui-même [3].

[1] Récit fait à la caserne de la Pépinière par le second-maître Collobert.

[2] Matelot de 2e classe du 2e régiment 50206/P.

[3] 10821/2.

A citer aussi le matelot bombardier Henri Mugavel, qui, chargé de lancer les bombes Cellerier, s'acquitte parfaitement de sa mission malgré le violent bombardement auquel il est soumis. Blessé à son poste, il ne part se faire soigner que quand lui vient l'ordre formel de ne plus lancer de bombes. Arrivé au poste de commandement, il refuse de se laisser porter sur un brancard, disant de le réserver pour un autre homme plus blessé que lui arrivant par derrière.

Charles Rospach est blessé grièvement à Nieuport au début d'un violent bombardement. Il refuse l'aide de ses camarades en disant : « Je ne veux pas que vous vous fassiez tuer pour moi. »

CHAPITRE V

LES TOUT JEUNES

I. L'école des apprentis-mécaniciens de Lorient. — Quelques détails sur l'école. — II. Dès que la guerre éclate, les apprentis-mécaniciens demandent à partir. — III. Leurs pertes à la brigade. — IV. Sur la route de Beerst à Dixmude. — V. Ce qu'ils écrivent ! Leur âme ! — VI. La mort de Basin. — VII. Le jeune Renou. — VIII. Le Bars, Joseph, un héros breton ! — IX. Simples réflexions.

I

Cette école reçoit des jeunes gens âgés de quinze ans et neuf mois révolus et de moins de dix-sept ans, désireux de faire leur carrière dans la marine ou tout au moins d'y accomplir un certain temps de service en qualité de mécanicien.

On les dénomme « Apprentis-mécaniciens », et ils embrassent l'une des professions d'ajusteurs, tourneurs, forgerons, chaudronniers en fer, chaudronniers en cuivre, fondeurs, mouleurs, tout en recueillant des notions sur la conduite des machines marines.

II

Dès la mobilisation, l'école étant dissoute, tout le personnel a été versé au dépôt des disponibles.

Les apprentis de la première compagnie, qui ont terminé leurs études, sont nommés matelots mécaniciens. Quand l'ordre parvient à Lorient de former un deuxième bataillon de marins, on puise dans ce réservoir les hommes sans distinction de spécialités, à défaut de fusiliers. C'est ainsi que les mécaniciens en font partie, sauf des ajusteurs et des tourneurs, au nombre d'une dizaine.

Le 3e dépôt ayant, de plus, fait appel aux volontaires, 226 apprentis des trois autres compagnies sur 460 se proposent volontairement, mais à cause de leur extrême jeunesse et de leur constitution peu robuste, quinze seulement sont acceptés.

L'âge moyen des apprentis de la 1re compagnie approchait de dix-huit ans et demi. Beaucoup, parmi eux, avaient à peine dix-huit ans.

L'âge moyen des volontaires était de dix-sept ans et trois mois.

III

En août 1914, 155 jeunes apprentis mécaniciens avaient été dirigés sur le camp retranché de Paris.

Au mois de juillet 1915, 23 sont tombés au champ d'honneur, et 76 sont blessés, dont quelques-uns très grièvement.

Veut-on savoir maintenant ce que sont devenus les gradés, moniteurs de l'Ecole qui, quoique mécaniciens, furent désignés comme chefs d'escouades dans les deux régiments de la brigade.

Sur 14, 5 sont tués, 1 est disparu, 1 autre est prisonnier, 7 sont blessés. Tels maîtres, tels élèves !

IV

Nous sommes en Belgique sur la route de Beerst que les troupes de la brigade ont enlevé le 19 octobre, après des pertes sensibles.

Les bataillons se replient sur Dixmude.

Tandis que le 2e régiment était chargé de mener l'attaque de Beerst, le 1er régiment était resté en soutien à Dixmude.

L'officier des équipages de la Flotte, Le G..., qui était au moment de la déclaration de guerre instructeur à l'Ecole des apprentis mécaniciens de Lorient, faisait partie du 1er régiment.

Son carnet de route contient le récit suivant :

« A 10 heures du matin nous quittons les tranchées de réserve et partons en soutien à l'attaque de Beerst. Nos pertes pendant la marche en avant furent très fortes ; nous avancions rapidement quand même.

« On voyait venir en arrière les blessés ; dans le nombre, je reconnus plusieurs de mes apprentis mécaniciens qui riaient en me voyant. Tous criaient : « Ils reculent, Monsieur, on les aura ! »

« Parmi eux, plusieurs sont blessés. Quand je leur demande où ils ont été touchés, ils me répon-

dent : « oh, ce n'est rien » Je vois encore le nommé Sabatier, soutenant son poignet gauche de la main droite et riant comme s'il était sauf. Il se borne à me dire : « les salauds, ils m'ont touché. »

« Mais soudain, j'aperçois une auto : un marin tenait dans ses bras un officier. Je reconnais l'ancien apprenti mécanicien Ray, qui, en m'apercevant, s'écrie, les larmes aux yeux : « Le capitaine « est tué. »

« On eût dit un enfant serrant éperduement son père.

« En effet, le lieutenant de vaisseau Maussion de Condé venait d'être mortellement atteint, à la tête de ses marins. Je vis aussi MM. Perthus, de Roussy et Hébert, tous blessés. »

Quel tableau que celui de cette belle jeunesse dont on peut dire qu'elle surpasse toute attente et à laquelle on peut appliquer le jugement enthousiaste que Napoléon Ier portait à Sainte-Hélène, sur la conduite de ses armées improvisées de 1813 et de 1814 : « Mes jeunes soldats, le courage et l'honneur leur sortaient par tous les pores. »

V

L'un d'eux, Bizet, écrit à M. Durbec, premier maître mécanicien, resté à l'école :

26 mars 1915.

« On commence à se faire à cette vie de cam-

pagne et les bruits qui nous semblaient si étranges, sont maintenant les plus communs et même la tristesse nous surprend quand le silence plane autour de nous. »

Mais Bizet est tué, à Nieuport, le 11 juin 1915, et voici en quels termes le jeune apprenti Velly, Louis, annonce à Durbec, la mort de son pauvre camarade :

Nieuport, 12 juin 1915.

« Malheureusement, tous ne sont plus là, et, du peu qui reste, il en tombe tous les jours. Nous avons perdu, hier, un de nos bons camarades, Bizet; il a été tué sur le coup par une balle dans l'œil, au moment où, par-dessus la tranchée, il tirait sur un Boche qui se laissait voir. Sa mort nous a causé beaucoup de peine à tous qui avions été à l'école avec lui et le considérions comme un excellent camarade.

« La guerre est ainsi, on voit tomber l'un après l'autre ses frères d'armes, cela ne fait qu'augmenter pour ceux qui restent l'impatience de les venger[1]. »

[1] Le général commandant le groupement avait prescrit pour la nuit du 11 au 12 une démonstration dans tous les secteurs. Les zouaves devaient opérer contre la Grande Dune ; les marins devaient attaquer le fortin de la route de Plasschendaele et opérer une forte reconnaissance sur W.

VI

Basin était un petit Breton de Vitré, où sa mère tient un commerce de fruits et de légumes.

Le 17 décembre 1914, le 2e régiment de fusiliers-marins donnait l'assaut aux Boches après une préparation par le 75. Les marins s'élancent d'un bond.

Mais leur élan est brisé par les fils de fer barbelés de l'ennemi que notre bombardement n'avait pu détruire.

On est en plaine et les hommes tombent comme mouches.

Le quartier-maître Dorgère[1], de l'escouade de l'apprenti-mécanicien Basin, est atteint d'une balle et roule à terre.

A ce moment, l'ordre est déjà donné de se replier.

Le quartier-maître appelle Basin qui vole sans hésitation à son secours et le charge sur ses épaules. L'apprenti reçoit dans cette position une balle au poignet droit.

Malgré la souffrance, il continue la route avec son gradé, tout en grommelant : « Sales Boches ! »

[1] Dorgère Georges-Lucien, 26512/1 du 1er régiment de marins. Sa citation porte : « Excellent soldat promu quartier-maître temporaire pour sa belle conduite à Dixmude. Tué glorieusement à la tête de sa section à l'assaut du 17 décembre 1914. »

Vaincu par la douleur, Basin s'affaisse bientôt avec son fardeau. Cependant tous deux réussissent, en rampant, à s'abriter dans un entonnoir creusé par une marmite, près duquel gisent sans mouvement deux autres blessés.

Basin sort un moment de son abri pour ramasser ses camarades qu'il réussit à descendre dans le trou avec l'aide d'un autre apprenti-mécanicien, Camboly.

Sa témérité lui vaut une seconde balle qui l'atteint mortellement au bas de l'abdomen.

Quand il se sent touché, Basin se tourne vers ses camarades : « Essayez de rejoindre les lignes françaises ; pour moi, c'est fini », et il sourit en disant : « Je meurs pour la France. »

Basin succomba à une hémorragie. A la faveur de la nuit, Camboly put ravoir le corps de son ami qu'il ramena dans nos tranchées.

Dans une lettre écrite le 16 juillet au Directeur de l'école de Lorient, M. Vivarès, Camboly remercie ses maîtres des enseignements reçus à l'école et il ajoute : « Quoique très jeunes, nous n'avons jamais manqué à notre devoir, et tous, sans exception, nous nous sommes dépensés avec prodigalité, donnant notre vie, notre sang à la France avec joie. Et vous pouvez être fier de vos apprentis qui se sont bien conduits et continueront à se bien conduire dans l'avenir. »

Et cet adolescent qui a vécu pendant un mois

dans l'enfer de Dixmude et a connu là toutes les émotions dont l'âme humaine est capable, ne peut raconter à son directeur la mort du pauvre Basin, sans ajouter : « C'est cette mort qui m'a le plus impressionné, et, bien souvent, quand j'y pense, je pleure comme un petit gosse[1]. »

VII

C'est à l'attaque de la ferme W... que se signale le jeune apprenti mécanicien Charles Renou, de Paris[2].

Il fut criblé d'éclats d'obus, consistant en plaies superficielles.

Dans la nuit du 10 au 11 mai 1915, le médecin du poste de secours du 2e régiment (celui du 1er régiment étant comble) le soigne et lui enlève les éclats.

Quand il est pansé, il se lève et dit au docteur : « Eh bien, ça colle, monsieur le Docteur, je puis y aller », et il repart pour la ferme W...[3].

VIII

Un petit matelot d'Audierne avait déjà été l'objet

[1] Basin Emile, 25706/1, matelot mécanicien du 1er régiment. « Après avoir porté secours à des camarades, a été blessé mortellement en pansant le quartier-maître Dorgère, le 17 décembre à Steenstraat. Ordre du 20 décembre 1914. »

[2] Matelot fusilier, breveté 100135/2, médaille militaire, 3 fois cité à l'ordre du jour.

[3] Récit du docteur de la Marine qui l'a soigné.

d'une deuxième citation ainsi conçue : « Le Bars, Joseph, 25677-2, matelot mécanicien. A la brigade depuis le début. Jeune matelot d'une bravoure, d'un allant admirable, toujours volontaire pour les missions périlleuses. »

La vie de la brigade touchait à sa fin. Ses jours étaient comptés. Des nécessités militaires imposaient, paraît-il, sa dissolution et les survivants de la courte épopée, où tant d'héroïsme fut dépensé, allaient s'acheminer vers des destinées nouvelles.

Le 1er novembre 1915, la bataille faisait rage non loin de lui. Impatient de se battre encore, Le Bars, s'élança, d'instinct, vers les tranchées d'où partaient les coups de feu. Il fut atteint de deux éclats d'obus, dont l'un le blessa mortellement au poumon.

Transporté à la Panne, il y mourut le 12 novembre.

Les deux lettres qui suivent et qui émanent de son lieutenant en diront plus long sur sa belle fin que tout ce que je pourrais écrire :

6 novembre 1915.

« Madame,

« Veuillez excuser cette lettre, mais j'ai une pénible nouvelle à vous annoncer. Votre fils, Joseph Le Bars, qui avait été grièvement blessé le 1er novembre, est mort des suites de sa blessure à la poitrine, à l'hôpital de la Panne où il avait été

transporté. On a fait l'impossible pour le sauver, aussi bien à la tranchée où je me suis personnellement occupé de lui, et l'ai fait évacuer le premier, dès que cela fut possible, qu'à l'hôpital où il avait été envoyé et qui est le meilleur de toute la région.

« Votre fils était mon ordonnance et je l'aimais beaucoup. C'était un excellent soldat et sa mort a été celle d'un héros. Au moment où notre tranchée a été attaquée, il se trouvait en arrière à l'abri. Quoiqu'à ce moment il ne fût pas forcé de revenir à la tranchée, il n'a écouté que son courage et a voulu revenir rejoindre sa section qui se trouvait en danger. Un de ses camarades ayant voulu le faire rester à l'abri, il lui a répondu : « Ma place « est là où l'on se bat ».

« Malgré le violent bombardement il avait pu arriver jusqu'à la tranchée sans être touché. Malheureusement, en arrivant à son poste auprès de moi, il a reçu un éclat de boîte à la tête qui ne lui a fait qu'une blessure légère et un autre qui lui a traversé le poumon. Votre fils a eu le courage de regagner seul un abri et de se déshabiller pour se faire panser ; c'est ce qui nous avait fait espérer au début que sa blessure ne serait pas mortelle. Il n'en a, hélas ! pas été ainsi.

« Voilà, Madame, tout ce que je peux vous dire sur la fin héroïque de votre fils. Si cela peut adoucir votre peine, je serai heureux. Je l'ai pro-

posé pour la médaille militaire, j'espère que cette suprême récompense lui sera accordée. En tout cas, Madame, vous pouvez être fière de votre fils. Il est mort en héros face à l'ennemi.

« Veuillez recevoir, Madame, avec mes plus sincères condoléances pour la perte que vous venez de faire, l'assurance de ma plus respectueuse sympathie. »

« Enseigne de vaisseau CONTAMIN »

2e régiment de fusiliers-marins, 5e compagnie, secteur : 131.

Paris, 23 novembre.

« Madame,

« Veuillez m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt. La brigade des fusiliers-marins vient d'être supprimée pour que l'on puisse embarquer les marins, et je n'ai pas pu vous répondre plus tôt.

« Votre fils, Madame, est mort à l'hôpital dans la nuit qui a suivi le jour où il avait été touché. J'ai pu voir un médecin qui m'a dit que la blessure était mortelle et que rien ne pouvait le sauver. Avant de mourir, il aurait dit : « C'est triste de « mourir à mon âge. Enfin, c'est la guerre, et c'est « pour la France. » Puis, quelques instants après, il a ajouté : « Ma pauvre maman. » Il est mort doucement, sans souffrir, mais ayant toute sa connaissance.

« Je n'ai pas pu savoir s'il avait pu voir un prêtre avant de mourir, mais notre aumônier a dit une messe pour lui.

« Il est enterré dans le cimetière d'Adinkerke. Nous avons fait mettre une croix avec son nom sur sa tombe, et nous y avons déposé des couronnes. Il y en a deux avec une inscription portant : « Les officiers et marins de la 5e compagnie du « 2e régiment de marins à leur camarade Joseph « Le Bars ». Quelqu'un, je ne sais qui, en a apporté une troisième sur laquelle sont inscrits ces mots : « A un brave petit Breton ».

« J'ai été moi-même voir sa tombe avant de partir. Elle était bien entretenue. Il repose derrière l'église, au milieu de ses camarades tombés comme lui au champ d'honneur, et elle ne sera jamais abandonnée. Sa croix de guerre a dû être ramassée avec ses affaires et je pense que l'Administration militaire vous les fera parvenir d'ici quelques jours.

« Voilà, Madame, tout ce que je peux vous dire au sujet de votre fils, je partage votre douleur; depuis un mois et demi que je connaissais Le Bars, je m'étais attaché à lui et je l'aimais beaucoup.

« Agréez, Madame, l'expression de ma plus vive et de ma plus respectueuse sympathie.

« Enseigne de vaisseau CONTAMIN. »

IX

Je pourrais multiplier les citations et les exemples d'héroïsme.

C'est André Praud, blessé, qui écrit, le 24 novembre 1914, de son lit de douleur, à l'hôpital de Saint-Malo où il est soigné, à M. l'officier des équipages Le Gall, son ancien instructeur à l'école, son cher lieutenant, comme il l'appelle :

« Je fus fait prisonnier, étant blessé dans le bassin, j'ai réussi à échapper à ces barbares, en traversant l'Yser glacé à la nage. J'ai eu bien de la peine en voyant tomber notre commandant Rabot. Dans mes souffrances je regrette les officiers et les camarades de mon brave bataillon.

« Avec vous, je n'avais aucune peur. J'espère me rétablir bientôt. »

C'est Huguet, Louis, « venu, dit la citation dont il est l'objet, sur sa demande de l'école des mécaniciens de Lorient et qui a donné en toutes occasions, malgré son jeune âge (dix-sept ans le 18 octobre 1914) le plus bel exemple de sang-froid, de courage et de discipline ».

C'est encore Wurtz, de l'école, tué le 26 octobre d'un coup de baïonnette allemande et qui tombe sur le champ de bataille, d'un seul mouvement, comme une statue.

Pauvres enfants, qui marchaient dans l'herbe

nouvelle de la vallée de la vie, parfumée et fleurie comme le printemps, et qui, partis au premier bruit du canon, s'avancèrent forts et résolus vers les couchants empourprés des rudes batailles où les attendaient toutes les épreuves de la souffrance humaine, où le sang coule, où la vie se donne à la Patrie, sans une hésitation, sans une plainte, avec le sourire aux lèvres.

La mort est amère à cet âge[1].

Ce que les philosophes et les sages n'ont pu apprendre complètement dans leurs méditations sans fin, ce qu'ils n'ont pu enseigner qu'imparfaitement à leurs disciples, curieux de connaître les problèmes qui entourent la redoutable énigme de la vie et de la mort, et le courage nécessaire pour franchir allègrement le pont redoutable qui conduit de l'une à l'autre, ces enfants, l'œil plongé dans l'azur clair du devoir, ignorants de la science subtile et obscure, l'ont aperçu du premier coup et l'ont réalisé dans leur vertu simple et naïve.

En tombant, à leur minute dernière, lorsque la vie s'échappe de leurs blessures, et que la vision de la mort toute proche s'offre au calme de leur esprit rasséréné par la douce vision du sacrifice,

[1] Dans sa poésie « Aux jeunes », Sully-Prudhomme vante ceux qui acceptent de

...aux vagues destinées
Sacrifier la fleur d'un présent sûr et doux.

ils partagent leur dernière pensée entre leur pauvre mère et la France éternelle au service de laquelle ils vont mourir !

Après quoi, ils expirent !

Tels ces jeunes héros, dont les écrivains de la Grèce antique nous ont laissé le portrait et qui tombent en beauté après avoir reçu le baiser des dieux dont ils étaient aimés !

CINQUIÈME PARTIE

LE STYLE DE NOS HÉROS

L'Officier des Équipages Deniel.

Georges D..., Second-Maître Mécanicien réserviste.

Joseph Le G..., Engagé volontaire à 17 ans, originaire de Plougastel-Daoulas.

LE STYLE DE NOS HÉROS

Avant de terminer ce volume, j'ai songé à publier des correspondances de fusiliers-marins.

J'en ai, à dessein, choisi trois séries :

La première nous met en face d'un jeune engagé volontaire de dix-sept ans, originaire de la commune de Plougastel-Daoulas. Elle nous montre une âme gaie et ingénue, enthousiaste et brave, qui laisse éclater la témérité de l'adulte.

Cet adolescent appartient à une commune de plus de 8.000 habitants, qui met couramment, en temps de paix, 600 des siens au service de la flotte de guerre. Servir dans la marine y est une profession, une tradition et un honneur.

Les pages que Joseph le G... écrit à sa grand'mère et à sa tante sont savoureuses comme les fraises légendaires de son pays et il y met un peu du soleil qui les mûrit et qui n'éclaire d'habitude que les régions privilégiées de notre Midi. J'ignore s'il a un ancêtre Gascon. En cherchant bien, il pourrait peut-être, comme Renan, s'en découvrir un, capi-

taine au cabotage, par exemple, ou matelot qui aurait fait, à des époques déjà lointaines, des voyages de Brest à Marseille ou à Bordeaux.

La seconde série nous met en présence de Georges D..., quartier-maître parisien, réserviste, ancien élève de l'école des apprentis mécaniciens de Lorient, qui trouva le moyen, tout en servant son pays pendant sept ans, de se perfectionner dans tous les détails de son métier.

A la fin de son engagement, il rejoignit Paris, où il exerçait, au moment des hostilités, la profession d'électricien. Il s'y était établi à son compte. C'est le type achevé et complet de l'ouvrier de Paris, au sens rassis, sérieux, mais en même temps plein d'entrain, de verve et de brillant, échantillon unique dans le monde, depuis les Athéniens de Périclès et d'Aristophane et dans lequel le sel de la vieille Gaule se combine au piment du boulevard. Ses ancêtres lointains devaient habiter la place Maubert où Malherbe confessait qu'il avait appris le français.

J'ignore d'où est venue à D... cette manière alerte et vive comme un chant d'alouette et aussi ce style pavoisé d'esprit, égayé de bonne humeur, qui respire la santé et la joie de vivre.

Je ne veux pas chercher et je préfère évoquer la si jolie définition d'Alphonse Karr : « On est Parisien comme on est spirituel, comme on est bien portant, sans s'en apercevoir. » Notre ami

D..., s'il avait vécu à cette époque, aurait peut-être fait partie des bandes armées qui démolirent la Bastille. En 1830, il aurait suivi la grande populace qui se ruait à l'immortalité. Je suis convaincu que, en 1914, tout entier aux choses de son métier qui est un art, il se contentait, après avoir lu une feuille du matin, de vaquer tranquillement aux occupations de sa profession, où il excellait; et peut-être, le dimanche, allait-il tout bonnement déjeuner sur l'herbe, à la campagne, pour y exercer paisiblement le droit de pêche qui est aussi un des droits de l'homme et du citoyen.

Mais, quand vint l'agression allemande, il eut un sursaut de colère contre l'étranger; il sentit ses veines s'enfler, son sang tourbillonner et il courut à la frontière avec les camarades. Dans ses lettres à ses parents, il est brave, confiant, résolu : « Pas toujours les mêmes à faire le boulot. Je réclame donc ma part au travail matinal. » Quel patriotisme dans ces mots !

La dernière série appartient au premier-maître Déniel, promu officier des équipages de la Flotte pour sa bravoure magnifique sur le front. Il provenait de notre maistrance qui est la première du monde.

Il est tombé au champ d'honneur, à l'âge de quarante-huit ans.

Déniel avait l'amour passionné de son métier,

le culte de la France, de ses libertés et de sa gloire. La mort ne l'effrayait pas.

Cet officier d'entendement ferme représente l'attachement au devoir militaire et national, la souveraine maîtrise de soi, le courage éclairé devant un danger mesuré et prévu, comme le recommandait Socrate dans ses entretiens.

PREMIÈRE SÉRIE

Correspondance de Joseph le G... de Plougastel Daoulas, engagé volontaire à 17 ans [1]

Dixmude, le 23 octobre 1914.

« Chers parents,

« Le jour que nous sommes arrivés à Gand, nous avons manqué d'être portés en triomphe par les Belges. Ce sont des gens tranquilles et qui ont tous bon cœur, généreux. Ils nous distribuaient des chaussettes, cravates, cache-nez, caleçons, du pain, confitures, des cigares. Et à la première bataille donc, quand nous avons fait 80 prisonniers, ils étaient fous de joie. Je croyais que

[1] Le capitaine de vaisseau Paillet, commandant le 2e régiment de marins, a cité à l'ordre du jour du régiment, Joseph Le G... dans les termes suivants, à la date du 4 octobre 1915.

« Le G..., Joseph, 10729 3/2, matelot sans spécialité : « Depuis le début à la brigade ne cesse pas de donner des preuves de son inlassable bonne humeur : Aussi zélé qu'au premier jour, toujours prêt à accomplir toutes les missions pour lesquelles il se propose chaque fois que l'on a à désigner des hommes dans sa section. »

le tonnerre faisait peur, mais maintenant je vois que le tonnerre ne me ferait pas plus peur que Titine jouer avec les boules comparé au canon. J'ai vu un trou de 13 mètres de diamètre sur 4 mètres de profondeur fait par un obus allemand. Un malheureux cuirassier a eu la tête et les jambes jetées à 150 mètres par un projectile. Ce que je trouve triste c'est d'enterrer les morts sans cérémonie ni prière, rien, comme un chien au milieu des bois, des prairies, pour être la proie des renards et loups.

« Lorsque je retournerai à Plougastel, on ira alors à Rumengol en pélerinage.

« Une chose pour vous dire si j'ai été loin de la mort : le pompon du plus joli bonnet que j'ai, coupé par une balle ! Alors, vous voyez, et la balle tirée à 50 mètres de distance ! Vous voyez le Sénégalais (bâtard) qui est sur la photographie, il est tué, cinq balles dans le front. Pendant que je vous écris, je regarde de temps en temps passer des soldats français. Un soldat français est supérieur pour tout et en tout au soldat allemand. Pour une charge à la baïonnette, vous pouvez mettre 20.000 Allemands contre 3.000 Français ; eh bien, les Boches seront encore bien roulés. Je me suis battu près de dix minutes à la baïonnette avec un Boche, c'est que je n'étais pas trop fier avec sa baïonnette à scie, mais je lui ai envoyé la mienne dans la gorge en cinq sec, et aussitôt roulé à terre

on l'a criblé de coups. C'est défendu d'envoyer des casques, sans cela j'en aurais plus de 200.

« Nos mitrailleuses font des ravages épouvantables, c'est pour notre profit. Soyez sûr, la victoire est du côté des Français, de beaucoup. Quand les Allemands qui sont ici seront repoussés vers la mer, où la terre est plus basse que le niveau de l'eau, on va défoncer les écluses et ils seront tous noyés, et ceux qui voudront se sauver, *pan*, *pan* dessus, sans pitié pour des vaches pareilles !

« Ils viennent vers nous en pleurant : moi huit enfants, sept enfants, etc., tuer pas moi, et quand ils sont à 10 mètres, ils vous fusillent à bout portant. Alors, sans pitié, lorsque j'en entends un me dire : moi neuf enfants, je lui envoie une balle en pleine figure : tiens un dixième pour toi, sale Boche.

« Sachez ma stupéfaction quand j'ai reçu cinq lettres ensemble ! Deux de Anne ma chère sœur et de ma chère tante et une de M. Sparfel, une de Mathieu et une de Lannic Kergoff. Tâchez de les remercier beaucoup et dites-leur que si je retourne bientôt, je leur raconterai des histoires belles, mais tristes. Figurez-vous en train de courir des champs de plus de 10.000 morts, blessés, chevaux morts jonchant le sol. La deuxième journée, j'ai tiré près de 830 cartouches, ainsi regardez si ça a chauffé dur. Aussi, quand je retournerai, j'irai au Squiffiec avec mon vieux camarade (auquel je

souhaite le bonjour), faire une partie de chasse pour me détourner de tout ce que j'ai vu.

« Et Auguste, va-t-il mieux... il faut espérer ; souhaitez-lui le bonjour. Et ma pauvre grand'mère, il faut espérer qu'elle va mieux. Ne perdez pas courage en attendant, vous avez votre petit-fils de dix-sept ans et demi qui défend la France en Belgique sans murmurer. »

Dixmude, Belgique, 29 octobre 1914.

« Voilà bientôt un petit moment que je ne vous ai pas écrit, ne vous chagrinez pas, je n'avais pas de lettre, ni enveloppe, ni rien, mais comme j'ai de bons camarades, j'ai réussi à en avoir. Je me porte toujours à merveille sans blessure ni rien. Nous sommes relevés par des soldats, nous allons retourner en France, je crois, nous reposer.

« Il était temps, car les marins étaient bien fatigués. Notre mission était de nous battre quarante-huit heures et nous avons fait déjà dix-neuf jours. C'était dur. On pouvait être fier lorsqu'on avait deux livres de pain pour quatre jours. On dormait dans la tranchée, c'est-à-dire, des trous où il y avait de l'eau jusqu'aux genoux et le temps très froid avec ça, cette nuit il a glacé. Je plains les braves soldats qui vont venir nous remplacer. Si vous voyez quelques-uns dans le besoin, tâchez de les secourir car je sais maintenant ce que c'est que la guerre.

« Les Allemands ont peur de nous, ils nous appellent les *Diables bleus*.

Il était venu 8.200 marins de France et maintenant il ne reste plus que 3.000 environ. Alors vous voyez si on a perdu du monde.

« Eh bien ! moi, pas une blessure, sauf ma capote et mon pantalon, le côté gauche troué de balles et un morceau de pantalon enlevé par un éclat d'obus. Malgré tout, Joseph Le G... n'est pas plus triste ; au contraire, lorsque l'on faisait une charge à la baïonnette, j'avais toujours mon (Boche), j'ai tué trois de mes propres mains à la baïonnette, ça ne m'a pas fait aucun effet. Les marins, c'est-à-dire nous, quoi, avons étalé près de 20.000 Allemands. Nous étions ici pour garder un pont que 150.000 Allemands chassés de France veulent passer, ils sont poursuivis par 200.000 Anglais alors vous voyez 150.000 contre 8.000, vingt contre un, mais quand les petits canons français de 75 ont commencé à leur envoyer des pruneaux, quelle débandade ! J'ai fait en tout huit batailles à coup de fusil et cinq à la baïonnette. Treize en tout.

« Tous les Plougastel sont très bien portants. J'ai souhaité le bonjour à Louis Salaun, il était content. Souhaitez le bonjour à toute la famille L'hours.

« ... Ici il y a une ville (Dixmude) plus grande que Landerneau, il ne reste plus aucune maison debout par le bombardement. Je n'ai pas vu un civil

depuis dix-sept jours. Les lettres, je les donne aux autos qui envoient des blessés à Dunkerque qui les expédient. »

Saint-Pol, le 23 novembre 1914, 8 heures matin.

« Chère tante,

« Nous voilà enfin arrivés à l'endroit tant désiré.

« Saint-Pol se trouve à 2 kilomètres de Dunkerque plus vers la mer, au sud. Je crois que nous irons à Gravelines.

« Nous ne sommes pas sûrs de ne plus revoir les Boches, nos grands amis, c'est qu'ils étaient ennuyés avec nous, vous savez.

« Hier, on a rendu compte des morts (marins) : sur 8.200 qu'il y avait il y a un mois et demi, il reste encore 1.300, alors vous voyez si la bataille a été rude ; les Allemands ont laissé près de 20.000 morts rien que pour les marins.

« J'ai vu des obus de 75 tomber dans les tranchées où étaient les Boches, on voyait aussitôt voltiger en l'air des têtes, des bras, des jambes, etc., à 50 mètres de hauteur, et ceux qui n'étaient pas touchés s'enfuyaient en criant, alors nous autres, avec une fusillade on les tuait à 100 mètres de distance. De plus, pour combler leur misère, on a noyé leurs tranchées, et ici on a la neige épaisse déjà et la glace grosse de 3 centimètres, alors,

voyez si ces messieurs sont à leur aise avec les Diables bleus.

« Bonjour à tous les voisins. Au revoir.

« J... »

Nieuport, le 7 décembre 1914.

« Chère grand'mère,

« Nous sommes toujours dans les environs de Nieuport, nous ne sommes pas à Nieuport même, à 3 kilomètres, Oosdunkerque, mais je mets toujours Nieuport parce que ce mot est plus facile à retenir.

« Alors Ernestine veut un bonnet prussien, mais pour cela il faut en tuer et maintenant nous ne sommes plus sur la ligne de feu et peut-être jamais.

« Les Anglais ici sont de bons camarades et bons soldats. Ils n'ont pas peur et sont aimables. Les pauvres soldats belges sont tout à fait démoralisés et fatigués.

« Dans des endroits, les tranchées n'ont que 25 mètres de distance l'une de l'autre, Français et Boches.

« Voici même une petite histoire très vraie qui est arrivée :

« Entre ces tranchées si proches se trouvait un Allemand en décomposition et qui incommodait les soldats. Alors deux soldats français sont allés

en rampant pour enterrer ce corps. Mais aussitôt, une fusillade les accueillit, et ils furent obligés de se retirer. Mais ce n'est pas tout. Ils commencèrent à gueuler sur les Boches : Tas de sal... nous enterrons vos morts et vous nous tirez dessus. Alors les Boches se proposèrent de venir aider. Nos loustics ne demandèrent pas mieux et aussitôt on vit quatre Boches venir. Mais au milieu de la séance, un obus de 75 tomba à côté d'eux et dans leur précipitation, les Boches sautèrent dans la tranchée française où ils furent prisonniers. Ces Allemands demandèrent à retourner dans leurs tranchées et disaient qu'ils se feraient tous prisonniers. En effet, aussitôt après leur départ, on vit une quarantaine environ venir se constituer prisonniers.

« Ces Boches sont maintenant à Dunkerque, et disent qu'ils resteront toujours en France. Amen.

« Voilà la petite histoire qui est très vraie.

« Et les serins, et les fleurs, sont-ils bien !

« Et les camarades ? »

Nieuport, le 13 janvier 1915.

« Chère grand'mère,

« Décidément, on se moque de nous, voilà : on disait qu'on serait remplacés le 10 et voilà le 13, et c'est remis au 17. On ira à Saint-Pol en auto.

Quel bonheur, et de là on nous enverra je ne sais où.

« Je vous souhaite encore une fois la bonne et heureuse année, à vous et aux petits camarades. J'ai la flemme à écrire souvent parce qu'on est tout étourdi, on est démoralisé, toujours, toujours parmi des morts. Allongé sur le ventre dans la boue de sang, rien que des coups de fusil et des cris de blessés, nuit et jour, eh bien, tout ça vous rend fou. Et souvent un rien fait peur, et d'autres fois on n'a peur de rien. On est chaviré.

« Enfin, au revoir et bonne chance.

« J... »

Nieuport, 14 février 1915.

« Chère sœur,

« Je t'écris un petit mot pour te remercier de ta lettre datée du 30.

« Alors, dans quelle situation va se trouver la France ? Pour moi la victoire est sûrement à nous, très sûr, croyez-le. Alors d'après les soldats belges, anglais et français qui sont ici, d'après les renseignements des prisonniers, ils ont une peur atroce des marins fusiliers (les monstres marins) ou (diables bleus), etc. C'est vrai que nous sommes sans pitié pour eux, on leur met la baïonnette jusqu'à la poignée dans le ventre. Depuis qu'ils nous ont eu fusillé nos prisonniers à Dixmude

devant nous, on ne peut plus les supporter. On s'élance dessus, le bonnet descendu jusqu'aux oreilles, le feu dans les yeux, en rageant, et juge quel massacre. Jusqu'à 3.000 Boches en une nuit et ce n'est pas encore assez.

« Au revoir.

« Ton frère qui t'aime. »

Coxyde, le 4 mars 1915.

« Chère tante,

« Nous attendons avec impatience le départ pour la France, malgré que nous sommes comme des rois ici.

« J'ai reçu l'autre jour une lettre de tonton J..., je ne crois pas qu'il aille au front, ou s'il y va, il ne sera pas trop malheureux. Ces vieux ne sont plus comme nous (l'active) qui attaquent, tandis qu'eux se tiennent sur la défensive. Mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, j'ai avancé d'une classe, au lieu d'être matelot de 3e classe, je suis 2e classe, pour avoir ramassé deux blessés et deux morts sous un feu violent, il y a trois semaines, nous étions à trois. Un a été tué quand il ramassait un blessé avec moi.

« A la fin je dis au lieutenant : « Mais lieutenant, « la position est intenable. — Que veux-tu, dit-il, « la vie de ces blessés dépend de vous. » Alors, m'armant de courage à pleines mains nous avons

sauvé les deux autres blessés sans mal et depuis je suis toujours en bonne santé, comme avant, quoi ?

« Et voilà comment on opère sur le champ de bataille.

« Baisers de loin.

« Ton neveu. »

Coxyde, le 17 mars 1915.

« Chère grand'mère,

« J'ai reçu la lettre à tante M... et sœur A... hier ; aussi je m'empresse de répondre.

« Notre départ pour la France est encore retardé, on ne sait quand on partira, mais en attendant, nous restons à Coxyde. Nous sommes logés dans une maison de commerce, au café du Sport.

« Alors maman était contente de voir que j'ai arraché deux pauvres blessés sur le champ de bataille. Quand on est comme ça, en pleine bataille on n'a peur de rien. Coups de crosse, baïonnette, coups de pied, poings, cailloux, tout ce que l'on trouve, quoi.

« Enfin, il faut espérer que cela finisse sans tarder et vivement qu'on revoie sa maison.

« Au revoir et mille baisers de Belgique.

« Ton petit-fils qui ne t'oublie pas. »

Coxyde, le 16 avril 1915.

« Chère tante,

« Je reviens de parler avec C... On parle d'une grande victoire française dans l'Aisne qui se prépare.

« Soyez sûre ce n'est plus comme en 70. La victoire est à nous.

« Tant qu'aux camarades du pays, ils sont tous très bien. Est-ce que tu as la carte de Belgique. Eh bien, je vais t'expliquer un peu nos combats et retraites :

« Vois-tu Gand. On a battu en retraite de Melle vers Dixmude en vingt-quatre heures, il y a 53 kilomètres. On a passé par Thelt, Thourout ; à Cortémark on s'est battu, on a arrêté la Garde impériale et les hussards de la mort. Après on arrive à Dixmude, grand combat, on roule les Boches ; là, on est resté six semaines, en combattant tous les jours. Ensuite, on va à Bixchoote, on reste quatre jours. Ensuite on va à Saint-George, Lombaerzyde, etc., et c'est là que nous sommes maintenant, et tu vois Coxyde où je me trouve en ce moment pour quatre jours.

« Vivement que cette guerre finisse pour qu'on aille chez soi un peu et au cours après, chercher son brevet pour que sa paye soit un peu plus forte.

« Enfin, au revoir, bonne chance, mille baisers. »

Coxyde, le 18 avril 1915.

« Chère grand'mère,

« Je viens de recevoir la carte de A... qui m'a fait grand plaisir.

« Je vois dessus que là-bas le bruit court que j'ai passé second-maître, oh ! non, je ne peux pas, je n'ai pas été au cours, pour avoir un brevet. On ne donne pas le galon à un qui n'a pas encore de métier dans la marine. Mais après le cours, eh bien, j'ai espoir de passer quartier-maître, et, je le ferai, je crois bien.

« Il y a eu soirée hier soir, c'est-à-dire toute la compagnie assemblée et les chanteurs, les comiques, etc., amusent les autres. Ici il y a des chanteurs, à deux d'entre eux, ils remplaceraient au moins huit des chantres de chez nous.

« A l'heure où je vous écris on va aux tranchées, mais quand la lettre arrivera chez nous, je serai encore au repos.

« Ici, le temps est très beau, on se dirait au mois d'août.

« Enfin, au revoir, mille baisers.

« Ton petit-fils qui pense à toi. »

Coxyde, le 21 mai 1915.

« Chère sœur,

« Je viens de recevoir ta lettre qui m'a fait grand plaisir.

« As-tu reçu le récit de Dixmude. Alors on a vu chez nous aussi que les Boches ont encore reçu un jeton sur le nez avec nous autres. Voilà comment cela est arrivé :

« Les zouaves qui étaient ici ont été obligés d'aller à Ypres et ce mouvement de troupes a été signalé par les taubes. Alors messieurs les Boches ont pensé qu'il ne restait que des vieux territoriaux et sont venus en plein midi, environ 6.000 Boches, en rang par quatre. On les a laissés venir à environ 20 mètres, pas plus, et une fusillade comme je n'ai pas souvent vu. Ils tombaient comme des mouches et quand la panique a commencé avec eux, on a sauté à la baïonnette avant les zouaves qui criaient sur nous : « Vivent les marins ! Tapez dedans. » Alors, petit à petit, ils sont venus eux aussi, et alors quelle boucherie, en une heure un quart 1.300 cadavres gisaient sur le terrain, environ 200 marins et 1.100 Boches. On était dans la boue de sang jusqu'aux genoux. J'ai tiré environ 250 cartouches. C'est un plaisir de tuer cette sale race et je t'assure que si je verrai un Boche seul avec un fusil et baïonnette, eh bien, il

pourra s'aligner quand il voudra et une fois tué, il n'aura pas encore le droit de rouspéter ou gare.

« Les vieux territoriaux nous admirent.

« N'as-tu pas vu sur les journaux ce que le général Joffre a dit des marins, lorsqu'on lui a présenté notre drapeau : « Les fusiliers-marins sont « mes premiers fantassins, en qui j'ai mis toute « ma confiance. »

« As-tu vu la preuve sur les feuilles que j'ai envoyées ?

« On nous a annoncé dans la tranchée la déclaration de guerre entre l'Italie et l'Autriche, aussitôt on a chanté la *Marseillaise* et crié « Viva l'Ita- « lia ! » et on a tiré sur les Boches mais alors quelque chose de bien envoyé, fusil, canon, tout, mais ces saletés de Boches ont répondu aussitôt : « *Hourra Kaiser*, *Hoch*, *Hoch* », mais le 75 les a fait fermer la gu...

« Je t'assure qu'on a rigolé, et si c'est vrai, eh bien on sera chez nous au mois d'août. Oh quel bonheur.

« Ici, il fait chaud, hein, toujours très beau.

« On parle d'aller au repos sous peu, maintenant cela reste à savoir. Il faut espérer que ce jour viendra. Enfin, au revoir et mille baisers.

« Ton cher frère qui pense à toi. »

Coxyde, le 24 mai 1915.

« Chère grand'mère,

« Je me porte toujours très bien et désirant que tu te portes aussi bien.

« Nous allons aux tranchées aujourd'hui (ce soir) et on reviendra le 26 au soir, c'est-à-dire après quarante-huit heures. Pour le moment, tout est tranquille. Les Boches ne s'y frottent plus contre les fusiliers.

« Je reviens de faire une partie de blague, c'était dimanche, il y a eu représentation avec les vieux territoriaux. Ils nous ont fait rigoler les vieux et les musiciens ont joué le *Chant du Départ* et la *Marseillaise*. Ensuite, ils ont tous crié en chœur : « *Vive les fusiliers-marins* », car c'est incroyable la confiance qu'ils ont en nous. Paraît que c'est nous la cause que Dunkerque n'est pas boche. Beaucoup de ces territoriaux sont du Nord. Ils se demandent comment nous ne sommes pas tous prisonniers, car quand les Boches attaquent, la plupart du temps, on saute dessus à la baïonnette, cela fait qu'il y a des fois des mêlées terribles.

« J'envoie un morceau de mouchoir d'officier qu'un camarade a arraché du tour du cou d'un de ces cochons. Tâchez de le bien garder comme souvenir.

« Ton petit-fils qui ne t'oublie pas. »

Nieuport, le 27 mai 1915.

« Chère sœur,

« Je te remercie de tes lettres qui m'ont fait grand plaisir. Je me porte toujours très bien et je désire que toi, grand'mère et tante se portent de même. Le temps ici est toujours très beau, chaud, superbe.

« Je suis en ce moment à Nieuport, dans les caves, en réserve pour quatre jours, après deux jours aux tranchées et ensuite quatre jours à Coxyde, où nous sommes très bien en repos. Nous revenons de faire 21 prisonniers boches dans un avant-poste. Ils ont eu tellement peur qu'ils n'ont même pas pu tirer dessus. C'est terrible la peur qu'ils ont de nous. Ils nous appellent *les demoiselles à pompon rouge*, *les hindous déguisés*, *les marocains*, *les damnés*, etc., on le sait parce que l'on trouve des lettres sur les morts, des lettres qu'ils devaient expédier à leurs parents.

« C'est vrai on ne les ménage pas de notre côté.

« Au revoir, grand'mère.

« Ton petit-fils. »

Nieuport le 30 mai 1915.

« Chère sœur,

« C'est à toi que je réponds pour l'égalité, cha-

cune à son tour. Je te remets une pensée que j'ai trouvée dans un jardin.

« On me demande s'il n'y a pas d'orage. Pendant nos quatre jours de repos il n'y en a pas eu. Mais dans les tranchées, je ne sais pas s'il y a eu du tonnerre, car on n'entend absolument rien, avec le 75 qui démoralise les Boches de fond en comble. Ah oui, le plus de tonnerre que j'ai vu à Plougastel ressemble à la moindre fusillade ici. Alors tu peux comparer à une grande bataille où premièrement on ne voit que du feu et du sang, deuxièmement où l'on n'entend rien que du canon, fusil, cris des agonisants (*En avant à la baïonnette*) et du côté boche (*Hourra Kaiser*, *Hoch*, *Hoch*). Mais quand notre cri retentit, c'est la débandade de leur côté. Alors on tire dessus, on court, on massacre.

« J'ai bien hâte de te montrer le bonnet bavarois percé à la tête, il y a encore du sang dessus.

« Au revoir chère sœur, le bonjour aux camarades.

« Ton frère. »

DEUXIÈME SÉRIE

Correspondance du quartier-maître mécanicien, Georges D... réserviste parisien[1].

Stains, le 6 octobre 1914.

« Chers parents,

« Aujourd'hui grrrande nouvelle. Nous partons

[1] Georges D... quartier-maître mécanicien du 1er régiment.

où ? toujours est-il que nous devons prendre le train demain à 4 heures pour Dunkerque, et, de là, le bateau pour X.

« Il est vrai que d'ici demain, il peut venir des contre-ordres ; enfin voilà le bruit et on se prépare à partir.

« Allons-nous enfin être utiles à quelque chose ? J'en doute, et j'espère ; cela va nous combler de joie, vous aussi d'ailleurs, faut pas que ce soit toujours aux mêmes de faire le boulot. »

Gand, le 8 octobre 1914.

« Chers parents,

« Arrivé ici après vingt-quatre heures de train dans un wagon à bestiaux, gelé, fourbu, courbaturé.

« Mais quelle réception enthousiaste, logés au cirque après un bon lavage, un coup de rasoir et de brosse, un coup de bière et un cigare, toutes les malcommodités du voyage sont oubliées et c'est avec joie que l'on répond *Vive la Belgique* aux acclamations dont nous sommes l'objet et je crois que tous le crient et le poussent.

« Merci pour les bas. C'est épatant, Gand est très propre et très joli ; l'on y parle français et flamand.

19460-3, nommé depuis second-maître. « Très bon quartier-maître, très courageux et allant. S'est particulièrement distingué, les 31 octobre et 17 décembre 1914 ; a été blessé dans un assaut. »

« Tout va bien et sans tarder ira encore mieux. Bons baisers à tous.

« G. D. »

« Excusez le style décousu et petit nègre
« Bonjour à Zidore. »

Le 15 octobre 1914.

« Chers parents,

« Décidément je fais mon chemin, même de trop ; depuis dimanche soir nous bouffons des kilomètres, heureusement qu'il n'y a pas que cela à boulotter, il y a aussi des factions et des gardes plus du singe et du biscuit.

« Les nuits sont véritablement blanches par le manque de sommeil, le brouillard et la gelée.

« J'ai mal à un soulier et je tiens un de ces rhumes. J'ai déjà fraternisé avec nos amis les Belges et les Anglais. Il y en a de nos régiments qui se sont battus, mais rien d'important, on se replie devant un ennemi supérieur en nombre.

« On s'habitue à tout, à dormir au son du canon, et même à ne pas dormir du tout. »

18 octobre 1914.

« Chers parents,

« Nous avons reçu le baptême et l'émotion se passe vite, je suis simplement surpris que les obus

et les shrapnells ne fassent pas plus de dégâts ; pourtant il en tombe, ce qui ne m'empêche nullement de jouer aux cartes et de fumer ; on ne s'en fait pas un brin pour cela.

« Je suis heureux de savoir que vous êtes tous en bonne santé. Pour moi, je suis enrhumé et les nuits à la belle étoile ne sont pas précisément le remède — comme les dix heures de marche en une journée ne guérissent guère les pieds. Je crois que l'on se fait à tout et on ne se plaint guère. Le plus triste est de voir les habitants fuir devant les Boches et la misère des villages. Il y a aussi la bêtise de certains qui est vraiment pénible ; ils refusent de nous vendre leurs denrées et le lendemain les Boches se ravitaillent à l'œil ; à côté, il y en a qui sont vraiment bons, les circonstances aidant. Chez nous, il y a peu de morts et de blessés quoique la ville soit bombardée, quelques incendies et nos copains sont dans les tranchées devant la ville. Enfin, tout va pour le mieux. J'espère qu'on va reprendre le terrain perdu depuis huit jours, mais ce sera plus long.

« Vous faites pas de bile on ne s'en fait guère et ne regrettons que la séparation. »

D..., le 28 octobre 1914.

« Chers parents,

« Je viens de passer quarante-huit heures en première ligne et je joins dans ma lettre un mor-

ceau de capote et de parement d'un poilu qui s'était avancé trop près de ma tranchée.

« C'est pas rigolo de vivre toujours dans ces réduits en terre, enterrés vivants quoi.

« Depuis une dizaine de jours que la bataille de D... dure, on n'avance ni ne recule. Ils n'ont pas encore réussi à prendre la ville et dans leur impuissance ont tout bombardé ; il ne reste pas une maison intacte et les cadavres français, belges, allemands encombrent les rues, les boutiques, les maisons — les vaches et les cochons se promènent en ville — c'est un spectacle inoubliable et incroyable même. Depuis deux jours nous sommes au repos, mais...

« Depuis ce moment nous sommes sous le feu de l'artillerie, feu corrigé à chaque instant par les ballons captifs que l'on voit à 2 kilomètres d'ici.

« Enfin, je n'ai guère à me plaindre malgré que tout ne soit pas rose.

« Prévenez tous que si je n'écris pas c'est que le temps ou le courage manque.

« J'ai mangé de la soupe ce matin, ça faisait vingt jours que je n'en avais mangé.

« La santé est bonne et j'espère qu'elle durera jusqu'à la fin de la guerre pour pouvoir vous raconter au retour les horreurs que j'ai vues, et, disant la vérité, jamais vous ne voudrez me croire.

« Un bonjour et bonne santé à tous.

« G. D. »

D..., le 29 octobre 1914.

« Chers parents,

« J'ai reçu votre colis ce matin. Merci bien, deux mercis, il y a celui de Simon et du photographe. Ça fait bien plaisir de dépaqueter cela sous les balles allemandes, car depuis hier soir je suis retourné en première ligne alors que ce veinard de Simon est en seconde ce qui ne le met guère plus à l'abri des balles et des shrapnells. Les Boches sont à 500 mètres dans un petit village, mais ils ont des tranchées plus près dans le champ qui nous sépare de ce village. Ce champ est semé de cadavres, l'on voit des capotes bleues (marins), des noires (Belges), des grises (Allemands) enfin cela n'empêche pas, le soleil levé, de déjeuner. Menu de ce matin, 8 heures, Fournier mon camarade de combat et moi : 1° cigarette, 2° cacao, 3° sardines à l'huile et pain beurré, 4° café, cognac, 5° pipe. Depuis trois jours nous déjeunons au madère, porto, malaga, champagne, apéro, byrrh (je ne trouve plus l'orthographe de byrrh), quinquina, etc., seulement le pire est que l'eau est rare et mauvaise ; rare, ce n'est pas le vrai mot, presque toutes les tranchées en ont cinq ou six centimètres dans le fond ; pourtant je ne souffre pas trop des rhumatismes, c'est du froid, froid la nuit, aux pieds, aux jambes, le reste va. La nuit

est très dure à passer. Il fait noir, on a sommeil, il faut veiller, il fait froid et une rosée abondante nous couvre tout ; le matin, sac, fusil, musette, gamelle tout est couvert de gelée blanche ; alors quand le petit jour puis le soleil paraissent on est vraiment heureux, c'est un soulagement physique et moral. Pour l'instant des taubes croisent au-dessus des tranchées ; c'est le moment d'ouvrir son parapluie, dans un quart d'heure au plus tard il va pleuvoir, et quelle pluie !

« Dire que depuis Dugny je n'ai pas lu un journal français et les autres je ne puis les lire ne sachant pas le flamand.

« Si vous pouviez m'envoyer quelques fragments, sans pour cela déparer la collection, ça me ferait bien plaisir. C'est avec la paix la seule chose qui me manque le plus.

« Rien de plus à vous raconter ou sans cela on n'en finirait plus et il faut que cela finisse car là-bas devant les murs les ombres défilent et j'ai des pruneaux qui me pèsent sur les flancs ; ils seront mieux dans les leurs.

D..., le 1er novembre 1914.

« Chers parents,

« Je suis content et vous aussi puisque vous saviez que je devais y aller. Pas toujours les mêmes à faire le boulot. Je réclame donc ma part au travail national.

« Hier la journée fut triste, pour finir le mois ; étant au petit poste en avant des lignes de tranchées à 100 mètres des Boches, mon camarade de combat Fournier a reçu une balle qui a traversé une cartouche, trois ou quatre épaisseurs de cuir, les habits, les reins et la vessie. J'ai été avec un copain le chercher. Bon sang, j'ai eu chaud, pourtant il fait froid ici. Cela se passait à 11 heures juste. Un autre de mes hommes, Delahaye, a eu le bras traversé par une balle ; 17 heures, une balle en tue un derrière nous en dix secondes en nous rasant les oreilles ; pourtant nous étions assis à l'intérieur des tranchées. Voilà dix-sept jours que nous tenons devant D... qu'à tort on a dit pris par les Boches qui n'ont fait qu'entrer et sortir encore plus vite et pas tous encore. »

D..., le 2 novembre 1914.

« Chers parents,

« La fête continue, toujours fête à grand spectacle, fête éclatante ! Ça éclate de tous les bords. Depuis dix-huit jours qu'on endigue les Boches, je commence à en avoir soupé. Je suis heureux. J'ai lu ce matin trois journaux vieux de quinze jours.

« A vivre dans la terre tout le temps on en prend la couleur. J'ai vu des marins tout neuf émoulus de France ; ils ne nous ressemblent pas,

ils sont bleus, nous kaki de terre ; ça n'empêche pas la santé d'être bonne à part que le singe fait faire la grimace à l'estomac. »

D..., le 11 novembre 1914.

« Chers parents,

« J'ai reçu vos lettres et cartes ce matin. Cinq jours pour venir de Paris faut pas se plaindre. Bzim ! ayez pas peur, ce sont des shrapnells qui passent au-dessus de nos têtes. Il en pleut au point qu'il est imprudent de sortir sans parapluie, et des balles ! Si seulement on avait des raquettes et des tambourins pour leur renvoyer tout ce qu'ils nous expédient.

« Mais assez rire, parlons sérieusement. La censure se permet des lignes sur mes lettres, pourtant je n'ai jamais mis le dixième de ce que j'ai vu. Je vais encore en rabattre, seulement, au retour si... qu'est-ce que je vais raconter.

« Pour Santarel, je ne puis vous donner de ses nouvelles ne l'ayant pas vu depuis Stains. Maintenant il ne faut pas se faire de bile en lisant les journaux et rapports : « Un tel tué », « Un tel blessé ». J'ai lu sur le *Nord maritime* des noms de tués et de blessés qui se portent à merveille au sein de leur compagnie.

« Donc ne pas s'étonner de me voir mort sur les

journaux ou bulletins et de me voir rappliquer ensuite et au complet. Le nommé Fournier n'est pas l'employé du gaz qui est en bonne santé dans la tranchée de gauche, tranchée à laquelle je transmets les ordres par un téléphone fait avec des boîtes de singe. Fournier est un petit gars auquel je m'étais attaché un brin et dont je voudrais bien savoir des nouvelles quoique l'on puisse vivre avec sa blessure. Vous croyez peut-être que nous sommes bien malheureux sur le front. Erreur, pour dormir j'ai de la paille presque propre, comme oreiller mon sac, Azor de son petit nom. Une couverture de *laine* blanche avec raies bleues pour me garantir du froid. Un imperméable me préserve de la pluie. Un trou dans la terre me sert de commode où : pipe, bougie, allumettes, tabac, etc., voisinent avec l'herbe et l'avoine qui commencent à pousser dessus. Un autre trou sert de buffet pour deux ; il contient en ce moment deux boîtes de sardines, quatre boîtes de singe, trois de pâté, deux pains, deux bouteilles de Raspail et de l'alcool de menthe (Ricqlès) s'il vous plaît. Il y a encore du Maggi, du chocolat en poudre et en tablettes, du café, du sucre, des choses plus ou moins disparates. Il y a aussi la bibliothèque où, parmi les « Madame Sans-Gêne » et le « Bossu » je lis, ô ironie ! « Vive la Vie » de Mathilde Sérao. Vive la vie ! à présent on sait ce que c'est que la joie de vivre et souvent il arrive de suer sans avoir

chaud. Pour les émotions, *Majic City* est enfoncé sans contestation possible.

« Il faut excuser les coqs à l'âne de mes lettres et l'écriture; j'écris sur mon genou n'ayant pas encore de cabinet de travail dans ma tranchée et il faut de temps en temps jeter un coup d'œil devant et envoyer quelques pruneaux aux Boches qui se montrent quelquefois trop turbulents. Faut bien les calmer, s'pas?

« Les *dzim*, les *boum*, les *paf* me feraient peur tellement il y en a, surtout depuis deux jours, si je n'y étais entraîné, si bien que je ne demande pas quelque chose de plus émotionnant, mais, si cela venait, cela me ferait plaisir; toujours la même chose, si bonne soit-elle, arrive à lasser. »

« G. D. »

« J'ai oublié de mentionner à côté du trou (commode), il y a le parc à munitions, qui est amplement pourvu. »

H..., le 18 novembre 1914.

« Chers parents,

« Que c'est drôle, j'ai vu..., il y a deux jours que je vois des civils, des autos, des maisons entières, c'est incroyable, des maisons avec des toits, des portes, des fenêtres, des carreaux, des

murs entiers, incroyable, inouï, je ne croyais pas que cela pût exister.

« J'écris à l'encre, j'ai chaud, j'ai table et chaise. Il ne pleut pas sur moi quand je dors. Tout cela depuis deux jours, depuis que nous avons quitté les bords de l'Yser pour nous reposer. Et je me repose.

« Le sacristain de H... nous offre sa maison avec beaucoup d'amabilité. On y est très bien. La santé est bonne. Le bonjour à tous.

Bons baisers.

« G. D. »

Environs d'Y..., le 9 décembre 1914.

« Chers parents,

« Reçu colis il y a quatre jours et lettres aujourd'hui. N'envoyez plus d'effets ou alors joignez-y un âne pour les porter.

« Je joinsà ma carte (sans le faire exprès) un peu de cette boue dans laquelle je suis enlisé jusqu'au ventre. »

Wasten, le 12 décembre 1914.

« Chers parents,

« Il y a bien longtemps que vous n'avez reçu de lettres de ma part. C'est que, depuis que nous avons quitté Dixmude où il paraît que nous nous sommes illustrés, je n'ai guère trouvé de moment où mes

loisirs coïncidaient avec un bon état d'esprit et je ne veux pas mettre sur mes lettres des propos trop acides, on ne sait pas si la censure n'y met pas le nez et alors...

« Depuis Dixmude, nous avons eu du repos, c'est compris, ainsi quelle dérision ! Il est vrai qu'à Saint-Paul-sur-Mer, j'ai couché une nuit dans un lit, mais cette nuit de bien-être a été chèrement payée.

« Les journaux que nous lisons avec des quinze et vingt jours de retard, ne font voir que des tranchées et postes de combat paradisiaques. Que la réalité est différente, ici du moins.

« Malgré tout, je me porte très bien ; les shrapnells et marmites nous deviennent indispensables et le sifflement des balles est une musique délicieuse. C'est un peu dangereux mais bien moins redouté de tous que l'eau et la boue.

« De nouveau, nous sommes au feu, on est assez éprouvé. C'est la guerre, et, à part quelque exception, on ne fait guère attention aux morts et blessés. La seule chose qui est un peu vexante, c'est que les Boches sont d'un côté de l'Yser et que les trophées sont rares, nuls à vrai dire. De leur côté, ils doivent groumer de ne pouvoir s'emparer de nos jolis bérets neufs avec leurs rubans dorés et l'ancre brodée ; ils y attachent autant de valeur que nous à leurs casques, mais ils tiennent sur nos têtes et ça coûte cher de vouloir y toucher.

« Dehors, il fait noir comme dans un nègre ! Tout à l'heure, il faudra faire 3 kilomètres dans la boue à travers champs pour retrouver le cantonnement et demain matin nous retournons aux tranchées. »

A..., le 17 décembre 1914.

« Chers parents,

« Tout va bien, bonne santé et à bientôt.

« Bons baisers de votre fils.

« G. D. »

« Le bonjour à tous de ma part[1]. »

Dieppe, le 22 décembre 1914.

« Chers parents,

« Ça y est, me voici au lit avec une balle dans la cuisse gauche et un ricochet dans la même jambe.

« Le ricochet est presque guéri, il n'en est pas de même de la balle, mais ce ne peut être grave.

« J'ai attrapé cela le 17 au matin, au cours d'une attaque à la baïonnette.

« Notre butin fut assez bon : quatre lignes de tranchées, cinq mitrailleuses, une avance de 1.500 mètres. Mais, dame, ça coûte cher.

« J'espère être vite guéri et vous revoir bientôt ; donc, pas de bile. »

[1] Georges D... est blessé. Il ne veut pas encore le faire savoir à ses parents.

TROISIÈME SÉRIE

Correspondance de Déniel, premier-maître fusilier devenu officier des équipages de la Flotte, né en 1866 à Sibiril (Finistère), tué à Saint-Georges le 16 décembre 1914.

Gand, Belgique, le 8 octobre 1914, 10 heures.

« Toujours en excellente santé, me voilà en Belgique, nous avons quitté la gare de Saint-Denis hier 7 courant à 8 heures du matin. Arrivés à Dunkerque à minuit, nous ne nous sommes pas arrêtés. Nous avons filé directement vers la frontière belge que nous avons franchie à 2 heures précises dans la nuit avec un beau temps, mais excessivement froid. Nous avons grelotté dans le train toute la nuit à faire les sautillements sur place pour nous réchauffer.

« Depuis 6 heures ce matin nous sommes arrivés ici et depuis à boire et à manger avec les dames de la Croix-Rouge belge ; rien ne nous manque, nous passons de vilains moments mais aussi de beaux. Rien de si beau que la défense de la Patrie, sol sacré.

9 octobre 1914.

« Nous n'avons pas pu aller à Anvers, comme c'était prévu. Nous sommes à Melle, à 12 kilomètres à l'est de Gand, nous sommes en contact

avec l'avant-garde ennemie, ils ont tout incendié le village où nous nous trouvons. Chérie, ton mari est au poste d'honneur, dis-le bien aux enfants et soyez fiers tous les quatre comme je le suis moi-même. Mets les drapeaux aux fenêtres au reçu de cette carte en l'honneur des armes de la France et des Alliés. »

10 octobre 1914.

« Toujours en excellente santé. Je viens de passer vingt-quatre heures au feu sans boire ni manger et tirer constamment. Nous n'avons pas eu beaucoup de victimes, seulement quatre morts et douze blessés. Sur les quatre morts, trois sont tombés à mes pieds dont mon brave capitaine que je pleure, j'étais si bien avec lui, aussi te dire mon chagrin.

« Mais, chérie, ton mari a fait tout son devoir.

« Je suis proposé officier des équipages pour ma belle conduite sur le champ de bataille. »

18 octobre 1914.

« Nous venons d'être relevés de la ligne de feu pour nous reposer un peu, ce qui a permis de nous distribuer le courrier, chose qui n'avait pu être faite depuis notre départ de France le 6 courant.

« Depuis notre départ de France, nous sommes constamment à nous battre, mais demain ou après-

demain, il y aura sûrement un grand combat, je l'espère, à notre profit. »

(Et il parle dans toutes ses cartes de la perte de son capitaine.)

20 octobre 1914.

« Nous avons eu un grand combat qui a duré toute la journée et la nuit, nous avons fait reculer les Allemands, mais nous avons eu pas mal de victimes, quarante de ma compagnie entre tués et blessés. »

Dixmude, le 27 octobre 1914.

« Toujours en excellente santé, malgré l'horrible carnage auquel je participe et où j'emploie toute mon activité et mon savoir-faire. Je suis fier de rendre à la France tout le secours possible ; pour le moment les hommes tombent à mes côtés comme des mouches, mais le sourire aux lèvres.

« De ma section il ne me reste plus que dix hommes sur soixante-deux partis de Brest. »

Dixmude, le 29 octobre.

« Toujours en excellente santé ; le carnage continue, mais nous avons très peu de victimes en comparaison des Alboches. Chérie, je viens d'être encore proposé pour officier des équipages, la deuxième fois, aussi j'espère être promu sans tarder, mes hommes ont une grande confiance en

moi. Ils me voient toujours en tête et jamais une égratignure ; ce ne sont jamais ceux qui sont en tête qui sont frappés, au contraire. »

30 octobre 1914.

« Toujours en excellente santé. Le carnage continue, la ville est complètement incendiée par les boulets allemands ; il ne reste plus aucune maison ; la ville, ils ont pu la bombarder de loin, mais ils ne l'auront pas, nous les en empêcherons. Mon premier capitaine que je regrette tant, était M. le lieutenant de vaisseau Le Douget ; mon deuxième, qui a succombé hier 29, à la suite de ses blessures reçues le 25, était le lieutenant de vaisseau Lanes et le lieutenant était M. l'enseigne de vaisseau Payer tué le 19. Sur trois officiers, il ne m'en reste aucun. »

Dixmude, Belgique, le 31 octobre 1914.

« Chère petite fille bien-aimée. Toujours en excellente santé et la belle victoire va être à nous bientôt ; la nuit dernière, nous avons encore tué des milliers d'Allemands et fait 900 prisonniers. De notre côté, très peu de victimes. Aussi, je pense si nous sommes fiers de notre beau travail.

« Hier, nous avons reçu 1.000 nouveaux marins pour remplacer les morts et les blessés. Il nous en aurait fallu 2.000. »

Dixmude, le 1er novembre 1914.

« Nous vivons en vrais sauvages, nous sommes au feu tous les jours, mais le feu pour cuire les aliments, nous le voyons bien rarement. Lorsque nous arrivons à avoir un verre de café chaud, nous nous estimons le plus heureux du monde, la soupe, il ne faut pas y songer ; toute la journée d'hier il n'y a pas eu de fusillade, c'est l'eau qui a empêché, mais en revanche le canon fait rage. »

Dixmude, le 7 novembre 1914.

« Cher filleul,

« Merci de ta charmante lettre, mais, tu sais, je ne veux pas du tout que tu viennes me voir comme blessé, au contraire, je me porte mieux que jamais, et je ne veux pas être blessé, la France a trop besoin de mes services, pour que je me couche sur un lit de douleur ! non, mon heure n'est pas encore arrivée... »

Dixmude, 13 novembre 1914.

« Toujours en excellente santé, le combat continue dans les meilleures conditions.

Tu me demandes le nom de mon premier capitaine, c'était M. le lieutenant de vaisseau Le Douget de Nantes ; toute la compagnie l'a pleuré, tellement

il était brave et à la hauteur de sa tâche, nous avions tous une confiance aveugle en sa valeur technique. Ce jour-là, la France a perdu un de ses meilleurs officiers. Mon deuxième capitaine a été tué le 24 octobre et mon lieutenant le 29, mais ma compagnie est complétée de retour par de jeunes marins de la classe 1914. »

Dixmude, le 14 novembre 1914.

« Toujours en excellente santé, ça va de mieux en mieux ici, mais en revanche le temps est affreux, aussi sommes-nous dans la boue jusqu'aux genoux, c'est un bien vilain pays l'hiver, c'est tellement plat que l'eau ne s'écoule pas du tout, aussi sommes-nous dans un état pitoyable dans les tranchées, nos effets sont tournés en boue.

« Malgré tout cela, l'état sanitaire est excellent, nous n'avons presque pas de malades. »

Hoogstade, Belgique, 18 novembre 1914.

« Toujours en excellente santé. Nous sommes au repos depuis deux jours, mais dans la boue jusqu'aux genoux, c'est un pays excessivement sale ; n'empêche que personne ne se plaint, au contraire, on est heureux de remplir son devoir ; tout de même, nous avons regretté de quitter le front, alors que la mission n'est pas encore terminée, mais on se console en espérant que nous ne tarderons pas à y retourner. »

19 janvier 1915.

« Madame,

« Je reçois aujourd'hui seulement votre lettre.

« Votre glorieux mari a été enterré près de l'endroit où il était tombé et une croix a été plantée sur sa tombe.

« Il est mort dans un magnifique élan qui l'avait entraîné dans une mission qu'il avait à remplir aux abords du village de Saint-Georges.

« Dans la cruelle guerre qui vous atteint, vous avez du moins la satisfaction de savoir qu'il est tombé en héros et que sa valeureuse conduite, comme celle de tant d'autres, hélas ! a amené la retraite de l'ennemi et l'occupation du village de Saint-Georges.

« Gloire à lui !

« Veuillez agréer, Madame...

G. de Jonquières.

Commandant le 1er bataillon du 2e régiment.

SIXIÈME PARTIE

UNE VISITE
SUR LE FRONT AUX FUSILIERS-MARINS

Renforts de marins arrivant à Nieuport.

La Délégation de la Commission de la Marine à Nieuport.

De gauche à droite : MM. Terquem, Maire de Dunkerque, mobilisé ; le Contre-Amiral Barthes ; Georges Le Bail, Vice-Président de la Commission de la Marine ; Chaumet, Président de la Commission ; Capitaine Gamas ; Villault Duchesnois, Député ; Tassel, Capitaine ; Lagrenée, Commandant le Bataillon des Fusiliers Marins ; Locquin, Député de la Nièvre.

UNE VISITE
SUR LE FRONT AUX FUSILIERS-MARINS

A la Commission de la marine.

Je me souviens de cette séance de la commission de la Marine où l'amiral Lacaze nous annonça que la brigade des fusiliers-marins allait être dissoute. Ce fut parmi nous de la stupeur et je ne pus retenir un geste. L'amiral s'adressant à moi, me dit : « Ah ! M. Le Bail, je suis désolé d'avoir à prendre cette décision, mais j'y suis acculé par la nécessité ; j'ai besoin de marins pour entretenir les effectifs de nos escadres. »

Et j'eus, pendant le temps que dura l'audition du ministre, l'obsession de cette brigade qui allait être dispersée, de cette splendeur du front qui allait s'évanouir.

M. Chaumet, notre président, me dit à la sortie : « Nous irons saluer la brigade et son drapeau, avant qu'on la renvoie dans les dépôts. »

Cet épilogue a paru en articles dans les numéros du journal *Le Citoyen* des 7, 14, 21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février, 3 et 10 mars 1916.

Quelques jours après, nous apprenions que le ministre s'était décidé à maintenir en Belgique un bataillon de fusiliers-marins avec le drapeau.

Il était donc bien vrai que la brigade n'allait pas mourir tout entière et qu'un bataillon de ces braves continuerait à tenir le front et à symboliser l'héroïsme intégral de cette troupe d'élite.

Entre Paris et Creil.

Le samedi, 16 décembre, une délégation de la commission de la Marine partait pour la Belgique afin de saluer le drapeau des fusiliers-marins.

Elle était composée de MM. Chaumet, président; Le Bail, vice-président; de Lavrignais, Locquin et Villault-Duchesnois.

Nous arrivons bientôt à Creil.

Des prisonniers allemands travaillent à réparer la voie. Je les observe attentivement. C'est à peine s'ils relèvent la tête à l'arrêt du train. Ils excellent à remuer la terre qu'ils répandent à larges pelletées sur le remblai de la voie.

Saint-Just.

Nous sommes à une gare régulatrice. Au moment de notre passage, des milliers de soldats, entassés dans les cours et sur les voies, attendent l'heure du visa et du départ en permission, la musette en bandoulière et un bâton à la main.

Spectacle étrange et impressionnant que celui de ces poilus porteurs d'un casque métallique semblable au casque à salade du XVe siècle. Malgré la joie du départ, c'est à peine si une légère rumeur monte de cette mer humaine de soldats habitués à discipliner leurs nerfs et à maîtriser leurs émotions. La mobilité des yeux des poilus contraste avec l'attitude du corps figé dans l'immobilité de l'attente.

Ces yeux retiennent l'attention. Une admirable flamme les anime. Quoi d'étonnant s'ils se sont élargis et ont acquis cette profondeur, après s'être ouverts sans cesse à tant de visions héroïques.

On me fait remarquer, à l'arrière-plan, dans le lointain, un groupe de soldats noirs. Ils sont très braves au feu, ces hommes qui excellent également à aborder de front l'ennemi ou à le surprendre, après avoir rampé vers lui silencieusement à la manière des grands fauves du désert; mais ces guerriers admirables ne peuvent s'habituer aux marmites, à ces choses d'en haut, qui tombent du ciel, du paradis de Mahomet, sans doute?...

Amiens.

Un train de poilus croise le nôtre et file à toute vitesse. Ce seul cri retentit, qu'ils nous jettent au passage dans le craquement de la voie et le tremblement des aiguilles : « Nous les aurons! Nous les aurons! »

Étaples.

Nous traversons un camp anglais. Partout des tentes, à droite, à gauche et en avant. Elles sont vastes, confortables, tapissées de planches et pourvues d'une distribution d'eau et de lumière électrique. Les soldats britanniques sont occupés à faire l'exercice dans les dunes. Ceux-ci marchent en colonne serrée, sur deux rangs ; d'autres se tiennent dans les tranchées ; ceux-là font de l'escrime à la baïonnette en marchant ou en courant et passent au fil de leur rosalie les mannequins suspendus à de grands trapèzes disposés ici et là sur le terrain d'exercices.

La race est belle, alerte et charnue. Mon attention se porte sur un groupe de soldats occupés à une partie de *foot-ball*. Partout et toujours, ils restent anglais. *Intus et in cute*.

Chez eux, la poitrine est large, les muscles saillants, et la charpente visible, comme les poutres dans les maisons de nos pères.

Boulogne,

Beaucoup de soldats belges en gare de Boulogne où le train stoppe quelques minutes. On est reparti. Nous remarquons, à droite, la colonne de la Grande Armée. O ironie du sort ! des troupes anglaises campent sur l'emplacement même où,

en 1803, Napoléon concentra la masse principale des 150.000 hommes destinés à envahir l'Angleterre.

A propos des Anglais, un de mes collègues en raconte une bien bonne. Récemment, on parlait, devant un petit groupe de nos Alliés, insuffisamment initiés à notre langue et à notre histoire, du Palais de Fontainebleau, de ses fêtes et de ses *dîners*, à l'époque où ce palais était l'une des principales résidences des rois de France. — « Ah oui, dit l'un d'eux, je comprends : *grill room!* »

Cette réponse originale me remet en mémoire une autre anecdote authentique. Une nombreuse cavalerie anglaise débarquait à Saint-Nazaire, au début des hostilités. Entre mille, un cheval paraissait en mauvais état. Un officier anglais fait le tour de l'animal, l'examine, paraît mécontent, et soudain, tirant un revolver, l'abat, en proférant ce mot : *bifteck*.

Marquise.

Les Anglais ont installé à Marquise des hangars pour dirigeables.

Afin de les rendre invisibles, on les a enduits d'une couche de peinture vert épinard, d'autres disent, de couleur KK.

Les deux échantillons primitifs de la série ont eu une destinée étrange. Le premier est allé donner du nez dans le clocher du village; le second s'est

échappé, brûlant la politesse à ses hôtes qui se sont consolés en apprenant qu'une fugue intelligente l'avait conduit en Angleterre. *All right!*

Calais.

C'est pour atteindre Calais que les Allemands ont, dans un colossal effort sans cesse renouvelé pendant des semaines, lancé sur nous les meilleures de leurs troupes dont les formations massives sont venues se briser contre l'héroïsme de nos soldats et de nos Alliés.

Le port de Calais était destiné dans leur pensée à devenir un centre important de ravitaillement de leurs sous-marins. Ils voulaient faire de cette sentinelle avancée un poignard dirigé vers le cœur de l'Angleterre.

La maîtrise de nos armes a prouvé une fois de plus à notre ennemi qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

Dunkerque.

Voici Dunkerque ! cité de Jean-Bart, Dunkerque, « aigle de la mer ! »

En descendant du train, nous sommes reçus par M. Terquem, maire de Dunkerque, mobilisé, par le commandant du front de mer et un officier d'ordonnance du général Eydoux.

Dunkerque a gravement souffert de plusieurs

bombardements en obus de gros calibre. Quand on apprit, à Paris, le premier de ces attentats, la Commission de la Marine tenait séance. Que penser? Le bombardement ne pouvait venir de la mer, puisque les Alliés en avaient la maîtrise et il n'était pas admissible non plus que d'aussi grosses marmites pussent tomber d'un avion ou d'un zeppelin. De suite, nous eûmes la conviction, vite confirmée par les faits, que ces gros obus, tirés à une distance de 35 kilomètres, devaient avoir été lancés par une des pièces de marine de 380 que les Allemands destinaient à l'armement de leurs *super-dreadnoughts*. Nous avions deviné juste.

A table d'hôte, le soir, on nous raconte l'exode vers Dunkerque des malheureux Belges chassés de leurs patrie par l'invasion.

Durant des jours et des nuits les routes virent s'écouler, comme un flot ininterrompu, de tristes cortèges, des théories lugubres de femmes, d'enfants et de vieillards, où souvent riches et pauvres étaient confondus, et qui abandonnaient la terre maternelle, la chair saignante, l'âme meurtrie.

Sur la place principale de Dunkerque, on surprit un jour une femme à l'air hébété qui tournait des yeux hagards vers une brouette où gisait, recouvert d'un pauvre manteau, le corps inanimé de son enfant. Arrêtée et questionnée par la police, elle répondit que, dans sa fuite éperdue, elle n'avait pas pu se résoudre à laisser derrière elle

le petit cadavre, afin d'être bien sûre du coin de terre où il reposerait.

On nous cite encore le cas de deux frères qui devant le bruit grondant de l'invasion, avaient dû abandonner le corps de leur mère morte, sans avoir pu lui assurer une sépulture.

Vers Coxyde-Bains.

Le matin, de bonne heure, les moteurs de nos autos ronflent, et on détale. Nous sommes en route pour la Belgique où, dans quelques moments, nous pourrons saluer le drapeau des fusiliers-marins et le bataillon qui en a la garde.

La journée s'annonce assez bien. Dans le ciel pâle, le soleil fait des apparitions que voile par intervalles la marche lente des nuages.

Voici Bévrel, un coquet village flamand rempli de soldats belges. Le long de la route, plantée et pavée, défile une procession constante de piétons, de cavaliers, de troupes en marche revenant des tranchées ou allant faire la relève, de longs convois destinés à alimenter la vie du front.

On approche de Furnes. La campagne baigne dans la triste mélancolie de l'hiver. La succession des prairies, des vergers, des terres labourées, riches en *humus*, des fermes coquettes qui décorent le paysage, laissent deviner un pays plantureux et de vie facile dont les moindres habitants

étaient à l'abri des incommodités de la pauvreté.

On sent que la mer est proche. Des mouettes, innombrables, émaillent de leur blancheur le tapis des prés à la verdure languissante. On dirait que de la neige est tombée là.

Depuis quelques minutes, le canon gronde devant nous et mêle son bruit sourd à la voix des cloches qui appellent les fidèles à la messe du dimanche.

Quelques kilomètres seulement nous séparent du front.

Des ballons captifs, ayant la forme de saucisses, ceux de l'ennemi et les nôtres, l'air bonhomme, retenus par un fil, montent leur faction, tandis que, dans le ciel, avions et taubes rapides passent avec un bruit sinistre, l'air mauvais.

Tantôt ils parcourent à toute allure les grands espaces, en quête de gibier humain, d'un rassemblement à bombarder ou d'un appareil ennemi à poursuivre et à détruire, et, tantôt ils semblent planer dans le ciel, à la façon des aigles et des vautours, pour mieux observer le pays et fouiller à leur aise de leur vue perçante les moindres replis de la plaine.

Ce n'est pas sans risques que les aéros se livrent à ces randonnées.

Autour des avions qui prennent de la hauteur, des éclatements répétés retentissent et le bombardement fait rage.

Les obus détonent et les shrapnells explosent. On dirait un feu d'artifice tiré dans les airs.

Tandis que les obus donnent naissance à des fumées noires ramassées en boule, d'autres, les plus nombreux, se convertissent en globes blancs et lumineux dont les ouates bientôt disjointes, après avoir stagné quelque temps dans l'air, ne tardent pas à se fondre et à se dissiper dans la fluidité de l'espace.

Parfois, ces nuages blancs, groupés ensemble, ont dans leurs formes premières, les apparences d'astres réunis en constellations nouvelles.

Nous allons saluer à X... le général commandant le corps d'armée auquel appartient le bataillon des fusiliers-marins. Grand, sec, élancé, le général H.. d'O... offre à la fois l'aspect d'un soldat et d'un homme du monde. On sent qu'il a de la race et du métier. Il nous fait bon accueil. Le chef ne tarit pas d'éloges sur les exploits des fusiliers. Que d'officiers et de soldats ont quitté la brigade, la mort dans l'âme ! Pour illustrer son récit, il nous conte l'aventure de ce fusilier-marin qui, sachant qu'on allait attaquer le lendemain pour reprendre un élément de tranchée perdu la veille, ne pouvait se décider à suivre son bataillon dans les dépôts. Il vint supplier ses chefs de le changer de bataillon. Il voulait se battre.

On ne put accueillir sa prière.

Quelle ne fut pas la surprise des chefs quand

ils surent que ce soldat désobéissant était entré le premier le lendemain dans la tranchée ennemie, aux côtés de l'officier qui s'était élancé à la tête de ses hommes !

Devant tant de fidélité et de courage on fut bien obligé de le garder et de le proposer même pour la croix de guerre.

Pressés, nous traversons Furnes sans nous y arrêter. Nous aurions bien voulu cependant examiner à loisir ses maisons originales dont la construction se rattache à toutes les époques, et son Hôtel de Ville, style renaissance.

Nouvel arrêt. Nous allons saluer cette fois le général divisionnaire, avec l'intention de lui communiquer nos projets. Tandis que la conversation va son train, le général charge un de ses officiers de téléphoner afin de savoir si le front est tranquille à proximité de nous.

La réponse ne tarde pas à venir. On se canonne fort dans la région depuis le lever du jour. Le général nous dit qu'on peut aller à Coxyde-Bains qui est le but de notre voyage mais qu'il n'est pas possible de pousser jusqu'à Nieuport et Saint-Georges.

On verra bien !

Nous sortons. Au moment où nous rejoignons nos autos, l'activité des avions et des taubes a redoublé. Ils fendent l'air avec des grondements de colère.

Quelques jours après, le journal *La Croix* nous apprendra que le quartier général du roi des Belges, qui est proche, a été bombardé à l'heure de la grand'messe par six aéroplanes partis d'Ostende ; que de nombreux civils ont été tués ou blessés et qu'une bombe a même explosé à quelques mètres du Souverain.

Coxyde-Bains.

C'est au bord de la mer que le bataillon cantonne. Son effectif est de 1.200 hommes en y comprenant les mitrailleurs et les pontonniers.

De coquettes villas sont symétriquement rangées le long des dunes.

La grève est quelconque avec ses sables onduleux et mouvants où vient, les jours de tempête, s'amortir et se perdre la grande rumeur des eaux.

La mer, plate et rampante, fuit dans l'horizon indécis tandis qu'elle dresse sur le bord de petites vagues livides qui semblent les franges vivantes d'une robe aux tons verdâtres du bronze.

Une idée excellente d'avoir organisé en ce lieu le cantonnement du bataillon !

Pendant les jours de grand repos, ces marins, devenus des soldats, retrouvent leur élément favori, la mer !

Avec son mouvement, sa vie, ses aspects variés et changeants, la mer est très près de la personnalité humaine.

Comme l'homme, elle respire, sourit, gronde et parle d'une voix fraternelle. L'Océan est une voix, a dit Michelet, et Beaudelaire :

Homme libre, toujours tu chériras la mer ;
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

On ne pouvait offrir un meilleur asile à ces soldats de la Liberté !

Au milieu des fusiliers-marins.

A notre arrivée à X..., les officiers nous entourent et les présentations ont lieu. La conversation aussitôt devient cordiale. C'est le capitaine de frégate Maurice Lagrenée qui commande le bataillon.

A ses côtés, se tient le lieutenant de vaisseau Gamas, adjudant-major du bataillon, trois fois cité à l'ordre du jour, le seul qui subsistât encore à la brigade, quand elle fut dissoute, des cadres nombreux du début.

Des fusiliers-marins, il y en a partout, autour de nous, mélangés avec des zouaves aux costumes de la couleur des feuilles d'automne.

Les uns se reposent ou causent sur la dune ; d'autres, sont groupés sur les terrasses des villas tandis que ceux-ci apparaissent, curieux de regarder des pékins, aux fenêtres et aux balcons. Des

fusiliers, groupés par sections, font l'exercice sur la plage, le dos tourné à la mer.

Leurs bérets, au sommet desquels se dressent des pompons rouges ainsi que de gracieuses rangées de coquelicots, jettent une note vive et alerte dans le paysage monotone du sable et de la mer.

Je reconnais là des compatriotes qui viennent à moi et en amènent d'autres : Plouzennec, de Lababan, Guéguen, de Cléden-Cap-Sizun, Stéphan, de Kérity-Penmarch, le quartier-maître Friant de Port-Rhu, le quartier-maître Le Goualc'h, de Goulien, décoré de la croix de guerre, Mavic, de Concarneau, deux fois blessé et décoré de la croix de guerre ; le zouave Yves Furic de Plozévet, etc., etc.

En quelques phrases, rapidement échangées, on cause de la Bretagne dans la vieille langue de nos pères. Et pendant un bon quart d'heure, le parler celtique mêle ses énergiques sonorités à la voix de la mer sauvage dominée elle-même par les coups stridents des *monitors* anglais qui, à une bonne portée de canon, en face de nous, bombardent les défenses allemandes de la côte belge.

*
* *

Cette belle jeunesse réunie là nous est venue de toutes les aires du vent. Dans sa composition, elle comprend des gaillards d'origines les plus diverses, depuis les marins de la pêche et de la marine mar-

chande qui ont couru toutes les lames des Océans jusqu'aux conscrits du littoral qui ont vécu dans une humble cabane, rompus dès l'enfance aux travaux des champs qu'ils interrompaient souvent pour s'attaquer, les jours de tempête, aux flots gonflés du goëmon nourricier. A eux sont venus s'ajouter les engagés volontaires, ouvriers spécialistes des usines ou matelots de l'intérieur, fils de la montagne ou de la plaine, qu'une vocation maritime mystérieuse, issue peut-être de lectures enfantines ou de la soif de l'inconnu, a attirés dans les rangs des cols bleus.

Cette jeunesse des survivants des grands drames de l'Yser s'épanouit sous nos yeux.

Elle ne rappelle en rien les classiques loups de mer de l'ancienne marine, à la figure plissée et basanée, le plus souvent brusques et jureurs, qui avaient bourlingué sur toutes les mers.

Nos fusiliers-marins offrent les plus belles apparences de vigueur et de santé auxquelles viennent s'ajouter une certaine élégance et de la grâce. On les a surnommés les *demoiselles au Pompon Rouge*, à cause peut-être de la coquetterie de leur costume et aussi d'un certain dandinement de leur démarche qui est une habitude maritime et rappelle un peu le roulis du navire pendant la marche.

Regardez-les bien.

Ils sont droits, sveltes et sains. Leur teint est clair, frais et animé, leur regard franc, et la

bouche, souvent mélancolique, s'épanouit en fleur.

Ces héros d'hier et de demain, ont des attitudes simples où se laissent voir cependant les bosses de la combativité. Dans leurs yeux, bleus ou noirs, perce une folle expression de témérité.

Les pertes de la brigade, depuis le début de la campagne tiennent pour un bon quart à l'imprudence des marins et à leurs espièglerie d'enfants sous les obus et sous les balles.

D'eux, on peut dire ce que les habitants de Corinthe disaient des Athéniens d'après le récit de Thucydide : « Pour le service de la République, ils hasardent leur vie comme si elle leur était étrangère. »

Ajoutez à cela que beaucoup de ces marins sont fatalistes comme les Arabes. La même croyance à l'inéluctable arrêt du sort, à l'inévitable destinée, unit ces fils du désert et de la mer, également empressés à sourire au danger et à défier la mort. Avec cela, ils sont indépendants à l'excès ; ils n'aiment pas qu'on les enchaîne, et, ils s'enchaînent.

Je veux donner un exemple de l'attachement et du dévouement sublime de ces hommes.

Au plus fort du danger, à Melle et à Dixmude, quand le champ de bataille n'était plus qu'un immense fourré de mitraille où l'on ne pouvait avancer sans risquer la mort à chaque pas, le lieu-

tenant Gamas voyait à tout instant un de ses marins se placer devant lui. Et, comme son officier l'écartait, il finit par lâcher ce mot : « Il y a trop de balles pour vous ici, mon lieutenant. » Ce simple marin était un capitaine au long cours, dédaigneux des galons qui de droit lui revenaient, et qui s'était attaché à son chef qu'il adorait.

Le salut au drapeau.

La présentation du drapeau se fit à l'intérieur d'une villa, devant les officiers du bataillon.

Lorsqu'on tira de sa gaine le glorieux emblème aux couleurs de la nation, une émotion sacrée nous pénétra jusqu'aux moelles.

Le président de la Commission, M. Charles Chaumet, prit la parole et traduisit avec beaucoup de justesse et de maîtrise les sentiments qui nous animaient tous :

« En venant ici saluer votre drapeau, ce drapeau confié il y a quelques mois à peine à vos mains vaillantes et que déjà votre héroïsme a illuminé d'une auréole de gloire, la Commission de la marine de guerre a voulu vous apporter, sur le théâtre même de vos exploits, l'hommage de la reconnaissance nationale.

« Certes, la France ne saurait établir d'injustes distinctions entre ses valeureux enfants qui combattent et qui meurent pour elle. Tous, elle les

entoure d'un égal amour, de cet amour maternel si bien défini par le poète :

Chacun en a sa part et tous l'ont en entier.

« Mais n'est-il pas légitime de rappeler, que parmi tant de vaillants vous fûtes les plus vaillants, que parmi tant de héros votre héroïsme apparaît encore exceptionnel. Vos poitrines furent l'obstacle invincible sur lequel se brisa l'invasion.

« Nous sommes heureux et fiers que votre bataillon demeure ici avec votre drapeau. Votre présence n'apporte pas seulement à nos armes une force matérielle. Elle a aussi la vertu de l'exemple. Elle est un levain d'émulation patriotique et provoquera vos frères d'armes à rivaliser de bravoure avec vous : et si même à l'arrière quelques civils paraissaient à un moment un peu fatigués de tenir et laissaient apparaître des marques de défaillance, je suis sûr qu'il suffirait, pour ranimer dans tous les cœurs la confiance et l'enthousiasme, de leur parler des fusiliers-marins. Honneur à eux ! »

Le commandant du bataillon a remercié avec émotion.

Puis M. Terquem, qui accompagnait la délégation comme capitaine d'état-major, a ajouté :

« Voulez-vous permettre au capitaine Terquem de se rappeler qu'il est maire de Dunkerque pour vous dire que la ville de Dunkerque n'oubliera

jamais que si les horreurs de l'invasion lui ont été épargnées, elle le doit surtout aux fusiliers-marins ? »

L'AME DE LA BRIGADE

La formation de la brigade fut chose improvisée, entreprise hâtivement et d'abord menée à la diable.

On assembla, pour la former, les éléments les plus hétéroclites.

Mais, quand ces hommes, en apparence si divers, furent réunis, une âme commune, soudain, se révéla en eux.

L'esprit de corps opérait par sa vertu propre.

L'amour de la patrie, fortifié par le sentiment du droit, fit le reste.

Phalange héroïque, née spontanément à la lumière !

L'esprit de corps, fait des lointains ou récents souvenirs glorieux de l'arme à laquelle on appartient, opère silencieusement comme la vie secrète de la nature.

Le même arbre produit des générations de feuilles semblables.

Il en va de même pour les générations de guerriers.

On sait que les anciens de l'arme n'ont pas molli et qu'ils ont toujours recueilli de la gloire.

On fera comme eux.

Tandis que les nouveaux se battent, les exploits de leurs aînés bourdonnent autour de leurs tempes comme des abeilles d'or.

Le peuple des morts se mêle à celui des vivants, comme autrefois les Grecs à Marathon virent des êtres surnaturels combattre à leur côté.

*
* *

Quand ces marins, après avoir passé quinze jours dans le camp retranché de Paris, furent dirigés sur la Belgique, le commandant de leur corps d'armée se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire de ces *fonds de tiroirs*.

Un soldat belge, Grimauty, raconte dans un livre récent, qu'en quittant Gand, il rencontra, au village de Mariakerke, les fusiliers-marins qui se dirigeaient vers Anvers.

Il entama la conversation avec un petit groupe de marins et voici ce qu'il écrit :

« Il y en a parmi eux qui n'ont pas encore vu le feu et je leur fais l'effet d'un vieux combattant de 1870 qui raconte ses histoires et que l'on envie pour ses belles aventures... Je sens qu'ils sont affamés de combats et de gloire, mes jeunes nouveaux amis, et qu'ils ne rateront pas le morceau quand il se présentera !

« Tout le monde sait maintenant que ça n'a point tardé, et l'histoire des huit mille héros de

Melle et de Dixmude est connue du monde. Durant des mois, dans ce petit coin de Belgique, ils ont fauché des masses allemandes et récolté une gloire unique... Beaucoup d'entre eux ont été écrasés par la gloire...

« Il faut se découvrir devant les fusiliers-marins qui survivent, qui soutiennent un passé lourd et continuent une gloire immortelle[1]. »

On déjeune.

Les officiers nous invitent à déjeuner. Nous sommes une vingtaine à table. Je distingue l'adjudant-major Gamas, le lieutenant de vaisseau Ven, de Brest, et les enseignes Tassel, de Lannion et Bécam, de Morlaix.

Ce dernier est un rescapé du *Bouvet*. Quand le cuirassé chavira, Bécam se laissa glisser doucement sur la carapace du monstre qui s'enfonçait dans l'abîme. Le tourbillon des eaux le happa dans le bouillonnement de ses écumes. Soudain, on le vit surnager ! Bécam était sauvé, l'Yser l'attira ensuite avec ses combats, et, de nouveau, il eut l'occasion de se distinguer. Dans cette tête bretonne au menton volontaire et au masque énergique brillent des yeux de flamme qu'on dirait allumés au ciel brûlant de Castille.

Voici deux aides-majors, tout jeunes, que la

[1] Six mois de guerre par un soldat belge, août 1914-février 1915.

guerre a surpris sur les bancs de l'école de médecine navale de Bordeaux. Il s'appellent Leissen, de Nantes, et Kervella, de Plougastel-Daoulas. Ils ont fait toute la campagne depuis le début et pansé par centaines les glorieux blessés de la brigade.

L'aumônier du bataillon était à Reims au moment du premier bombardement. Il aida à sauver sous les obus les objets sacrés et les trésors de la Cathédrale. Du ton le plus simple il raconte les péripéties du drame qu'il a vécu.

Au nombre des convives, figure le capitaine de vaisseau Barthes qui a bien voulu nous accompagner. Il commande actuellement le front de mer de Dunkerque après avoir sauvé son navire, le *Jean-Bart*, gravement torpillé au début des hostilités. Son sang-froid et son expérience nous ont conservé cette belle unité qu'il a pu ramener à Malte.

Avec lui s'entretient notre excellent collègue, M. de Lavrignais, député royaliste de la Vendée, ancien fusilier-marin de 1870, qui fait partie de la délégation parlementaire.

La conversation va son train. Nos aimables amphitryons sont modestes et aussi sobres de paroles qu'ils se montrèrent prodigues de belles actions. Quand ils consentent à parler, c'est pour raconter les prouesses de leurs hommes dont ils sont aimés parce qu'ils les aiment.

Les officiers de la brigade ont toujours, durant la campagne, maintenu un étroit contact avec leurs

soldats, partageant leurs fatigues, leur donnant l'exemple de la frugalité et toujours les premiers au danger.

On nous a cité cet exemple de dévouement. Un officier était condamné au régime lacté par le médecin-major. Les hommes de sa compagnie s'entendirent pour lui procurer chaque jour le précieux breuvage qu'ils allaient parfois chercher à 10 et à 12 kilomètres de distance.

On fait des mots : nous déjeunons dans un abri côtier (*abricotier*).

On raconte que le fusilier-marin Cacherin, l'indiscipliné sublime qui n'a pas voulu suivre son bataillon à Paris pour pouvoir se battre le lendemain et qui s'est effectivement couvert de gloire dans une attaque, vient d'avoir une histoire avec un gendarme belge.

Il chassait pour occuper son temps et ajouter un supplément à l'ordinaire. Un gendarme belge survient qui lui dresse procès-verbal. Cacherin croit à une plaisanterie. Le pandore le prend de haut et lance à l'adresse des fusiliers-marins une épithète malsonnante. Cacherin, qui a le sang chaud, ne peut se contenir. Il saisit le gendarme et lui fait décrire une pirouette. Du coup, son cas s'aggrave. Et les chefs ont cette affaire sur les bras !

Pendant le repas, les *monitors* anglais ne cessent de tirer sur les défenses allemandes de la côte belge.

Ces bateaux longs et plats qui ne calent pas plus de deux mètres, sont très ras sur l'eau et armés de deux canons géants. Ce sont de puissants démolisseurs qui parfois, du côté de Nieuport, durant les combats de l'Yser, appuyèrent utilement l'action de nos troupes.

En route pour Nieuport et Saint-Georges.

Trois *autos* sont amenées et nous partons, non sans avoir revêtu une capote de soldat toute neuve. Dans le pays où nous allons, le civil n'existe plus, ou, du moins, l'espèce en est momentanément abolie. En marchant deux par deux, à distance les uns des autres, on risque de ne pas trop se faire remarquer ; c'est qu'on va se trouver sous le feu des canons boches et même à la portée des balles.

Le lieutenant Gamas nous explique en route quelle est la vie des fusiliers-marins à X... ; deux jours de tranchées suivis de quatre jours de réserve de tranchées qu'on passe généralement dans une cave à proximité de la ligne avancée. A deux autres journées de tranchées succèdent quatre jours de petit repos.

Tous les vingt-quatre jours, les compagnies ont droit à un grand repos de même durée. C'est sur ce passage au cantonnement que s'imputent les permissions.

La nourriture des hommes est bonne, mais ils se plaignent de ne pas avoir deux quarts de vin

par jour. L'eau qu'on leur sert dans le pays inondé est jaunâtre. Quand on l'a traitée au permanganate elle devient rose, sans pour cela donner envie de boire.

Ah ! si l'on pouvait seulement se procurer un peu de cidre de Bretagne, de Fouesnant, de Clohars-Carnoët, de Dinéault ou de Saint-Thois !

Un officier fait allusion aux lendemains de Dixmude.

Il nous raconte sa surprise quand il se trouva ramené pendant quelques jours en arrière, au milieu de la population civile, et quand il vit défiler sous ses yeux des convois funèbres avec la pompe traditionnelle que savent y mettre, pour marquer leurs regrets, la douleur ou la vanité des parents[1].

Il lui semblait, à ce revenant, que ce n'était plus le monde naturel. Et il se rappelait ces journées et ces nuits où, les talons alignés et la main au képi, on saluait gravement la dépouille des camarades tombés dans les combats et qu'on confiait à la terre, gravement et simplement, sans corbillards, sans panaches, sans décor, sans turbulence.

L'aumônier, un soldat aussi, récitait parfois

[1] Avec ses larges corbillards
Ornés de plumes majuscules
Par les matins et les brouillards
La mort circule.

Verhaeren, *Les villes tentaculaires*.

une prière, et la terre recevait la dépouille des héros dont l'âme avait déjà franchi le seuil du grand mystère.

A droite et à gauche le paysage qui, après tout, a cessé d'en être un, est en partie submergé. En dehors des chaussées, peu de terres émergent encore.

Pour soustraire au repérage les passages dangereux de la route, on en a maquillé les abords par des palissades en planches ou des plantations d'arbres et de roseaux.

Nous touchons au but. Nos autos devraient déjà être arrêtées et garées avec précaution derrière un talus. Le duel d'artillerie paraît continu. Les obus décrivent autour et au-dessus de nous dans l'espace leurs courbes paraboliques.

L'auto s'arrête.

« Avancez ! » fait l'officier qui nous pilote.

A cent mètres devant nous, un artilleur en faction fait des gestes désespérés pour nous dire de stopper.

A deux reprises, les vitres de notre voiture ont été secouées par des éclatements assez proches.

A ce moment, un obus éclate à 25 mètres de nous.

« Un 105 ! » fait Gamas, qui s'y connaît.

Nous avons été repérés.

Et, l'artilleur, vers lequel nous nous dirigeons à pied, nous apprend que depuis le matin les Boches

Dans les ruines de Nieuport.
Juillet 1915.

Le Christ de l'église de Nieuport
tiré des ruines.

La Tour des Templiers,
près de Nieuport.

La rue des Cuisiniers,
à Nieuport.

tirent sur une de nos batteries de 75, à 150 mètres de nous.

A ce moment, pour compléter mon costume militaire, j'emprunte le képi de notre conducteur d'automobile qu'on me dit être un inspecteur d'un de nos plus grands établissements financiers. J'avise sur la route un gros bâton qu'on dirait avoir été coupé pour moi, et, suivant la consigne, nous nous dirigeons, deux à deux, vers la vieille tour des Templiers de Nieuport.

La tour des Templiers et l'âme des pierres.

La route qui s'offre à nous ressemble à une fourche dont nous occuperions au départ la poignée du manche, tandis que, de ses deux branches, l'une, celle de gauche, se dirige vers les écluses désormais historiques de Nieuport en rasant la tour des Templiers et le côté est de la ville, et que l'autre branche s'infléchit doucement vers le village de Saint-Georges, célèbre par les âpres combats du mois de décembre 1914.

Il ne subsiste plus rien aujourd'hui de l'opulence rurale de ce beau pays des Flandres. Le flot de l'invasion en a chassé des populations heureuses qui ont pris hâtivement le chemin de l'exil. Ce n'est que tristesse et désolation dans ces lieux où les habitants et les visiteurs subissaient le charme et l'envahissement lyrique de la nature.

« Ces villages fleuris où, quand venait le soir, chacun dansait avec sa chacune » ne sont plus que des entassements de pierres éboulées.

De tous côtés la vue se pose et s'attriste sur un paysage désolé où l'inondation ne fait trêve, par endroits, que pour laisser émerger du sol des arbres mutilés ou déchiquetés, des îlots vêtus de roux, où la terre attaquée par les sels corrosifs de la mer, est devenue stérile.

Des vols de corbeaux planent au-dessus des champs ensevelis où montait autrefois, dans un ciel de juillet, la lente mélodie des épis mûrs.

Nieuport ! Saint-Georges !

Il faut laisser aux écrivains de la Belgique assassinée le soin de nous décrire la vie jadis heureuse de ces champs et de ces villes.

Dans la *Belgique sanglante*, le poète Emile Verhaeren nous représente ainsi Nieuport-Ville :

« Nieuport-Ville est un lieu de silence et de beauté. Oh ! les petites maisons coites ; les fenêtres à petits rideaux que soulève une main curieuse dès qu'un passant traverse la rue ; les trottoirs à pavés inégaux que la mousse et l'herbe encadrent ; la jolie place autour de la vieille église où de grands arbres installent leur ombre ronde, et puis, là-bas, tout au bout de la ville, l'immense tour des Templiers qui se dresse, soit comme un menhir gigantesque, soit comme un fragment de

temple égyptien. Je ne sais rien de plus inattendu que l'apparition de ce colosse rectangulaire en plein pays de routes et de champs plats. On dirait d'un témoin de tout ce qui fut grand et noble aux temps héroïques. Il impose la force et la ténacité. Il veut hausser le présent à la taille du passé. Il refuse de s'effondrer : il accomplit une mission d'autant plus impérieuse qu'elle est silencieuse. »

Autour de Nieuport la morte, se groupaient des bourgs et des villages « de gaieté douce et de bel accueil ».

Dans son beau livre, l'*Yser*, Pierre Nothomb les décrit ainsi : « Petits bourgs traversés ou aperçus, qui vous eût dit voués au deuil et à la gloire? Caeskerke, Oostkerke, Stuyvekenskerke, Tarvaete, Pervyse, Ramscapelle, *Saint-Georges*, villages fleuris et florissants... Vous vous donniez la main autour de Nieuport la morte, comme de jeunes paysannes roses qui, en dansant leur ronde, auraient veillé sur un tombeau. »

Pendant que nous nous dirigeons vers la tour des Templiers, le bombardement fait rage sur la partie nord-ouest de Nieuport. Tandis que certains obus annoncent leur départ par un coup sec et révèlent par un sifflement douloureux leur passage dans les airs pour éclater avec fracas au point de chute, d'autres engins mystérieux éclatent subitement sans qu'on sache d'où ils viennent.

Effrayés par les explosions successives, de pauvres oiseaux plaintifs et effarouchés vont et viennent, s'accrochant à des branches ou à des joncs, sans prendre aucun repos.

Nous sommes parvenus au pied de la vieille tour carrée. Malgré les bombardements quotidiens, où les plus gros projectiles des pièces ennemies sont associés aux coups de l'artillerie moyenne, le colosse de granit est encore debout; il tient.

Ses murs, d'une prodigieuse épaisseur ont été labourés et déchiquetés en tous sens par les morsures des aciers et les éclatements sauvages des explosifs. Des entassements de moellons et de pierres de taille gisent à sa base, et paraissent, dans leur détresse, lui assurer une protection et lui dresser en même temps un piédestal de beauté et de gloire.

Dans le geste de cette tour qui persiste à défier l'ennemi et sa mitraille on lit comme une folle expression de témérité guerrière, comme une bravade d'héroïsme.

Ainsi que l'esclave antique soumis à la torture, elle semble dire à son bourreau : « Tu broies mon corps, mais mon âme t'échappe. »

Il y a une âme de la pierre.

Oui, cette tour me paraît un spécimen colossal de la pensée en pierre, de la volonté et de l'héroïsme en pierre.

Dressée dans la plaine tragique, avec ses plaies

béantes et ses moellons calcinés, elle paraît enseigner la ténacité et le devoir à ceux qui, luttant pour l'idéal et pour la Patrie, seraient trop prompts à désespérer [1].

*
* *

Prenez la carte.

Après notre victoire de la Marne le Kaiser n'eut qu'une idée : déborder notre front par le nord et marcher sur Calais.

Ce fut la course à la mer.

Dès le 20 octobre 1914, les Allemands tentaient un effort de percée, contre l'armée belge d'Anvers qu'ils avaient suivie pas à pas.

Du 20 au 27 octobre la pression redouble afin de rompre la résistance que les troupes belges lui opposent sur le frond Ypres-Dixmude-Nieuport.

La brigade des fusiliers-marins est accourue et oppose aux ruées sauvages de l'ennemi s'élançant en formations massives appuyées par une artillerie formidable, un superbe rempart de poitrines humaines.

Contre l'envahisseur, marins, Belges et Sénégalais rivalisent de courage. C'est alors qu'à Dixmude, la lutte opiniâtre et dure atteint sa tension suprême.

[1] La tour des Templiers a été depuis détruite par le feu de l'artillerie ennemie.

Pendant ce temps, l'inondation, habilement provoquée, étend silencieusement sa nappe d'eau sous les pas de l'ennemi qui perd pied et recule.

L'armée allemande, repoussée par les hommes et par les éléments, abandonne la partie nord du front d'attaque pour se replier sur le secteur Dixmude-Ypres et tenter de ce côté un nouvel effort.

Entre temps, la ville de Nieuport a été violemment bombardée le 26 octobre. Le 10 novembre elle ne sera plus qu'un vaste cimetière.

Enfin, le 23 octobre, Saint-Georges est bombardé aussi et agonise. Nous tenions la rive gauche de l'Yser, mais pour avoir un débouché libre sur la rive droite du fleuve, il fallait se rendre maître de Saint-Georges. Au prix d'efforts inouïs nous y parvenons dans la deuxième quinzaine de décembre.

C'est vers les tranchées de Saint-Georges que notre petite caravane dirige ses pas en quittant la tour des Templiers au sommet de laquelle nous sommes montés.

A ce moment, le soir est tombé et la voix du canon s'est tue.

Dans les tranchées de Saint-Georges.

Le village de Saint-Georges pénètre en forme de coin dans la région occupée par les Allemands qui sont au nord, au sud et à l'est. Nous allons faire

le tour de cette mince langue de terre qui se présente ainsi qu'une hernie retournée.

Avant de parcourir les tranchées nous nous heurtons à une sentinelle qui a endossé une peau de mouton pour se garantir du froid.

Je ne peux m'empêcher de sourire en pensant aux fusiliers-marins de 1870, leurs aînés, qui, pendant le siège de Paris, allaient toucher ce vêtement à Bicêtre, et qui, en rentrant, ainsi affublés, imitaient dans les rues le cri du mouton, à la grande joie des Parisiens.

Nous voici dans la tranchée qu'on a convenablement aménagée en la dotant d'un cailleboutis. La marche est assez facile et ce n'est qu'accidentellement que le pied glisse dans la boue épaisse. Des fusiliers-marins veillent de place en place.

Nous arrivons au village de la *Vache crevée*. Un singulier nom, vous l'avouerez ! Le village est absent et nos pilotes nous avouent qu'il n'a jamais existé. On a dénommé ainsi un gourbi creusé en marge de la tranchée. Nous y pénétrons. Un officier s'y tient avec quelques hommes. Une veilleuse nous éclaire et nous permet d'apercevoir au-dessus des paillasses et d'une petite table quelques dessins suspendus aux murs. Jolies inventions de poilus ou débris recueillis dans les villas effondrées du voisinage !

Nous tenons enfin le mot de l'énigme.

C'est lady Dorothée qui a baptisé ainsi cet

affreux coin de terre parce que le gourbi a été creusé à l'emplacement même où succomba un pauvre échantillon de la race bovine.

Une héroïne que cette miss Dorothée, fille d'un lord anglais, qui marche au canon en grand pardessus et bandes molletières et qui, depuis Gand, veille comme une providence sur les fusiliers-marins ! Cette âme d'élite, qui joint au courage physique une constance infatigable dans le bien, a recueilli et soigné nos soldats jusque sous les obus. Quand le bombardement faisait rage et que le danger l'environnait de toutes parts, elle remplissait près d'eux tous les devoirs d'une sœur ou d'une mère. Ils sont innombrables les traits de courage, de bienfaisance et de charité qu'on pourrait citer d'elle.

Rien ne saurait assez récompenser sa belle entreprise et la payer de son dévouement surnaturel. Si chaque combattant sauvé donnait droit aujourd'hui à une couronne de chêne, elle pourrait en suspendre des centaines aux murs intérieurs de son home [1].

En quittant le village de la *Vache crevée* nous nous dirigeons vers la *Ferme des deux canards*.

[1] Ordre n° 103.

Le contre-amiral commandant la brigade des fusiliers-marins cite à l'ordre du jour de la brigade :

Lady Dorothée Feilding, dame ambulancière de la Croix-Rouge anglaise, pour avoir assuré l'évacuation de très nombreux blessés de la brigade, à Gand d'abord, puis à Dixmude et jusque dans la

A ce moment nous rencontrons un fusilier-marin qu'une balle vient de blesser au doigt. Il a reçu un pansement.

Chemin faisant, nous croisons une section qu'on vient de relever. Dans la demi-obscurité, je hasarde une question : « Y a-t-il des Bretons parmi vous ? » Oui, fait une voix jeune. Nous nous regardons et je reconnais un de mes administrés, Gourret, de Plozévet, le fils d'Alain le tourneur, mobilisé lui aussi, et qui, en temps de paix, façonnait ces jolis petits meubles bretons qu'on aperçoit à l'étalage de nos commerçants quimpérois.

La nuit s'anime, et l'horizon s'illumine par l'ascension des fusées qui montent dans le ciel pour retomber bientôt en pluie d'étoiles. Au bout d'un moment mon apprentissage est fait et je distingue sans me tromper les fusées françaises des fusées boches.

Ces dernières rentrent bien dans la manière traîtresse des Allemands. Elles s'élèvent sans bruit pour surprendre l'adversaire en l'éclairant subitement d'un vif et large faisceau lumineux. Les

ville même, en donnant à tous, presque journellement, le plus bel exemple de mépris du danger et du dévouement.

Par le présent ordre, la brigade tout entière adresse à Lady Feilding le témoignage de sa reconnaissance et de son admiration.

Oostvleteren, le 31 décembre 1914.

P. le contre-amiral
commandant la brigade,
Signé : Illisible.

nôtres, plus lentes, se signalent par un bruit avertisseur et se maintiennent plus longtemps dans l'espace.

Nous sommes à cinquante mètres des tranchées allemandes. A ce moment, les convois de ravitaillement de l'ennemi défilent lourdement sur la route de Bruges.

Voici nos mitrailleurs. Immobiles à leur poste et étrangers à ce qui se passe autour d'eux, ils scrutent l'horizon d'un œil habitué à voir dans la nuit. Qu'une tentative ennemie se déclanche et les mitrailleuses faucheront tout devant elles.

En marchant, je pose la main sur quelque chose d'étrange. Un billard est engagé au milieu des sacs de terre qui constituent le parapet de la tranchée.

Après avoir contourné le village de Saint-Georges qui n'est plus que pierres et cendres, nous revenons vers Nieuport. Les cailleboutis se font glissants et nous prenons la route qui mène aux écluses de la ville.

Par intervalles une balle siffle et passe. L'officier qui m'accompagne m'explique qu'il en est de silencieuses qui ne se signalent que par le bruit qu'elles font après avoir touché l'obstacle.

Il en est d'autres, les mauvaises, qui fendent l'air avec un bruit sinistre. Ce sont sans doute des balles déformées au départ du coup.

On ne sera jamais d'accord sur le bruit que font les balles.

Certains y voient quelque chose d'analogue au miaulement d'un petit chat; d'autres prétendent qu'elles bourdonnent aux oreilles comme des mouches à miel. Il en est enfin auxquels elles donnent la sensation d'un vol de canard sauvage, quand elles font *vzui*.

J'ai lu qu'en Crimée pendant les nuits de veille aux tranchées, nos zouaves avaient constaté ces différences entre les bruits que font les balles. Tantôt la balle siffle d'un ton sec et strident qui fuit sans diminuer d'intensité, sans *smorzendo*, pour s'arrêter brusquement; tantôt elle gémit avec un bruit de douleur qui va se perdre au loin en mourant. Les êtres superstitieux des tranchées prétendent que la balle qui siffle ne tue pas et que l'autre ne rate jamais son homme.

Voilà l'*Yser* et voici les écluses fameuses de Nieuport.

Le petit fleuve, né en France, promène à travers la Flandre occidentale la grande courbe paresseuse de ses eaux lentes, pour se jeter finalement dans la mer un peu au-dessous de Nieuport.

L'*Yser* est sacré. Afin de refouler la ruée allemande, il a ajouté l'opposition de ses eaux aux efforts combinés des Alliés.

Ce que la *Meuse* et l'*Escaut* n'ont pu faire, il l'a réalisé. Pendant les terribles journées d'octobre et de novembre 1914, il s'est mobilisé et il a collaboré étroitement avec les défenseurs de la Liberté.

Parfois, ses eaux, rouges du sang de l'ennemi, charriaient par milliers des cadavres allemands.

A certaines heures, ces épaves humaines remplirent à tel point le lit du fleuve que le passage à pied d'une rive à l'autre pouvait s'effectuer sans difficulté.

Quand la paix sera revenue, on pourra élever un monument à l'*Yser* sur le sol de la Belgique reconquise, et attacher une couronne de laurier au front de la Déesse ou de la statue appelée à symboliser la défense de la Patrie.

Nous sommes dans la zone des écluses. On n'en compte pas moins de six. L'une surtout, la principale, atteint des dimensions énormes.

Sur ses accotements, on remarque de vastes entonnoirs creusés par les gros projectiles de l'ennemi. L'écluse, droite et fière, semble triompher au milieu des cratères ouverts à ses pieds.

C'est par cette porte que l'inondation est entrée. Les limites du bassin à inonder avaient été tracées et combinées avec une prévoyance parfaite.

La zone d'occupation des eaux fut circonscrite entre la rive gauche de l'*Yser* et le remblai de la voie ferrée devenu, par des travaux appropriés, une digue insubmersible. Ainsi calfeutrée et colmatée, la digue empêcha les eaux de s'étendre au loin et d'envahir le reste de la Belgique.

Quand, sur un signe de l'ingénieur, le maître de l'inondation, un chef éclusier, fit un jour le

Type de Marin, vieux brave réserviste (trous d'obus à la capote).

L'Inondation à Saint-Georges.

Un abri dans une route défoncée.

Ce qui reste de l'église d'un village près de Nieuport.

geste rituel et que les vannes s'ouvrirent, il ne se passa rien de bruyant, ni d'apparent. Les eaux de la mer, retenues dans les bassins, firent refluer, en s'échappant, les eaux douces totalisées, qui, peu à peu, sourdement et par infiltration lente, envahirent les canaux et les fossés, nivelant tout, pénétrant les couches du sol, les transformant en boue épaisse, chaque jour plus profonde, où les Allemands s'enlisèrent.

L'inondation, dans sa lutte envahissante et sournoise, surpassa par sa traîtrise les embûches savantes de ces raffinés d'hypocrisie.

Le châtiment de la boue implacable fut infligé à ces « cauteleux parasites, à ces espions, à ces terrassiers clandestins » du temps de paix, devenus, dès la guerre, bourreaux et tortionnaires, torpilleurs de femmes et d'enfants, émetteurs de gaz asphyxiants et pirates.

L'eau, s'ajoutant à nos barrages humains, fit reculer cette vermine qui se dit « la race noble appelée à représenter le divin dans l'humanité ».

Le fin renard s'est trouvé pris au piège de la boue qui a, du coup, vengé les villages bombardés et incendiés dans l'immense cri de détresse de la terre.

Les ruines de Nieuport.

L'impression que nous éprouvons en pénétrant dans Nieuport est navrante.

La petite ville qu'on pouvait comparer à un Pont-l'Abbé breton, n'est plus qu'un tas de cailloux. Le bombardement féroce a, par ses récidives, couché à terre ses vieilles demeures emplies des joies de tant d'années. Le massacre est général.

Les maisons effondrées, noires encore de la fumée des incendies, laissent voir des façades béantes, des murs décousus, de pauvres carcasses de fers et de bois enchevêtrés sous lesquelles gisent en un lamentable désordre des meubles écrasés ou déchiquetés. Par endroits, une poutre soulevée par les éclats des projectiles, dresse dans l'air sa silhouette tragique tendue en un geste de désespoir. La géométrie des rues droites et parallèles, disposées comme les carrés d'un échiquier, a été respectée. Les maisons se sont abattues comme des rangs de soldats que la mort aurait fauchés sur place.

Cependant d'autres ruines, de place en place, dressent encore au-dessus de cette détresse commune leurs amputations douloureuses, comme s'il y avait une hiérarchie dans les ruines elles-mêmes.

C'est l'église, vieille de huit siècles, maintenant éventrée et découronnée de ses tours ! Les halles, chose exquise qui faisait l'admiration des pélerins d'art, ne sont plus. Le vieux couvent, la prison, la maison du bourgmestre ont partagé le sort des

autres cellules de la cité, hier encore toutes bourdonnantes des bruits familiers de la vie domestique et locale.

Un silence de mort plane sur la ville dévastée. Nieuport est vide et hideusement calme. C'est l'effacement, en un prodigieux reflux, de tous les êtres humains. La fuite des animaux domestiques a accompagné celle des hommes et scandé d'aboiements plaintifs la retraite des caravanes de l'exil.

Seuls, des vols de chauves-souris, donnent encore un semblant d'animation à ce paysage momifié en traçant des zigzags dans le ciel, et quel ciel !...

Une voûte infernale, blanche et livide, dans laquelle apparaît le disque glacé d'une lune boréale. Des nuages rapides, chassés de la mer du Nord, traversent comme des bandes de loups errants le ciel hostile et menaçant.

Nous avançons, Locquin et moi.

Soudain une voix sort de dessous terre, et une clarté filtre au ras du sol par le soupirail entrebâillé d'une cave qui prend jour sur la voie publique.

C'est un poste de la réserve des tranchées qu'on a installé là. En me baissant, j'aperçois des fusiliers-marins. Les uns prennent du repos, tandis que d'autres fument, jouent, ou parlent bas, ainsi qu'il sied au pays des tombeaux.

Nous sommes parvenus au sommet de la ville.

Une dernière fois je me retourne pour emplir ma pensée de la vision totale de la cité de désolation, sœur cadette de ces autres villes assassinées : Dinant, Ypres, Louvain, Termonde, Dixmude !...

Mes yeux accoutumés à surprendre les formes des êtres vivants dans les profils des rochers et des falaises comme dans les contorsions des troncs noueux des chênes du pays breton, aperçoivent soudain une forme opaque dont les contours arrêtés se précisent en une apparition fantastique.

Les caprices du bombardement ont découpé de telle sorte l'un des pignons de la vieille prison qu'une silhouette noire en est résultée se profilant bien haut dans l'immensité de l'espace. Elle représente un géant casqué, à demi allongé, et, tandis que le bras soutient en s'arrondissant la tête inclinée qui scrute l'horizon, la façade qui demeure encore, malgré ses blessures, paraît le développement démesuré de la base du tronc et des jambes. Ce squelette vêtu de chairs et d'organes est sculpté dans une attitude souveraine et semble commander en roi au peuple des morts étendus à ses pieds. On se demande comment le soleil pourra se lever demain sur cette horreur.

Et, tandis que je m'arrache à cette contemplation pour visiter le cimetière, le passage du livre de Job où sont exprimées les terreurs que font naître la mort et les ténèbres me revient en mémoire :

Les visions de la nuit agitaient mes pensées,
A l'heure où le profond sommeil s'abat sur les hommes,
La frayeur me prit, avec un tremblement,
Qui secoua tous mes os,
Un esprit passa devant ma face
Et sur ma chair, mes cheveux se dressèrent ;
Une figure était devant mes yeux
Qui restait immobile...

Le cimetière de Nieuport.

La visite au cimetière constitue la dernière étape de la journée.

Après avoir vécu quelques heures avec les officiers et les hommes du bataillon, nous voulons que notre dernière pensée soit pour les morts de la brigade.

La vieille église est éventrée par les obus. L'incendie en a détruit la toiture et fait effondrer les voûtes.

Il n'en subsiste qu'un squelette de pierres, et combien incomplet ! Des colonnes surgissent debout dans le vide tandis que des fragments de tours et des arcades ne semblent tenir que par un miracle d'équilibre.

Sur la place du cimetière un obus de 420 a creusé un trou qui mesure 29 mètres de circonférence : une section entière pourrait s'y abriter.

Nous enjambons une clôture de fils de fer et nous voici en présence des tombes.

Ce sont pour la plupart celles des marins tom-

bés dans les combats de Nieuport-Saint-Georges.

Trois cent quarante-cinq matelots sont inhumés dans ce triste cimetière. Leurs sépultures sont confondues avec celles des zouaves, des chasseurs à pied et des dragons qui ont partagé leurs périls et subi leur tragique destinée.

Les dragons formaient avec les marins la colonne d'attaque qui s'est emparée de Saint-Georges après des offensives sanglantes et répétées. Dans les guerres antérieures ces cavaliers auraient été l'œil de l'armée et l'organe qui la renseigne. On a progressé depuis. Les oiseaux de l'air se chargent aujourd'hui de donner des indications au commandement.

Finies également les charges héroïques où les escadrons s'engouffraient avec un bruit d'ouragan pour couvrir une retraite et sauver les restes d'une armée !

La guerre nouvelle a nivelé cavaliers et fantassins en leur assignant une tâche commune.

De ces tombes, les fleurs sont absentes. Mais les soins pieux des survivants les entretiennent jalousement et les embellissent de mille enjolivures symétriques, éclats de vitraux, débris de verre et de vaisselle aux teintes multicolores, trouvés dans les maisons de la ville ou rencontrés dans les décombres du temple chrétien, assez semblables à ces alignements de décorations polychromes que les enfants disposent au bord des routes pour amu-

ser les loisirs de leurs jeudis et de leurs dimanches.

De petites croix de bois blanc sont plantées çà et là dans la terre fraîchement remuée.

Quelquefois, pendant les bombardements, un projectile d'acier s'abat lourdement sur les tombes et les bouleverse avec un grand bruit.

Les rudes mains des camarades, se faisant douces et maternelles, viennent aussitôt, de jour et de nuit, réparer avec soin le désordre de ces profanations.

On a déménagé le Christ qui se maintenait encore à l'intérieur de l'église pour le suspendre au mur d'une tourelle extérieure qui fait face au cimetière. Il semble planer au-dessus de la phalange des morts.

Parmi les victimes, les Bretons dominent.

Les soldats reposent dans le coude à coude du sommeil de l'éternité après avoir été associés dans les combats menés en commun.

Pauvres petits matelots qu'on ne reverra plus, quand la paix sera revenue, aux pardons et aux assemblées des villages !

Leurs barques, maintenant renversées dans un coin retiré de nos hâvres et de nos ports, ne se redresseront plus sous la rude étreinte de leurs bras pour courir avec eux les folles aventures de la mer, où l'audace se conquiert avec le pain de chaque jour. Ils ne reverront pas leurs voiles brunes déployées ainsi que des drapeaux dans les

brises qui suivront les lendemains de la victoire.

Dans quelques mois, tout va refleurir. Dans les arbres décimés par les obus et qui dressaient près des morts leurs silhouettes sombres, des végétations nouvelles vont surgir à travers les plaies de leur écorce meurtrie, pour donner une parure de renouveau à ce champ des larmes.

Mais aucun signe de vie nouvelle ne germera des glorieuses blessures.

Les morts ne manifestent que par l'influence de la tradition et la vertu de l'exemple.

La belle flamme qui les animait ne meurt pas cependant. Semblable à ces flambeaux de la poésie païenne qu'on se passait de main en main, elle se communique aux vivants qui continuent la chaîne des dévouements sublimes.

La mort enseigne la vie.

Et, tandis qu'obsédé par toutes les images de la journée, je me retourne pour rejoindre la voiture dont le moteur vrombit sur la route, phares éteints, les vers du poète anglais Lockhart me reviennent en mémoire :

Sois fidèle à tes morts, les morts ne trompent pas.

Be constant to the dead
The dead cannot deceive.

APPENDICE I

CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

BRIGADE DE FUSILIERS-MARINS

A fait preuve de la plus grande vigueur et d'un entier dévouement dans la défense d'une position stratégique très importante. Ordre du 26 octobre 1914.

REMISE DU DRAPEAU A LA BRIGADE DES MARINS

Le 11 janvier 1915, le Président de la République, M. Poincaré, accompagné de M. Augagneur, ministre de la Marine, est allé remettre le drapeau conféré à la brigade de marins et qui porte l'inscription : « 1er régiment de marins ».

Il a prononcé l'allocution suivante :

Fusiliers-marins, mes amis,

Le drapeau que le gouvernement de la République vous remet aujourd'hui, c'est vous-mêmes qui l'avez gagné sur les champs de bataille. Vous vous êtes montrés dignes de le recevoir et capables de le défendre. Voilà de longues semaines qu'étroitement unis à vos camarades de l'armée de terre, vous soutenez victorieusement, comme eux, la lutte la plus âpre et la plus sanglante. Rien n'a refroidi votre ardeur, ni les difficultés du terrain, ni les ravages qu'a, d'abord, faits parmi vous le feu de l'ennemi ; rien n'a

ralenti votre élan, ni les gelées, ni les pluies, ni les inondations. Vos officiers vous ont donné partout l'exemple du courage et du sacrifice, et partout vous avez accompli sous leurs ordres, des prodiges d'héroïsme et d'abnégation.

Le drapeau que je vous confie représentera désormais, à vos yeux, la France immortelle : la France, c'est-à-dire vos foyers, le lieu où vous êtes nés, les parents qui vous ont élevés, vos femmes, vos enfants, vos familles et vos amis, tous vos souvenirs, tous vos intérêts, toutes vos affections ; la France, c'est-à-dire tout un passé d'efforts communs et de gloire collective, tout un avenir d'union nationale, de grandeur et de liberté.

Mes amis, ce sont les plus lointaines destinées de la Patrie et de l'humanité qui s'inscrivent, en ce moment, sur le livre d'or de l'armée française. Notre race, notre civilisation, notre idéal, sont l'enjeu sacré des batailles que vous livrez. Quelques mois de patience, de résistance morale et d'énergie vont décider des siècles futurs. En conduisant ce drapeau à la victoire, vous ne vengerez pas seulement nos morts, vous mériterez l'admiration et la reconnaissance de la postérité.

Vive la République, vive la France.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. — FRATERNITÉ

MARINE NATIONALE

ORDRES DU JOUR AUX OFFICIERS, OFFICIERS MARINIERS QUARTIERS-MAITRES ET MARINS

Ordre du jour du ministre de la Marine.

Officiers, officiers mariniers, quartiers-maîtres et marins,

En portant à votre connaissance l'Ordre du jour pris par le Général en Chef au moment où la plus grande partie de la Brigade de Marins cesse de servir sous son haut commandement, je tiens à y joindre les sentiments de reconnais-

sance de la Marine envers ceux que sur tout le front on appelait La Garde, et dont on a pu dire dans une lettre émouvante, demandant le maintien à l'Armée de leur glorieux Drapeau, qu' « aucune troupe d'élite, à aucune époque, n'a fait ce qu'ils ont fait comme somme de bravoure et de longue endurance ».

Ces belles paroles resteront, avec l'Ordre du jour du Général en Chef, le plus précieux des témoignages, et la Marine tout entière sera, comme moi, très fière des Marins qui nous l'ont valu.

Fait à Paris, le 12 décembre 1915.

Le Contre-Amiral, Ministre de la Marine,

L. LACAZE.

Ordre du jour du Général en Chef.

Avant que la Brigade de Fusiliers-Marins ne quitte la zone des Armées, le Général Commandant en Chef tient à leur exprimer sa profonde satisfaction pour les brillants services qu'elle n'a cessé de rendre au cours de la campagne, sous le commandement de son Chef, l'Amiral Ronarc'h.

La vaillante conduite de la Brigade dans les plaines de l'Yser, à Nieuport et à Dixmude, restera aux Armées comme un exemple d'ardeur guerrière, d'esprit de sacrifice et de dévouement à la Patrie.

Les Fusiliers-Marins et leurs Chefs peuvent être fiers des nouvelles pages glorieuses qu'ils ont écrites au Livre de leur Corps.

Au Grand-Quartier général, le 19 novembre 1915.

Le Général Commandant en Chef,

J. JOFFRE.

Ces ordres du jour seront affichés dans les batteries de nos bâtiments et les Services de nos ports, sous notre devise HONNEUR ET PATRIE, et y resteront en permanence pour que les Équipages de demain sachent ce qu'ils auront à

faire pour se montrer dignes des Marins de Dixmude et de l'Yser.

Le Contre-Amiral, Ministre de la Marine,

L. LACAZE.

UNE LETTRE DU COMMANDANT DU CORPS D'ARMÉE APRÈS LA DISSOLUTION DE LA BRIGADE

Le 19 novembre 1915, le général H. d'O... demandait au commandant de la brigade de marins un état des pertes et renforts de la brigade depuis le début, et il ajoutait :

« Je serais heureux de conserver cet état comme un témoignage éloquent et éclatant des services immenses qu'a rendus au pays cette admirable brigade, que l'armée de terre est si fière d'avoir eue dans ses rangs, et que je suis si fier, moi, d'avoir eue sous mes ordres pendant près d'une année de guerre.

« Je n'ai pu me défendre, ce matin, d'une émotion poignante, en voyant défiler si allègrement et si correctement vos magnifiques marins, et en me disant que c'était la dernière fois. »

LA FOURRAGÈRE POUR LES FUSILIERS-MARINS

On sait qu'une récente circulaire ministérielle accorde aux marins dont les unités ont été citées à l'ordre du jour de l'armée le port de la fourragère. En exécution de cette circulaire, le général commandant en chef les armées françaises a conféré la fourragère à la brigade de fusiliers-marins qui s'est couverte de gloire dans les plaines de l'Yser.

Par deux fois l'héroïque brigade de l'amiral Ronarc'h fut citée à l'ordre du jour de l'armée.

DIVISION ADMINISTRATIVE DU LITTORAL DE LA FRANCE

Ce tableau permettra de comprendre les abréviations qui accompagnent les citations obtenues par les *inscrits maritimes* et de déterminer exactement le quartier *d'inscription*

auquel ils appartiennent. D'autre part, pour permettre d'identifier par régions les marins honorés d'une citation, il est bon de rappeler que les *engagés volontaires* et les *hommes du recrutement*, versés dans l'armée de mer, sont désignés par un numéro matricule suivi des chiffres 1, 2, 3, 4 ou 5 qui indiquent l'arrondissement maritime auquel ils appartiennent (Cherbourg, 1 ; Brest, 2 ; Lorient, 3 ; Rochefort, 4 ; Toulon, 5).

1er Arrondissement.

QUARTIER DE :		QUARTIER DE :	
Dunkerque. . . .	D.	Le Havre.	H.
Gravelines	G. R.	Rouen	R.
Calais.	C.	Honfleur.	H. O.
Boulogne.	B. O.	Caen.	C. A.
Saint-Valéry-sur-Somme.	S. V. S.	La Hougue. . . .	L. H.
Dieppe.	D. I.	Cherbourg. . . .	C. H.
Fécamp	F.		

2e Arrondissement.

QUARTIER DE :		QUARTIER DE :	
Granville.	G.	Morlaix.	M. O.
Cancale.	C. A. N.	Conquet	C. O.
Saint-Malo	S. M.	Brest	B.
Dinan	D. N.	Camaret	C. M.
Saint-Brieuc . . .	S. B.	Douarnenez. . . .	D. O.
Binic.	B. I. N.	Audierne	A. U. D.
Paimpol	P.	Quimper	Q.
Tréguier	T. G.	Concarneau. . . .	C. C.
Lannion	L. A. N.		

3e Arrondissement.

QUARTIER DE :		QUARTIER DE :	
Lorient.	L.	Croisic.	C. R.
Groix.	G. O.	Saint-Nazaire . .	S. N.
Auray.	A.	Nantes.	N.
Vannes.	V.	Noirmoutier. . .	N. O.
Belle-Isle en mer.	B. I.		

4e Arrondissement.

QUARTIER DE :		QUARTIER DE :	
Ile d'Yeu	I. Y.	Marennes	M. A.
St-Gilles-sur-Vic .	S. G.	Royan	R. O. Y.
Sables-d'Olonne .	S. O.	Pauillac	P. A. U.
La Rochelle	L. R.	Libourne	L. I.
Ile de Ré	I. R.	Bordeaux	B. O. R.
Ile d'Oléron	I. O.	Arcachon	A. R. C.
Rochefort	R. O.	Bayonne	B. A.

5e Arrondissement.

QUARTIER DE :		QUARTIER DE :	
Port-Vendres . . .	P. V.	La Ciotat	L. C.
Narbonne	N. A.	Toulon	T.
Agde	A. G.	Saint-Tropez . . .	S. T.
Cette	C. E.	Cannes	C. N.
Martigues	M. T.	Antibes	A. N.
Marseille	M.	Nice	N. I.

Bastia : B. A. S. ; Ajaccio : A. J. Philippeville : P. H.
Alger : A. L. ; Oran : O. Bone : B. O. N.

APPENDICE II

BRIGADE DE MARINS

OFFICIERS AYANT FAIT PARTIE DE LA BRIGADE DE MARINS, AVEC LEURS AFFECTATIONS

Légende :

(*)	Présents au régiment le 6 octobre 1914.	(Dis.)	Disparus.
(†)	Tués.	(P.)	Prisonniers.
(B.)	Blessés.	L. V.	Lieutenant de vaisseau.
(P. R.)	Prisonniers rentrés.	E. V.	Enseigne de vaisseau.
		O. E.	Officier des équipages.

État-major de la brigade.

MM. le contre-amiral . . . . . RONARC'H (*).
le lieutenant de vaisseau, aide de camp. . . . . VALAT (* B.).
le chef de bataillon, chef d'état-major. . . . . LOUIS (*).
le lieutenant de vaisseau. . . . . DURAND-GASSELIN (*).
le lieutenant de vaisseau. Officier d'ordinaire . . . . . PELLE-DESFORGES (*).
le médecin en chef . . . . . SÉGUIN (*).
le commissaire en chef . . . . . DUVIGEANT (* B.).
l'enseigne de vaisseau. . . . . RONARC'H.
le lieutenant de train. . . . . BRUNET.
le vétérinaire . . . . . GODART (*).

Compagnie de mitrailleuses.

L. V. . . . . DE MEYNARD (* B.).
MARTIN DES PALLIÈRES (* †).
CAYROL (* B.).
GESLIN.
PICHON.
DE ROUCY (B.).

E. V. . . . . Aldebert (* P.).
Bernier (* B.).
Tarrade (B.).
Belley.
Gonet.
Gueyraud.
Iliou (* †).
Le Polles (* B.).
Perroquin (†).
Rolin (†).

O. E. . . . . Audoui (*).
Amadei (B.).
Cocheril.

M. le médecin de 1re classe Le Feunteun (* B.).

Ambulance N° 1.

MM. le médecin principal . . . . . Vallot (*).
— — . . . . . Rolland.
le médecin de 1re classe . . . . Donval.
— — . . . . Petit-Dutaillis (* B.).
— — . . . . Chauvin.
— — . . . . Chauvire.
le médecin de 3e classe . . . . Baixe.
— — . . . . Masselin.
l'officier d'administration . . . Le Doze (*).

PREMIER RÉGIMENT

État-major régimentaire.

MM. le capitaine de vaisseau . . . . . Delage (* B.).
le capitaine de frégate . . . . . Freund.
le lieutenant de vaisseau adjudant-major. Lorin (* B.).
le lieutenant de vaisseau . . . . . Blachas.
— — . . . . . Ladonne.
l'enseigne de vaisseau . . . . . Mazen.
le commissaire de 1re classe . . . . . Douillard (*).
le commissaire de 3e classe . . . . . Masse (*).
— — . . . . . Doyere (*).
le médecin principal . . . . . Le Floch (*).
— — . . . . . Lorin (*).

MM. l'aumônier. . . . . POUCHARD (*).
l'officier des équipages (centre adm. de Paris). . . . . GROSJEAN (*).
l'officier des équipages (centre adm. de Paris). . . . . SCOLAN.

Troupes.

1er BATAILLON

MM. le capitaine de frégate. MARCOTTE DE SAINTE-MARIE (* †).
— — . GEYNET (Dis.).
— — . LAGRENEE.
le lieutenant de vaisseau. PAYER (* †).
— — . GAMAS.
l'enseigne de vaisseau . POULAIN (*).
le médecin de 1re classe. LE MARCHADOUR (*).
le médecin de 3e classe. ARNOULT (*).

1re compagnie .	L. V. . . .	DORDET (*).
		D'ALBIAT (†).
		BONNELLI (B.).
		MUSELIER.
	E. V. . . .	MELCHIOR (B.),
		BONNEAU (*).
		TASSEL.
		FOUQUE (B.).
		MAILLOL (†).
		OULHEN.
	O. E. . . .	SEVENO (* †).
		LE BOLES (B.).
2e compagnie. .	L. V. . . .	DE CHAULIAC (* Dis.).
		BENOIT (†).
		BLANCHIN (†).
	E. V. . . .	CONSTANTIN.
		LARTIGUE (B.).
	O. E. . . .	SOUBEN (* †).
		LE LIDEC.
3e compagnie. .	L. V. . . .	DE MALHERBE (* B.).
		KEROUANTON.
	E. V. . . .	VIAUD (B.).
		OPIGEZ (†).
		DUPRÉ.

3e compagnie. (*suite*).	O. E.	Loursel (*).	
		Peron.	
4e compagnie.	L. V.	Pitous (* B.).	
		Vielhomme.	
	E. V.	Poulain.	
		Dupré.	
		Febvre.	
		Lecoq (B.).	
	O. E.	André.	
		Pont.	
		Raoul (*).	

2e Bataillon

MM.	le capitaine de frégate	de Kerros.
	le lieutenant de vaisseau adjudant-major	Lefebvre (B.).
	le lieutenant de vaisseau	Lafon.
	le médecin de 1re classe	Taburet (B.).
	— —	Fournier.
	— —	Segalen.
	— 2e classe	Thomas.
	— 3e classe	Gouriou.

5e compagnie.	L. V.	Delaby (* B.).	
		Feillet (†).	
		de Roucy (B.).	
		Bouvet de la Maisonneuve.	
	E. V.	Boissat-Mazerat (†).	
		Lepoittevin.	
		Albert (B.).	
		Jeannin.	
		de Cornulier-Lucinière (†).	
	O. E.	Le Roux (* B.).	
		Izac.	
		Lachuer.	
		Simonou.	
		Raoul (Disp.).	
6e compagnie.	L. V.	Pinguet (* B.).	
		Michel (B.).	
		Roussel.	

6e compagnie. (*suite*).	E. V.	Danic (B.).
		Héret (*).
		Goudot (†).
		Deuve (B.).
		Colonna de Giovelina.
		Briend (B.).
	O. E.	Bonomet (*).
		Le Quer (B.).
		Millour (B.).
7e compagnie.	L. V.	Eno (* †).
		Barthal (Dis.).
		Pitous.
		Ven.
	E. V.	Sol (Dis.).
		Poulain.
		Guierre.
	O. E.	Le Boles.
		Scolan.
		Margary.
		Rametте (* B).
8e compagnie.	L. V.	Cherdel (* †).
		Ravel (B.).
		Dordet.
		Derrien.
	E. V.	de Noirmont (B.).
		Bastard.
		Gerardin (B.).
		Constantin.
	O. E.	Millour (*).
		Le Boles.
		Daoust.

3e Bataillon

MM.	le capitaine de frégate	Rabot (Dis.).
	le lieutenant de vaisseau	Demarquay (B.).
	le capitaine de frégate	Bertrand.
	le lieutenant de vaissean	Ferrat (B.).
	l'enseigne de vaisseau	Carrelet (*).
	le médecin de 1re classe	Guillet (P. R.).

MM. le médecin de 1re classe. . . . . CRISTAU.
— 3e classe. . . . . LE GOFFIC.
— — . . . . . CHASTANG (Dis.).

9e compagnie.	L. V.	SERIEYX (* B).
		BÉRA (B).
	E. V.	POISSON.
		MAHEAS.
		DORDEZON (B.),
		BECAM.
	O. E.	LE GALL (*).
		FICHOUX (B.).
10e compagnie.	L. V.	DE MONTS DE SAVASSE (* B.).
	E. V.	MAZEN.
		FOURGEOT.
	O. E.	GOLBAIN (* B.).
		DEVISSE.
		LEMAITRE.
11e compagnie.	L. V.	CANTENER (*).
		ROUX.
		DE LA FOURNIÈRE.
	E. V.	HILLAIRET.
		FROT (B.).
		OPIGEZ (†).
	O. E.	HERVÉ (* †).
		LEPROVOST.
		CHARRIER.
		LE QUER.
		FICHOUX.
12e compagnie.	L. V.	FEFEU (* †).
		DE NANTEUIL LE FLÔ (* †).
		DUPOUEY (†).
		GESLIN (B.).
		BONELLI.
		ROUAULT DE COLIGNY.
	E. V.	VIELHOMME.
		DE LESTRANGE.
		DUPRÉ.
		VIDAL.
		D'HALEWYN (B.).
		FEUILLADE.

12e compagnie (*suite*).	O. E.	CHARRIER (* 2 B.).
		PAUL.
Section de mitrailleuses	l'enseigne de vaisseau.	DE MONTGOLFIER (* †).
	— — .	VIGOUROUX (* †).
	l'officier des équipages.	NOBLANC (* B.).
Section des pionniers	l'officier des équipages.	DEVISSE (B.).
	— — .	LE BOLES (*).

DEUXIÈME RÉGIMENT

État-major régimentaire.

MM.	le capitaine de vaisseau	VARNEY (* B.).
	le lieutenant de vaisseau	MONNOT (*).
	— —	MARTINIE.
	l'aumônier	LE HELLOCO (* B.).
	—	ANDRIEUX.
	le médecin principal	DUGUET (* †).
	— —	LECŒUR (†).
	— —	BRUGÈRE.
	l'enseigne de vaisseau	BONNEAU (*).
	l'ingénieur de 3e classe	HAYAUX DU TILLY (B.).
	le commissaire de 1re classe	DE REBOURSEAUX (*).
	— 2e classe	BLAREZ (*).
	— —	LINDEBOOM.
	— —	PILLOT
	— 3e classe	DUROSOY (*).
	l'officier des équipages fourriers (centre adm. de Paris)	JAOUEN (*).
	l'officier des équipages fourriers (centre adm. de Paris)	CREACHCADEC.

Ambulance N° 2.

MM.	le médecin principal	LIFFRAN (*).
	— de 1re classe	PLOUZANÉ (*).
	— —	DEGROOTE (*).
	— —	FOURNIER.
	— 3e classe	LEISSEN.

1er BATAILLON

MM.	le capitaine de frégate	JEANNIOT (†).
	— —	FAUQUE DE JONQUIÈRES.

MM. le lieutenant de vaisseau. . . . BIFFAUD.
— . . . . GUEGUEN.
— . . . . LANES (†).
l'enseigne de vaisseau. . . . . RICHY (B.).
le médecin de 1re classe. . . . DUPIN (*).
le médecin de 3e classe . . . . CARPENTIER (*).
— — . . . . KERVELLA.

1re compagnie .
- L. V. . . . : REVEL (*). ; RIOU.
- E. V. . . . : DU PARC (B.). ; GUEGUEN (* B.). ; GUIERRE. ; GONET.
- O. E. . . . : DOMEON. ; BILLANT (*).

2e compagnie. .
- L. V. . . : LE DOUGET (* †). ; LANES. ; DE KERMADEC. ; LAMBERT.
- E. V. . . . : BOUSSEY (Dis.). ; TUAUDEN (*). ; BETIN.
- O. E. . . . : FICHET (*). ; BRELIVET. ; JOSSE.

3e compagnie. .
- L. V. . . . : ANTOINE (* 2 B.). ; LE PAGE. ; BONELLI. ; GESLIN.
- E. V. . . . : SOUETRE. ; BERNARD. ; RICHY. ; BRUNEL. ; PETIT. ; DE LILLE DE LOTURE.
- O. F. . . . : SALAUN (B.). ; SIMONOU (*).

4e compagnie. .
- L. V. . . : RICHARD (* †). ; MARTINIE. ; LARTIGUE. ; LADONNE.

4e compagnie. (*suite*).	E. V.	DE BLIC (* Dis.).
		DE VILLENEUVE (B.).
	O. E.	LOUVART.
		BRELIVET (B.).
		MAHÉ (* †).

2e BATAILLON

MM. le capitaine de frégate		PUGLIESI-CONTI(*).
—	—	DE BELLOY DE SAINT-LIENARD.
—	—	PETIT (B.).
—	—	MARTEL.
lieutenant de vaisseau		LABANNAIRE (* B.).
—	—	LÉON DES ORMEAUX.
le médecin de 1re classe.		BESSIÈRE
—	—	MIELVAQUE (*).
—	3e classe	BERTROU (*).

5e compagnie.	L. V.	DE MAUSSION DE CONDÉ (* †).
		LÉON DES ORMEAUX.
		PERLEMOINE.
	E. V.	MULLER.
		THÉPOT.
		FOUQUÉ.
		DENOIX.
		PETIT.
		DE LILLE DE LOTURE.
		CONTAMIN.
	O. E.	PERONNET (*).
6e compagnie.	L. V.	PERTUS (* B.).
		DE PERINELLE.
		LE BIGOT.
	E. V.	HUMBERT.
		DENOIX.
		ROUGE.
	O. E.	RIGUIDEL.
		PENVEN.
		LE PANNÉRER (* B.).
7e compagnie.	L. V.	GAMAS (*).
		LANGLOIS (B.).

7e compagnie. (*suite*).	E. V.	Denoix.
		Robert.
		de Bearn.
		Niox-Chateau.
		Dubois.
	O. E.	Daudu (* †).
8e compagnie.	L. V.	Hébert (* B.).
		de Kermadec.
		Ferry (B.).
		de Prunières (B.).
		Derrien.
	E. V.	Joneaux (*).
		Riou.
		du Réau de la Gaignonnière (B.).
		Buret (B.).
		Le Hecho (†).
		Roger.
		de Blois (B.).
	O. E.	Morin.
		Fossey (* †).

3e Bataillon

MM. le capitaine de frégate		Mauros (*).
—	—	de Maupeou.
le lieutenant de vaisseau		Daniel.
—	—	de Ribet (* B.).
—	—	Ferry.
l'enseigne de vaisseau		de Villers (*).
le médecin de 1re classe		Ziégler.
—	—	Fournier.
—	—	Maille.
—	3e classe	Pierre (*).
9e compagnie.	L. V.	Marchand (* B.).
		Langlois.
		Rodellec du Portzic (B.).
		Debrabant.
	E. V.	Devillers (*).
		Saugrain.
		Salmon

9e compagnie. (*suite*).	E. V. (*suite*.)	Le Diabat.
		Colonna.
		Combescure.
	O. E.	Bernard (*).
		Capitaine (B.).
		Cocheril.
10e compagnie.	L. V.	Soulié (* B.).
		Deleuze (B.).
		Ferry.
		Legrand (†).
		Baret.
	E. V.	Pion (* †).
		de la Forest-Divonne (B.).
		Tuauden.
		Griffon.
	O. E?	Penven.
		Capitaine.
		Larroque (* B.).
11e compagnie.	L. V.	Gouin (* Dis.).
		Merouze.
	E. V.	Bioche (†).
		Geslin.
		Souetre.
		Bécam.
		Bonjour.
	O. E.	Paul (* B.).
		Morin.
12e compagnie.	L. V.	Lucas (* Dis.).
		Morat.
		Reymond.
	E. V.	Bonnet (*).
		Le Voisin.
		Oulhen.
	O. E.	Gueit (†).
		Scolan.
		Josse (*).
		Cabon (P.).
Section de mitrailleuses.	l'enseigne de vaisseau.	Gautier (* †).
	l'officier des équipages.	Cocheril (*).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. 1

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

La brigade. Sa constitution, son organisation. . 3

CHAPITRE II

La brigade dans le camp retranché de Paris.

I. L'enthousiasme des parisiens. — II. Les parisiens déchantent. — III. Alerte ! les Allemands approchent. — IV. Le péril est écarté. Préparation militaire et entraînement de la brigade. — V. La délivrance des capotes et des souliers de biffins. 8

CHAPITRE III

Les premiers combats.

I. En route pour la Belgique. — II. L'arrivée à Gand. — III. Premiers engagements. — IV. La retraite de Gand. — V. Les premières tranchées. — VI. Tenir ou mourir. — VII. On creuse des tranchées en combattant. — VIII. La locomotive inspirée. — IX. Les obus sur Dixmude. — X. L'attaque de Beerst, 19 octobre. — XI. Un épisode de l'attaque ; le baptême du feu 22

CHAPITRE IV

Les grands jours de Dixmude.

I. Le bombardement de la ville. — II. La mort de Dixmude. 50

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Épisodes héroïques.

I. Une leçon de cran. — II. Dans la ville infernale : la journée du 10 novembre 1914 et l'odyssée du 3e bataillon. — III. Les journées des 9, 10, 11 et 12 mai 1915 (Opérations de la brigade des marins sur les fermes W... et de l'Union). — IV. La mort de l'Enseigne et la lettre de l'Aumônier 69

CHAPITRE II

Croquis de guerre.

I. Pertes et renforts de la brigade ; l'arrivée des nouveaux. — II. Patrouilles et reconnaissances. — III. Hallucinations et illusions ; le cimetière de Dixmude, lieu d'épouvante ! 93

TROISIÈME PARTIE

ÉCHOS ET ANECDOTES

CHAPITRE I

I. Le ravitaillement et le pot-au-feu de la brigade. — II. Débrouillage et imprudences. — III. Les courses de vaches et la chasse aux lièvres. — IV. Gamelles renversées et festins interrompus. — V. Les cigarettes enchantées. — VI. Le café et l'homme de jus. — VII. Toujours le café ; historiette de guerre. 113

CHAPITRE II

Gaieté, musique et poésie à la brigade. . . 129

QUATRIÈME PARTIE

LE PERSONNEL DE LA BRIGADE

CHAPITRE I

L'amiral Ronarc'h 145

CHAPITRE II

Les officiers.

I. Leurs devanciers. — II. Les marins bons à tout. — III. Colonels et commandants. — IV. Les capitaines. — V. Les lieutenants. — VI. Les officiers des équipages de la Flotte. — VII. Les médecins. — VIII. Les aumôniers. . 151

CHAPITRE III

Amitiés et fraternités militaires 179

CHAPITRE IV

Officiers mariniers, quartiers-maîtres et matelots.

I. Les gradés. — II. Les hommes. — III. Les héroïques. — IV. Horace est dépassé. — V. Les amants du péril. — VI. Blessés qui continuent à combattre. — VII. Les stoïques. — VIII. Les revenants. — IX. Les héros fraternels. . . 187

CHAPITRE V

Les tout jeunes.

I. L'école des apprentis mécaniciens de Lorient : quelques détails sur l'école. — II. Dès que la guerre éclate, les apprentis-mécaniciens demandent à partir. — III. Leurs pertes à la brigade. — IV. Sur la route de Beerst à Dix-

mude — V. Ce qu'ils écrivent ! Leur âme ! — VI. La mort de Basin. — VII. Le jeune Renou. — VIII. Le Bars Joseph, un héros breton. — IX. Simples réflexions. . . 209

CINQUIÈME PARTIE

LE STYLE DE NOS HÉROS

Première série.

Correspondance de Joseph Le G..., de Plougastel-Daoulas, engagé volontaire à 17 ans 230

Deuxième série.

Correspondance du quartier-maître mécanicien George D..., réserviste parisien 247

Troisième série.

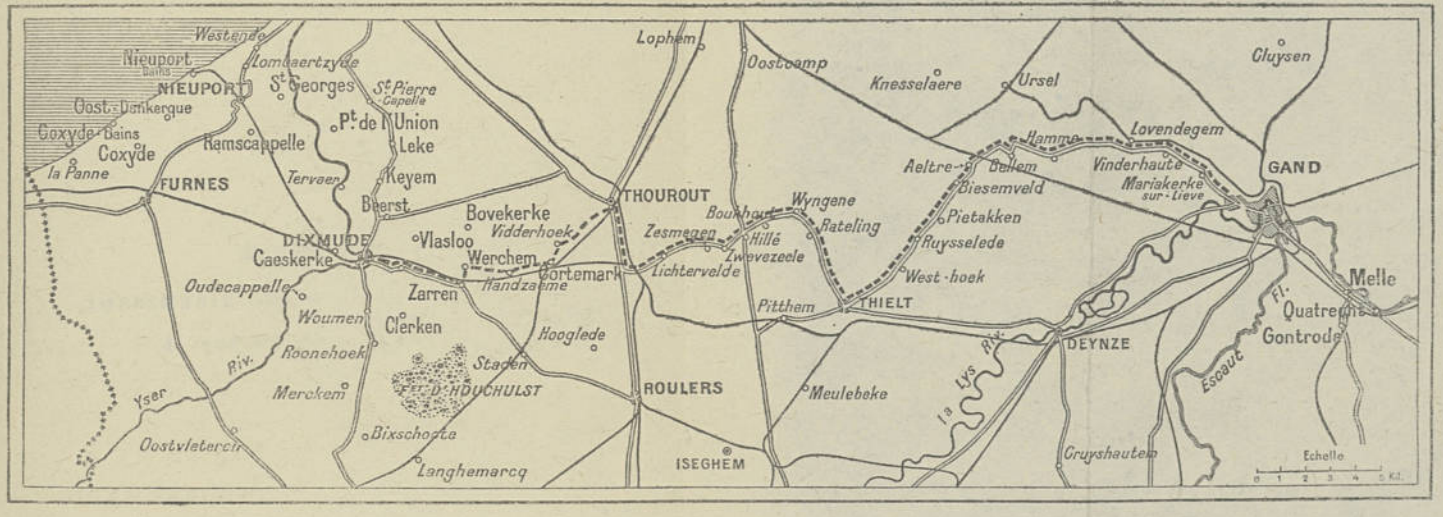
Correspondance de Déniel, premier-maître fusilier, devenu officier des équipages de la Flotte, né en 1866 à Sibiril (Finistère), tué à Saint-Georges, le 16 décembre 1914. . 261

SIXIÈME PARTIE

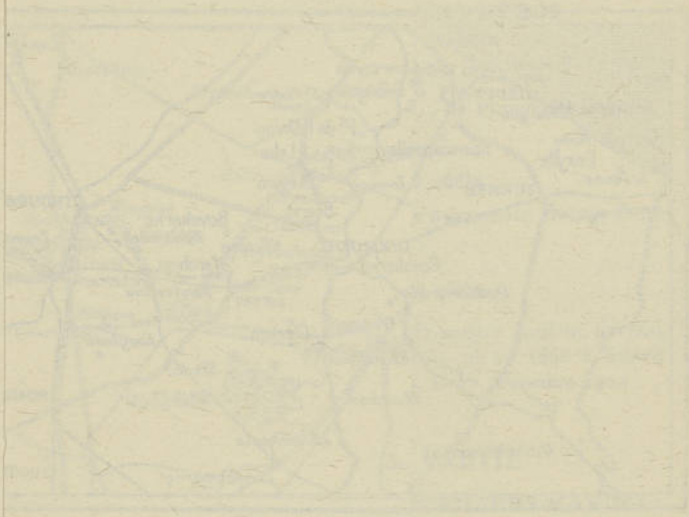
UNE VISITE AUX FUSILIERS-MARINS SUR LE FRONT

A la commission de la Marine. — Entre Paris et Creil. — Saint-Just. — Amiens. — Etaples. — Boulogne. — Marquise. — Calais. — Dunkerque. — Vers Coxyde-Bains. — Coxyde-Bains. — Au milieu des fusiliers-marins. — Le salut au drapeau. — L'âme de la brigade. — On déjeune. — En route pour Nieuport et Saint-Georges. — La tour des Templiers et l'âme des pierres. — Nieuport ! Saint-Georges ! — Dans les tranchées de Saint-Georges. — Les ruines de Nieuport. — Le cimetière de Nieuport. . . . 271

APPENDICES. 317



CARTE DES OPÉRATIONS DE LA BRIGADE



ÉVREUX

IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET Cie

PIERRE NOTHOMB. — **La Barrière belge**, Essais d'histoire territoriale et diplomatique. 1 vol. in-16..... 3 50

LOUIS THOMAS. — **Les Diables Bleus** pendant la Guerre de Délivrance, 1914-1916. 1 vol. in-16..... 3 50

HENRY DUGARD. — **La Bataille de Verdun**, 21 février - 7 mai 1916. 1 vol. in-16..... 3 50

MAURICE D'HARTOY. — **Au Front.** Impressions et Souvenirs d'un Officier blessé. Préface du Marquis de Ségur, de l'Académie française. 1 volume in-16..... 3 50

RAOUL LABRY. — **Avec l'Armée Serbe** en retraite à travers l'Albanie et le Monténégro. 1 vol. in-16..... 3 50

FRANCIS CHARMES (de l'Académie française). — **L'Allemagne contre l'Europe. La Guerre** 2e série (mai 1915 - janvier 1916). 1 vol. in-16..... 3 50

GABRIEL FAURE. — **De l'autre côté des Alpes. Sur le Front Italien.** 1 vol. in-16..... 2 50

PAUL DE SAINT-MAURICE. — **La Ville envahie.** 1 vol. in-16..... 2 »

RENÉ PINON. — **La Suppression des Arméniens.** Méthode Allemande. Travail Turc. 1 brochure in-16..... 1 »

BARONNE J. MICHAUX. — *En Marge du Drame.* **Journal d'une Parisienne pendant la Guerre** (1914 - 1915). 1 vol. in-16..... 3 50

VICTOR TISSOT. — **L'Allemagne casquée.** Préface d'Onésime Reclus. 1 vol. in-16..... 3 50

FERRI-PISANI. — **Le Drame Serbe.** 1 vol. in-16..... 3 50

HENRY SPONT. — **La Femme et la Guerre.** 1 vol. in-16..... 3 50

COMTE DE CHABROL. — **Pour le Renouveau.** Expiation - Conversion - Rédemption - Méditations d'un isolé (1915 - 1916). 1 vol. in-16..... 3 50

MARCEL WYSEUR. — **La Flandre Rouge.** Poèmes. 1 vol. in-16.. 3 50

ABBÉ FÉLIX KLEIN. — **Les Douleurs qui espèrent.** 1 vol. in-16..... 3 50

ABBÉ PIERRE LELIÈVRE. Aumônier volontaire aux Armées. — **Leur âme est immortelle.** 1 vol. in-16.. 2 50

MAÏTEN D'ARGUIBERT. — **Journal d'une Famille Française pendant la Guerre.** 1 vol. in-16..... 3 50

COMTE FR. DE JEHAY, Ministre plénipotentiaire belge. — **L'Invasion du Grand Duché de Luxembourg en Août 1914.** 1 brochure in-8°... 1 »

ALBERT DE BASSOMPIERRE. — **La Nuit du 2 au 3 Août 1914** au Ministère des Affaires Étrangères de Belgique. 1 brochure in-8°..... 1 »

LÉON WASTELIER DU PARC. — **Souvenirs d'un Réfugié.** Douai - Lille - Paris - Boulogne-sur-Mer (1914 - 1915). 1 vol. in-16..... 3 50

J. DESSAINT. — *Les Enseignements de la Guerre.* **Avant Tout. Un Pouvoir Central!** 1 vol. in-16..... 3 »

G.-JEAN AUBRY. — **La Musique Française d'Aujourd'hui.** 1 vol. in-16..... 3 50

HENRY CARTON DE WIART. — **La Cité Ardente.** 1 vol. in-16.... 3 50

— **Les Vertus Bourgeoises.** — 1 vol. in-16..... 3 50

FRANÇOIS OLYFF. — **La Belgique sous le Joug.** L'Invasion 1. vol. in-16..... 3 50

PHILIPPE MILLET. — **En liaison avec les Anglais.** Souvenirs de campagne. 1 vol. in-16..... 3 50

JEAN DES VIGNES ROUGES. — **Bourru, soldat du Vauquois.** 1 volume in-16..... 3 50

ANDRÉ SALMON. — **Le Chass'bi.** Notes de campagne en Artois et en Argonne en 1915. 1 vol. in-16..... 3 50

NOËLLE ROGER. — **Le Cortège des Victimes.** Les rapatriés d'Allemagne 1914-1916, avec une notice historique par Eugène PITTARD et 8 planches hors texte. 1 vol. in-16..... 3 50

Capitaine HASSLER, ancien instructeur à l'École militaire de Joinville. — **Ma Campagne au jour le jour.** Août 1914-Décembre 1915. Préface de Maurice BARRÈS, de l'Académie française, avec 8 planches hors texte. 1 volume in-16..... 3 50

EUGÈNE PIC. — **Dans la** [redacted] Des Vosges en Picardie. [redacted] front. Préface de Georg[redacted] 1 vol. in-16..... [redacted]

PIERRE COUTRAS. — P[redacted] **pendant la Guerre** [redacted] in-16..... [redacted]

FRANÇOIS ROUSGARBIÈS. [redacted] **rodn et les Glas.** 1 vol. [redacted]

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.